



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

and
and



city Libraries

RS, DE L'IMPRIMERIE DE R

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
MÉLODRAMES.

9.

SENÉIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

CHEFS-D'ŒUVRE
DU RÉPERTOIRE
DES
MÉLODRAMES

JOUÉS A DIFFÉRENS THÉÂTRES.

TOME IX.



A PARIS,
CHEZ M^{ME} VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N^o 14.
1824.

SENÉIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

LA
FAMILLE D'ANGLADE,

ou

LE VOL,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,
A GRAND SPECTACLE,

Tiré des Causes célèbres,

PAR MM. FOURNIER ET FRÉDÉRIC ;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
la Porte Saint-Martin, le 11 janvier 1816.**

FAMILLE D'ANGLAI

ou

LE VOL,

MÉLODRAME EN TROIS ACT

A GRAND SPECTACLE,

PERSONNAGES.

ADOLPHE D'ANGLADE.

LINA DE SENESSE, son épouse.

ALPHONSE, leur fils, âgé de cinq ans.

MADAME DE CERVAL, veuve d'un riche armateur.

D'OLSAN, neveu de Madame de Cerval.

LÉON D'ASSAUDRAY, cousin-germain de d'Anglade.

BERTAUD, vieux domestique de confiance du même.

RENÉ, valet de chambre de d'Olsan.

FOURBIN, intrigant, ami de René.

MARCEL, jardinier de Madame de Cerval.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR DE LA JUSTICE.

DUMONT, Bijoutier.

LE GREFFIER.

CINQ AGENS DE POLICE.

UN BRIGADIER DE MARÉCHAUSSEE.

MUSICIENS ITALIENS.

GARÇONS JARDINIERS.

PAYSANS, PAYSANNES, DANSEURS. DANSEUSES.

HUIT CAVALIERS DE MARÉCHAUSSEE.

La Scène est à Marseille, en 1687.

LA
FAMILLE D'ANGLADE,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les jardins de la maison de madame de Cerval. A gauche du spectateur un perrou qui conduit aux appartemens de madame de Cerval, à droite un berceau en treillage. Au fond le mur de clôture du jardin, et une grille donnant sur la campagne. Au pied de cette grille, une espèce de canal.

SCÈNE I.

MARCEL, JARDINIERS, LAQUAIS,
disposant tout pour la fête; **RENÉ**.

RENÉ, en entrant.

'ALLOYS, courage, Marcel, courage.

MARCEL.

Ah! je n'en mauquons pas, M. René; et dame, c'est ben naturel, ça!

RENÉ.

Sans doute, la veille d'un mariage!...

4 LA FAMILLE D'ANGLADE.

MARCEL.

Et d'un mariage qui doit faire notre bonheur !

RENÉ.

A l'instant de toucher une bonne dot !...

MARCEL.

Ah ! ben , je vous réponds que ce n'est pas là ce qui m'égaie le plus.

RENÉ.

Ce n'est pas là non plus ce qui doit t'attrister.

MARCEL.

Ben sûr; mais je vous jure, foi d'homme , que quand même Thérèse n'aurait rien , je l'épouserions avec tout autant de plaisir.

RENÉ.

Comme l'amour rend désintéressé !

MARCEL.

Est-ce que vous n'avez jamais été amoureux, M. René ?

RENÉ.

Jamais au point de mépriser l'argent.

MARCEL.

Ah ! ben , moi , quand je suis auprès de ma petite Thérèse , quand je pense à tout le bonheur que ce mariage-là doit m'assurer , l'argent ne m'est rien du tout.

RENÉ.

Bien, mon ami, bien ! conserve toujours ces nobles sentimens, ils te font honneur, et je t'en aime davantage.

MARCEL.

Ah ! mon Dieu, M. René, queu drôle de ton que vous prenez pour me dire ça !

RENÉ, aux valets et aux jardiniers.

Ecoutez, mes enfans, écoutez tous : vous savez que c'est demain la fête de madame de Cervai, notre bonne maîtresse ?

MARCEL.

Pardi ! c'est ben plutôt pour c'te fête-là que pour les accordailles de mon mariage, que j'ons fait tous ces apprêts.

RENÉ.

Vous savez que M. d'Olsan mon maître a voulu être lui-même l'ordonnateur de cette fête ?

MARCEL.

Et j'dis qu'il s'y entend !

RENÉ.

Eh bien ! mes amis, il vient de parcourir les jardins, et il m'a donné ces dix louis que je vais partager avec vous pour vous entretenir dans vos bonnes dispositions.

MARCEL.

Dix louis !... ah ! c'est fort joli, ça !

6 LA FAMILLE D'ANGLADE.

RENÉ.

Vous êtes six, voilà quatre louis, arrangez-vous ensemble : quant aux six autres, c'est pour nous deux, Marcel, et je.... et je les garde.

MARCEL.

Comment, vous les gardez !

RENÉ.

Allez, mes enfans, allez, continuez; du courage, du zèle, de l'activité.

MARCEL.

Mais, M. René !...

RENÉ.

Unissez les allées, cueillez des fleurs...

MARCEL.

Monsieur René !...

RENÉ.

Et que tout soit prêt pour fêter ce soir la meilleure et la plus chérie des maîtresses !

MARCEL.

C'est ça ! faites tout, je ne ferai rien, et j'aurai la meilleure part.

RENÉ.

Allez, mes enfans, allez.

(Les valets et les jardiniers sortent.)

SCÈNE II.

RENÉ, MARCEL, ils se regardent quelque temps
en silence.

RENÉ.

En bien ! qu'attends tu donc ?

MARCEL.

Mais dame ! ma part.

RENÉ.

Ta part !

MARCEL.

Sûrement.

RENÉ.

Comment ! tu pourrais exiger !... songe
donc que tu épouses Thérèse , que Thérèse
est femme de chambre de madame d'Anglade,
que cette dame est généreuse , et que...

MARCEL.

Ah ! ça, c'est ben vrai, madame d'Anglade
est la meilleure des maîtresses !... d'une
douceur ! d'une bonté !.. et M. d'Anglade donc !
ah ! le charmant jeune homme !... en vérité,
depuis qu'il habite ce petit pavillon au fond
du jardin, je les vois tous les jours, et à chaque
instant je sens que je les aime davantage !

RENÉ.

Thérèse , en t'épousant , sera bien dotée.

8 LA FAMILLE D'ANGLADE.

MARCEL.

Ça va sans dire; madame d'Anglade lui a promis deux mille francs de dot.

RENÉ.

Deux mille francs !... et tu veux partager !....

MARCEL.

Mais écoutez donc, ça n'a rien de commun avec ce...

RENÉ.

Et les présents de noce que tu vas recevoir; et ta place de jardinier de la Bastide !... et que sais-je !... les dons vont pleuvoir sur toi ! Allons, allons, Marcel, tu es trop juste, trop raisonnable, trop désintéressé pour vouloir me priver de cette légère gratification, tu me laisseras tout, et je te promets de boire un coup de plus à ta santé.

MARCEL.

Ça me rendra la jambe bien faite.

RENÉ.

Mais es-tu sûr que tout sera prêt pour la fête?... Les ouvriers de la bastide, tes parents, ceux de Thérèse?...

MARCEL.

Tout ça va venir.

RENÉ.

Bien ! j'ai retenu quelques musiciens ; de plus, M. d'Olsan, mon maître, a engagé

ACTE I, SCÈNE III.

9

plusieurs danseurs, qui paraîtront dans la fête sous le costume des anciens troubadours provençaux... Ainsi tout est arrangé, rien ne manquera... et nous pouvons...

(On entend des sons de mandoline, et Fourbin dans la coulisse chante quelques fragmens d'un air italien.)

MARCEL.

Qu'est ce que c'est que ça ?

BENÉ.

Des chanteurs italiens ! ... Il me vient une idée.... Si nous les fesions rester pour la fête ! je suis sûr que mon maître n'en serait pas fâché.

MARCEL.

Pardi , faites; vous avez de quoi les payer, ainsi...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , FOURBIN , QUATRE
MUSICIENS.

(Pendant le dialogue précédent, Fourbin et les chanteurs sont arrivés devant la grille.)

FOURBIN , à haute voix.

Signori, volete intendere musici italiani; signori volete...

BENÉ.

Fais-les entrer. Va donc ! pourquoi hésites-tu ?...

MARCEL.

C'est qu'ils n'ont pas trop bonne mine.

RENÉ.

Va toujours.

FOURBIN.

Poveretti noi! signori, volete intendere ?...

MARCEL.

On y va, on y va.

(Il ouvre la grille, Fourbin et ses compagnons entrent dans le jardin.)

MARCEL, à part.

Ah ! quelles figures !...

RENÉ, à Fourbin.

Approchez, Messieurs, j'ai besoin de vos talens, et si moyennant une honnête récompense vous voulez les exercer ce soir dans la fête qui se prépare, nous allons faire ensemble nos petits arrangemens.

FOURBIN, à part.

Quel son de voix ! (*Haut en considérant René avec beaucoup de surprise et d'attention.*) Si, Signore, al vostro servizio.

RENÉ.

En ce cas, vous pouvez rester ici.

FOURBIN, à part.

Je ne me trompe pas, c'est lui.

ACTE I, SCÈNE III.

II

RENÉ.

Je vais vous indiquer ce que vous allez faire :
venez avec moi.

FOURBIN, à voix basse.

René !

RENÉ, surpris-

Hein ?

FOURBIN, qui s'aperçoit que Marcel les examine.

Si, Signore ; si, Signore.

RENÉ.

Il m'a reconnu.

FOURBIN, bas à René.

Tu ne me reconnais pas ?

RENÉ.

C'est singulier !

FOURBIN.

Voi siete il padrone di casa ?

RENÉ, fixant toujours Fourbin, et cherchant à
se rappeler ses traits.

Je suis, je suis, le valet de chambre de
M. d'Olsan, et je. (*Plus bas, et prenant Four-
bin par la main.*) Mais toi, qui me connais,
qui diable es-tu ?

FOURBIN.

Fourbin.

RENÉ, avec beaucoup de surprise.
Fourbin !

MARCEL.

Eh ben ! eh ben ! qu'est-ce qu'il a donc ?

RENÉ.

Comment ! c'est toi !...

MARCEL.

Quoique vous avez, M. René ? est-ce que par hasard vous connaissiez ça ?...

RENÉ.

Laisse-moi tranquille ! tu as encore mille choses à disposer pour ce soir, je suis sûr que tout ne sera pas prêt.

MARCEL.

Non ! on viendra vous chercher pour ça.

RENÉ.

Tu fais bien le raisonneur. (*Bas à Fourbin.*)
Renvoie ton monde.

MARCEL.

Faut-il pas se gêner ?

RENÉ.

Imbécile ! paresseux !

MARCEL.

Ah ! v'là que ça commence à m'impatisier ; écoutez, M. René, si vous ne me donnez pas mon argent, je vous prie de garder itou vos sottises, entendez-vous.

RENÉ.

Va te promener.

MARCEL.

Oui , mais en attendant souvenez-vous de ça.

(Il sort en colère. Pendant la fin de cette scène ,
Fourbin a parlé bas à ses compagnons , qui sortent
par la grille du fond , et Fourbin reste seul avec
René.)

SCÈNE IV.

RENÉ, FOURBIN.

RENÉ.

COMMENT ! c'est toi , mon pauvre Fourbin ! qui diable se serait attendu à te revoir ; et dans cet équipage encore !

FOURBIN.

Que veux-tu ? Depuis quelque temps , rien ne me réussit.

RENÉ.

En effet , ton costume n'annonce pas l'opulence.

FOURBIN.

Depuis que nous nous sommes quittés , tous les malheurs ont fondu sur moi. Tu sais que nous étions ensemble à Naples au service de ce vieux seigneur si dur , si avare.

RENÉ.

Oui , qui nous donnait si souvent des coups

14 LA FAMILLE D'ANGLADE.
de canne, et qui nous payait si rarement nos
gages.

FOURBIN.

Tu sais qu'un beau jour, pour nous venger
de ses mauvais traitemens, nous l'avons
planté là...

RENÉ.

En lui enlevant quatre mille ducats que
nous trouvâmes par hasard dans un vieux
coffre-fort !

FOURBIN.

Dont nous avons brisé les fermetures , et
que nous partageâmes...

RENÉ.

En frères.

FOURBIN.

Pas tout-à-fait ; car tu en pris les deux tiers.

RENÉ.

C'est juste ; c'est moi qui avais tout conduit.

FOURBIN.

Et tu disparus une belle nuit . en m'empor-
tant le tiers que tu m'avais laissé.

RENÉ.

Bah ! cela n'est pas possible.

FOURBIN.

Pas possible ! c'est pourtant très-vrai !

RENÉ.

Es-tu bien sûr ? oh ! c'est incroyable !...

ACTE I, SCÈNE IV. 15
où avais-je la tête !... eh bien ! mon ami , je
suis pourtant sujet à commettre de semblables
erreurs.

FOURBIN.
Mais elles ne sont pas désavantageuses pour
toi , au moins.

BENÉ.
Allons , allons , Fourbin , n'en parlons
plus.

FOURBIN.
Comment ! n'en parlons plus !... au con-
traire , il faut en parler. Te voilà dans une
bonne maison , tu me parais à ton aise , je suis
très-malheureux , et j'espère bien que tu me
rendras...

BENÉ.
Tous les services qui dépendront de moi.

FOURBIN.
Tu me donneras...

BENÉ.
Mille preuves de mon amitié.

FOURBIN.
Tu ne veux pas sûrement que je perde...

BENÉ.
Compte là-dessus , mon ami , compte là-des-
s ; c'est ta bonne étoile qui t'a conduit ici ;
peux m'être fort utile , et gagner beaucoup
d'argent.

FOURBIN.

Comment cela ?

RENÉ.

Écoute, Cette maison appartient à madame de Cerval, veuve depuis quinze ans d'un riche armateur, dont elle n'eut point d'enfans. M. d'Olsan, mon maître, est son neveu et son unique héritier. Madame de Cerval est très-considerée dans Marseille, tant par ses richesses que par la réputation de bienfaisance qu'elle s'est acquise. Mon maître, resté orphelin et sans fortune, depuis son enfance a été élevé par cette bonne dame, à laquelle il doit tout ; aussi paraît-il près d'elle le plus sage, le plus rangé de tous les hommes, tandis qu'au fond c'est un assez mauvais sujet.

FOURBIN.

C'est probable, puisque tu es à son service.

RENÉ.

Ce pavillon que tu vois sur la droite, au bout de cette allée d'orangers, est habité momentanément par M. et madame d'Anglade, gens très comme il faut, immensément riches, mariés depuis environ six ans, et n'ayant qu'un fils pour fruit de leur union.

FOURBIN.

Je commence à comprendre; madame d'Anglade est jolie ?

RENÉ.

Très-jolie.

FOURBIN.

M. d'Olsan est amoureux ? ●

RENÉ.

Amoureux fou !

FOURBIN.

Séducteur habile , il veut tout entreprendre.

RENÉ.

C'est à peu près cela. Il y a six ans que mon maître, fatigué de la vie voluptueuse qu'il menait à Paris, et ayant dépensé en un mois ce que sa tante lui avait donné pour toutel'année. vint passer quelque tems auprès de madame de Cerval ; il vit la belle Lina, qui alors était libre : ébloui par ses attraits, il fit une cour assidue à ses parens, et demanda sa main ; mais malheureusement, comme il n'avait rien, les parens de Lina furent sourds à ses prières, et pour la soustraire à ses poursuites ils allèrent habiter leur château de Senesse à quelque distance de Marseille. Mon maître, au désespoir, retourna à Paris, où il se plongea de nouveau dans tous les plaisirs qu'il avait abandonnés. La fortune le favorisa, il gagna au jeu des sommes considérables, et forma le projet de faire le tour de l'Europe. Je ne te parlerai pas de nos voyages, je te dirai seulement que, se croyant guéri de sa passion, M. d'Olsan revint à Marseille, qu'il y retrouva sa chère Lina, devenue l'épouse de M. d'Anglade, et qui depuis plusieurs mois

habitait cette maison. La vue de sa belle rivalina dans son cœur tous les feux de l'amour, le bonheur de son rival lui devint insupportable ; et maîtrisé par deux passions qui détruisent son repos, l'amour et la jalousie, il a résolu de rompre cette union, et de devenir à quelque prix que ce soit possesseur de la femme qu'il adore.

FOURBIN.

Et sa belle, de quel œil voit-elle cet amour ?

RENÉ.

Elle n'en est point instruite. Il paraît que ses parens eurent la prudence de lui cacher dans le tems les démarches de M. d'Olsan ; de son côté, mon maître, à cette époque, ne put trouver l'occasion de lui déclarer ses feux, et depuis son retour il n'a point encore osé en venir là !... oh ! c'est que ce n'est point une femme comme tant d'autres ; elle adore son époux, ce qui n'est pas très-commun !... Elle chérit son fils !... elle... en un mot c'est un dragon de vertu.

FOURBIN.

Comment donc ! du mystère !.. de l'intrigue ! voilà de quoi faire briller le talent d'un homme tel que toi ! mais quel est donc le dessein de ton maître ? voudrait-il enlever madame d'Anglade ?

RENÉ.

Ei donc ! moyen usé, dangereux, et qu'on

n'emploie plus que dans les romans. Le projet que j'ai formé est plus noble, d'une exécution plus facile, et surtout beaucoup plus sûr : je t'en instruirai, et tu me seconderas.

FOURBIN.

Moi ! non... Je ne me soucie plus de me mêler de ces sortes d'affaires.

RENÉ.

Non !

FOURBIN.

Je veux maintenant vivre en honnête homme.

RENÉ.

Imbécile ! attends donc que ta fortune soit faite. Allons, allons, laisse là tes scrupules, et saisis avec empressement l'occasion de quitter un métier qui n'est pas fait pour toi.

FOURBIN.

Ah ! il est certain...

RENÉ.

Commentas-tu pu te résoudre à vivre d'une manière aussi misérable, aussi humiliante ?... A tendre la main !... ah ! cela fait frémir !... mendier.... demander.... passe encore pour prendre.

FOURBIN.

Que veux-tu ? On fait ce qu'on peut, on prend ce qu'on trouve, et...

RENÉ.

Je suis ton ami, je veux te tirer de là.

FOURBIN.

Pour m'envoyer aux galères, peut-être ?

RENÉ.

Tais-toi donc, tu as des expressions !...
Écoute, tu es malheureux, cinquante louis
te feraient grand plaisir, n'est-ce pas ?

FOURBIN.

Cinquante louis ? certainement.

RENÉ.

Eh bien ! je te les promets quand nous aurons
fait réussir les projets de mon maître. Il ap-
proche, éloigne-toi ; je ne veux pas qu'il te
voie encore, ni que personne de la maison
puisse t'apercevoir. Voilà un louis, va passer
ta journée dans quelque cabaret, et viens ce
soir rôder autour de cette grille. Allons, pars.

FOURBIN.

J'avais pourtant fait les plus belles résolu-
tions !... et il faut toujours que je trouve quel-
que fripon sur mon passage pour me séduire
et me...

RENÉ.

Va donc.

FOURBIN.

Ah ! mon Dieu ! qu'il est difficile d'être
honnête homme ?

(René le pousse dehors et ferme la grille. D'Olsan
entre, il a l'air sombre et préoccupé.)

SCÈNE V.

D'OLSAN , RENÉ.

D'OLSAN.

Ah ! te voilà , René ! je te cherchais.

RENÉ.

Je suis à vos ordres , Monsieur.

D'OLSAN.

As-tu vu madame d'Anglade ?

RENÉ.

Elle est dans ce moment chez madame de Cerval.

D'OLSAN.

Et son époux ?

RENÉ.

Est sorti depuis long-tems.

D'OLSAN.

C'en est fait , René , je veux suivre tes conseils. Depuis trop long-tems je cache à tous les yeux le feu qui me dévore. J'ai dû taire mon amour à madame d'Anglade ; j'ai dû affecter près d'elle la plus grande indifférence. En agissant autrement , j'alarmais sa vertu , et je me privais du bonheur de la voir ; mais cette contrariété est trop pénible , et puisque mes efforts n'ont pu me garantir du malheur

que je redoutais, puisque dans quelques jours elle doit quitter ces lieux...

RENÉ.

Qu'entends-je !

D'OLSAN.

Aujourd'hui même elle connaîtra toute la force de ma passion.

RENÉ.

Que me dites-vous, mon cher maître ? quoi ! Madame d'Anglade ne reste pas à Marseille ?

D'OLSAN.

Non. Ce matin elle en a prévenu madame de Cerval : des affaires importantes rappellent M. d'Anglade dans ses terres.

RENÉ.

Voilà un mari bien désagréable !... Qu'il parte s'il le veut, mais qu'il nous laisse sa femme.

D'OLSAN.

C'est ce dont il se gardera bien. Je soupçonne au contraire qu'il ne me voit pas avec plaisir près de Lina, et que c'est une des causes de son prompt départ.

RENÉ.

Quoi ! ce serait par jalousie !... Tant mieux, Monsieur ! un mari qui devient jaloux a bientôt sujet de l'être.

D'OLSAN.

Mais en attendant , il va quitter Marseille ;
il va m'enlever Lina...

RENÉ.

Eh bien ! Monsieur , il faut agir sans perdre un instant. Depuis trop long-tems vous hésitez!.. En vérité , je ne vous reconnais plus... N'êtes-vous plus ce d'Olsan si célèbre dans les fastes de la galanterie , si habile dans l'art de la séduction , si renommé pour le nombre de ses conquêtes , ou plutôt de ses victimes? .. Le plus beau champ vous est ouvert. Ici personne ne peut suspecter vos intentions. Votre air grave et pensif , votre conduite réservée , les belles phrases de morale que vous débitez en présence de votre chère tante , tout se réunit pour éloigner de vous les soupçons : madame d'Anglade ignorant votre amour ; elle paraît même s'intéresser à votre sort. Allons , allons , Monsieur ; vous êtes jeune , aimable , spirituel , vous avez un valet adroit , intrépide ; agissez , et vous vous verrez bientôt un triomphe de plus ; et quand l'amour que vous a inspiré madame d'Anglade ne vous y engagerait pas , la haine que vous portez à votre heureux rival doit faire cesser toutes vos irrésolutions.

D'OLSAN.

Oui , la haine que je ressens pour lui l'emporte encore sur mon amour pour Lina. C'est lui qui m'a ravi le bonheur ; et le sort semble

n'avoir fait un miracle en sa faveur que pour mieux me désespérer.

R ENÉ.

Le sort, dites-vous ?

D'OLSAN.

Sans doute. D'Anglade est né de parens aussi peu riches que les miens : l'état de sa fortune ne lui aurait jamais permis d'aspirer à la main de Lina, si un sien cousin, un nommé Léon d'Assaudray (que l'enfer confonde !) ne s'était avisé de faire naufrage tout exprès pour lui laisser des richesses immenses. C'est grâce à cet héritage, et à l'avarice de ma tante, qu'il a obtenu de madame de Senesse la main de son adorable fille. Mais qu'il ne se félicite pas encore ! Tant que j'existerai, il ne sera pas tranquille possesseur de Lina.

R ENÉ.

A la bonne heure ! Je vous reconnais maintenant, et... tenez-vous bien, voici madame d'Anglade... Je vous laisse ; du courage !

D'OLSAN.

J'en aurai.

SCÈNE VI.

D'OLSAN, LINA, ALPHONSE.

(René sort en faisant à son maître des signes pour l'encourager.)

ALPHONSE.

Ah ! te voilà, mon bon ami ! Je suis bien content de te voir.

D'OLSAN, embrassant Alphonse.

Aimable enfant !... Il a tous vos traits, Madame !

LINA.

Est-ce votre avis, M. d'Olsan ? Moi, je ne sais si je m'abuse, mais je me persuade qu'Alphonse est la vivante image de mon époux.

D'OLSAN.

Voulez-vous, mon petit ami, que je vous fasse un présent ?

(Il tire de sa poche une bonbonnière.)

ALPHONSE.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Des bonbons ?...

D'OLSAN.

Prenez, tout est pour vous.

ALPHONSE.

Je le veux bien, si maman le permet.

LINA.

Accepte, mon fils, ce que Monsieur a bien

voulu t'offrir, et remercie-le des bontés qu'il a pour toi.

ALPHONSE.

Merci, mon bon ami : en veux-tu, maman?

LINA.

Non, Alphonse, garde ; c'est pour toi.

ALPHONSE.

Oh ! je n'en mangerai pas du tout ! j'en veux donner à papa quand il rentrera, et puis à Bertaud, et puis à tout le monde. Ah ! que je suis content ! la belle boîte ! Je vais la montrer à ma bonne amie.

(Il s'entre pour exprimer sa joie.)

LINA.

Alphonse, reste, tu sais bien...

ALPHONSE.

Petite maman, ne t'impatiente pas, je reviens tout de suite.

(Il entre chez madame de Cerval.)

D'OLSAN.

Heureux âge ! où nul soin, nulle inquiétude ne peut troubler la paix de notre âme !... Hélas ! c'est la seule époque de notre existence où le malheur ne puisse nous atteindre.

LINA.

Quelles sombres réflexions ! qui peut vous les inspirer ?

D'OLSAN.

Ah ! Madame !

ACTE I, SCÈNE VI.

27.

LINA.

Monsieur d'Olsan, depuis quelques jours (je l'ai vu avec peine), une tristesse profonde est empreinte sur tous vos traits; vous semblez agité, poursuivi par des idées pénibles!

D'OLSAN.

Quoi! Madame! vous avez daigné remarquer... Ah! pardon! Jusqu'à ce jour je m'étais efforcé de cacher mes chagrins à tous les yeux, et surtout aux vôtres. C'est malgré moi que vous vous en êtes aperçue... Mais je ne puis le regretter; la généreuse compassion que vous daignez me montrer allège mes souffrances. Ah! combien j'en suis pénétré!

LINA.

Le sujet de votre peine est-il donc un mystère pour Madame votre tante?

D'OLSAN.

Il doit en être un pour tout le monde.

LINA.

Pent-être vous avez tort. Il me semble que les chagrins les plus violents sont adoucis dès qu'ils sont partagés.

D'OLSAN.

Hélas! je dois m'interdire même cette légère consolation... Maître de mon secret, il m'est permis encore de me flatter d'un avenir plus heureux... Un seul mot, et je puis voir s'évanouir toutes mes espérances!

LINA.

Je vous plains.

D'OLSAN.

Vous me plaignez ! Quoi ! Madame, vous, comblée de tous les dons qui assurent le bonheur, vous, qui ne devez connaître que le plaisir...

LINA.

Eh ! n'en est-ce pas un que de secourir l'infortune ?

D'OLSAN.

Ah ! je cesse d'accuser ma destinée ! la vie ne sera plus pour moi un insupportable fardeau : Lina, vous seule pouviez encore me la faire aimer !

LINA ; surprise.

Qu'entends-je !

D'OLSAN, avec feu.

Oui, vous seule pouvez mettre un terme aux douleurs qui m'accablent ; vous seule pouvez rendre la paix à ce cœur si cruellement déchiré. Lina, je ne puis me condamner plus long-tems au silence. Oui, c'est de vous que dépend mon sort : c'est vous dont les attrait...

LINA.

Qu'osez-vous dire, Monsieur ?

D'OLSAN.

Je ne le vois que trop, c'est avec vous of-

fense. Ah ! Madame, pardonnez un instant de délire. Songez à mon long silence, à tout ce que j'ai souffert. Hélas ! je croyais emporter mon secret dans le tombeau. Heureux de vous voir, de vous entendre, votre pitié était pour moi le bien suprême : l'ai-je perdu sans retour ?

LINA.

Monsieur d'Olsan, je suis épouse et mère, vous ne deviez point l'oublier. N'espérez pas vous justifier à mes yeux. L'homme qui nourrit volontairement une passion coupable pour une femme qui ne peut l'écouter sans crime, l'homme qui, loin de la fuir, cherche par d'indignes détours à séduire son esprit et son cœur..

D'OLSAN.

Par d'indignes détours !

LINA.

Cet homme a perdu tous ses droits à mon estime, et ne peut plus m'inspirer que du mépris.

ALPHONSE, sortant en courant de chez madame de Cerval.

Maman, maman, voilà ma bonne amie.

LINA.

Madame de Cerval !

D'OLSAN.

Ma tante !

LINA.

Je suis trop émue !... je ne pourrais soutenir ses regards !... Viens, mon fils.

D'OLSAN.

Madame, par pitié !...

LINA.

Laissez-moi, laissez-moi.

(Elle sort précipitamment et entraîne son fils. Madame de Cerval entre dans ce moment et tente inutilement de l'arrêter.)

SCÈNE VII.

M^{me} DE Cerval, D'OLSAN, RENÉ.

RENÉ, voyant Lina s'éloigner rapidement, à part.

ELLE suit !... mon maître est triste ! bon ! cela n'a pas tourné comme il l'espérait.

M^{me} DE Cerval.

Madame d'Anglade semble m'éviter ! Quel peut en être le motif ?... Répondez, mon-neveu.

D'OLSAN.

Madame, je... (*A part.*) Que lui dire ?

M^{me} DE Cerval.

Mais vous aussi, vous paraissez ému, troublé !

D'OLSAN.

Moi, Madame ? Vous vous méprenez, je

ACTE I, SCÈNE VII. 31

n'ai rien qui puisse... Mais j'ai quelques ordres à donner, veuillez permettre...

M^{me} DE CERVAL.

Non, demeurez.

BENÉ, à part.

Care la morale !

D'OLSAN, à part.

Quel supplice !

M^{me} DE CERVAL.

J'ai besoin de m'entretenir avec vous. J'avais l'intention de vous faire prier de passer dans mon cabinet ; mais puisque je vous rencontre, et qu'aucune des personnes invitées n'est encore ici, écoutez-moi un moment.

BENÉ, à part.

Que peut-elle avoir à lui dire ?

D'OLSAN.

Je suis à vos ordres, Madame.

BENÉ, à part.

Tâchons d'entendre sans être vu.

(Il se place derrière un vase.)

M^{me} DE CERVAL.

Je vous aime, d'Olsan, vous n'en sauriez douter.

D'OLSAN.

Quelles preuves ne m'en avez-vous pas données, Madame ? N'avez-vous pas daigné

protéger ma jeunesse, prendre soin de mon éducation, et n'est-ce pas à vous que je dois...

M^{me} DE CERVAL.

J'étais veuve, je possédais une fortune considérable, et je ne pouvais en faire un meilleur usage. Je veux vous donner une nouvelle marque de ma tendresse. Oui, mon neveu, pour jouir de quelque considération dans le monde, il faut avoir un rang, un état, un sort assuré, et c'est ce dont je m'occupe pour vous en ce moment.

RENÉ, à part.

Voilà qui commence bien.

D'OLSAN.

Pour moi, Madame ! (*A part.*) Où veut-elle en venir.

M^{me} DE CERVAL.

Un procès que j'ai eu à soutenir contre les parens de M. de Cerval, et dont la perte pouvait entraîner celle de tout ce que je possède, m'a empêché de songer plus tôt à votre établissement. Mais enfin cet obstacle n'existe plus, la justice a décidé en ma faveur... Mes capitaux me sont rentrés avec de très-gros intérêts, et j'ai réalisé une somme de 400,000 francs.

D'OLSAN.

400,000 francs !

RENÉ, à part.

Le joli denier !

M^{me} DE CERVAL.

Oui, 400,000 francs en bons billets de caisse, que j'ai mis à part dans un portefeuille, et que j'ai serrés dans mon secrétaire.

RENÉ, à part.

Ah ! que n'en ai-je la clef ?

D'OLSAN.

Je vous félicite, Madame, d'un succès que vous méritez à tous égards.

M^{me} DE CERVAL.

Vous ne vous félicitez pas moins, d'Olsan, lorsque vous saurez que je vous ai destiné cette somme.

D'OLSAN.

A moi, Madame !

M^{me} DE CERVAL.

A vous-même.

RENÉ, à part.

Oh ! l'adorable tante !

M^{me} DE CERVAL.

Mais je vous déclare que j'y mets une condition.

D'OLSAN.

Vos moindres désirs seront toujours des ordres pour moi ; parlez, Madame, que faut-il que je fasse ?

M^{me} DE CERVAL.

Vous marier, d'Olsan.

D'OLSAN.

Me marier !

RENÉ, à part.

Voilà le diable.

M^{me} DE CERVAL.

Faites un choix, je vous en laisse le maître, bien persuadée qu'il sera digne de vous et de moi. Mais je tiens à ce qu'il soit fait promptement. Les 400,000 francs seront votre présent de nocces. Eh quoi ! vous hésitez !

RENÉ, à part.

Ah ! si j'étais à sa place !

M^{me} DE CERVAL.

D'Olsan, songez que mon amitié dépend de votre soumission.

RENÉ, à part.

Voilà qui dérange furieusement nos projets.

M^{me} DE CERVAL.

Vous ne répondez pas, d'Olsan ?

D'OLSAN.

Je pense, Madame, que vous ne pouvez me refuser un délai...

M^{me} DE CERVAL.

Non, n'y comptez pas. Quand je n'aurais

pas le plus vif désir de conclure promptement cette affaire, le trouble où je vous vois m'y déciderait.

D'OLSAN.

Quoi ! Madame...

M^{me} DE CERVAIL.

D'Olsan, j'ai su mieux que vous lire dans votre cœur. Vous nourrissez un amour sans espérance, et qui vous prépare les chagrins les plus cuisans. L'absence n'a point éteint votre flamme ; mais les circonstances vous font un devoir de l'étouffer. Lina de Senesse a pu vous inspirer de l'amour ; madame d'Anglade ne doit faire naître que le respect. Brûler pour cette femme vertueuse sous les yeux de son époux et dans ma maison, tenter de la séduire, serait une offense, un crime même dont je vous crois incapable. Si l'amour a momentanément causé votre malheur, l'hymen peut tout réparer aujourd'hui, en assurant à jamais votre félicité. Je vous laisse y réfléchir. Demain, sans plus tarder, je veux connaître votre résolution. Songez qu'il y va de votre bonheur, de ma tranquillité, de celle d'une femme qui possède toute mon estime, et qui ne réclamera point en vain des preuves de mon amitié.

(Elle sort par le fond, et laisse d'Olsan dans le plus grand désordre. René quitte sa retraite.)

SCÈNE VIII.

D'OLSAN, RENÉ.

D'OLSAN.

Je suis anéanti !

RENÉ.

Ah ! quel bonheur !

D'OLSAN.

Ma tante soupçonne mes projets.

RENÉ.

La bonne, l'aimable tante !

D'OLSAN.

Vouloir me marier !

RENÉ.

Faire cadeau de 400,000 francs !

D'OLSAN.

Vit-on jamais une cruauté pareille ?

RENÉ.

A-t-on l'exemple d'un trait plus généreux ?

D'OLSAN.

Pourquoi faut-il que je dépende d'elle ?

RENÉ.

Que n'ai-je une tante comme celle-là !

D'OLSAN.

Que je suis malheureux !

RÉNÉ.

Je vous en fais mon compliment, Monsieur.

D'OLSAN.

Ton compliment, maraud ! et sur quoi ?
sur mon mariage ?

RÉNÉ.

Non, Monsieur, sur la dot.

D'OLSAN.

Eh ! que m'importe ?

RÉNÉ.

400,000 francs, Monsieur !

D'OLSAN.

Renoncer à Lina !

RÉNÉ.

Cela fait au moins 20,000 liv. de rente.

D'OLSAN.

Me marier !

RÉNÉ.

Vous voilà bien malade ! Je me marierais
dix fois, à ce prix-là.

D'OLSAN.

Fais-toi !

RÉNÉ.

Acceptez, Monsieur.

D'OLSAN.

Moi !

RENÉ.

Par pitié pour vos créanciers!

D'OLSAN.

Tais-toi, morbleu! ou je...

RENÉ.

Cela suffit, Monsieur, je ne dis plus rien!
400,000 francs!

As-tu fini?

Non, c'est qu'il faut voir tout cela;
les billets de caisse, le secrétaire, le secrétaire!
taire! et tenez, Monsieur, voilà.

D'

Quoi?

RENÉ.

Le secrétaire! on l'aperçoit par la fenêtre
du cabinet, qui est restée ouverte.

D'OLSAN.

Laisse cela, et parlons de Lina.

RENÉ.

Eh bien! Monsieur, qu'en dirons nous?

D'OLSAN.

Elle a refusé de m'entendre.

RENÉ.

Je m'y attendais.

D'OLSAN.

Et m'a traité avec le mépris le plus outrageant !

RENÉ.

Il faut vous venger, Monsieur.

D'OLSAN.

Me venger !

RENÉ.

Oui, Monsieur, et vous hâter, afin de ne point perdre les 400,000 francs.

D'OLSAN.

Que faire ?

RENÉ.

Me laisser agir.

D'OLSAN.

Quel moyen as-tu ?

RENÉ.

Pas un encore, mais dites un mot, j'en trouverai cent.

D'OLSAN.

Non, je ne puis m'y décider. Non, songeons plutôt à maîtriser une passion criminelle !... Renonçons à Lina, et puisqu'il le faut !... Oui, sacrifions tout, plutôt que de devenir coupable.

(Il sort dans le plus grand désordre.)

SCÈNE IX.

RENÉ, ensuite MARCEL ET LÉON D'AS-SAUDRAY.

RENÉ.

Qu'est-ce à dire, morbleu ! voilà mon maître qui a des scrupules !... Oh ! je ne le souffrirai pas ! Voyons, réfléchissons un peu à ce qui me sera le plus avantageux !... S'il se marie, il sera riche, très-riche ; oui, mais il n'a qu'à devenir amoureux de sa femme !... Il n'aura plus d'intrigués ; s'il n'a plus d'intrigues, il n'aura plus besoin de mes services ; je perdrai ma place, ou du moins une partie des profits qui y sont attachés !... Non, non, cela ne se peut pas. Ma foi, M. d'Olsan, j'en suis fâché, mais il faut renoncer à vos projets de sagesse ; mon intérêt l'exige, et mes conseils sauront vous y forcer.

MARCEL.

Venez, venez par ici, v'là justement M. René qui va vous dire ce que vous voulez savoir.

LÉON.

Tant mieux ; car il y a une heure que tu me parles sans avoir satisfait encore à une seule de mes questions.

MARCEL.

Je crois ben, il en fait une douzaine à la fois.

RENÉ.

Que voulez-vous, mon ami ?

LÉON, à part.

L'impertinent ! (*Haut.*) Est-ce ici que demeure M. d'Anglade ?

RENÉ.

Oui, pour le moment ; il habite ce pavillon que vous pouvez apercevoir d'ici.

MARCEL.

Je le lui ai déjà dit, mais c'est égal, il est bien aise...

LÉON.

Cette maison est-elle à lui ?

RENÉ.

Non, elle appartient à madame de Cerval.

LÉON.

Ah ! ah ! je la connais !...

MARCEL.

C'est ben de l'honneur pour elle.

LÉON.

Il ne réside donc pas à Marseille ?

MARCEL.

Je vous ai déjà dit que non, ainsi...

RENÉ.

Paix donc ! Marcel.

LÉON.

Est-il marié ?

RENÉ, à part.

Son ton m'amuse. (*Haut.*) Mais, oui.

LÉON.

A-t-il pris une femme riche ?

RENÉ.

Mais, oui.

MARCEL.

Je vous demande un peu si ça le regarde.

LÉON.

A-t-il des enfans ?

RENÉ.

Mais, oui.

LÉON.

Et il possède une grande fortune ?

RENÉ.

Mais, oui.

LÉON.

Quel usage en fait-il ?

RENÉ.

Le meilleur qu'on en puisse faire. Il mène un grand train, fait brillante figure, tient bonne table, et oblige ses amis.

LÉON, à part.

Ah ! ah ! c'est un prodigue !

MARCEL, bas à René.

Mon Dieu ! que vous êtes donc bon, monsieur René, de...

LÉON.

Ce nigaud m'a dit que M. d'Anglade était sorti.

MARCEL.

Comment ! ce nigaud ?

RENÉ.

C'est vrai.

LÉON.

A quelle heure rentrera-t-il ?

RENÉ.

Il ne me l'a pas dit.

MARCEL.

Et quand il rentrerait, vous ne pourriez pas lui parler à c'te heure.

LÉON.

Pour quelle raison ?

MARCEL.

Parce qu'il y a une fête, et une fête très-conséquente.

LÉON.

Que m'importe ! je ne viens pas pour la fête, moi, au contraire.

RENÉ.

Comment, au contraire ?...

MARCEL.

Est-ce que vous voudriez faire de la peine à ce bon M. d'Anglade ?

LÉON.

Je veux, je veux... Qu'est-ce que cela te fait ? Peut-être sera-t-il fâché de me voir !... Peut-être aussi !... Alors sa conduite réglera la mienne. Adieu, je reviendrai plus tard !...

RENÉ, à part.

Diable ! ceci commence à piquer ma curiosité ! (*Haut.*) Permettez, Monsieur : si vous vouliez me dire votre nom, je pourrais...

LÉON.

Eh ! précisément, je ne veux pas te le dire. C'est à M. d'Anglade seul que je veux me faire connaître ; lorsque je lui aurai dit qui je suis, et le sujet qui m'amène, il pourra te mettre dans la confidence s'il le juge à propos. Adieu.

(Il sort sans écouter René qui cherche à se retirer, et heurte Bertaud qui dans ce moment entre en scène.)

SCÈNE X.

RENÉ, MARCEL, BERTAUD.

BERTAUD.

A qui en a cet original ?

MARCEL.

M. Bertaud, c'est votre maître d'Anglade qu'il demande.

BERTAUD.

Et pourquoi ne l'avoir pas conduit au pavillon ?

RENÉ.

Votre maître est donc rentré ?

BERTAUD.

Apparemment, puisque j'étais avec lui, et que me voilà.

MARCEL.

Ah ! bon, c'est ce que nous ne savions pas.

BERTAUD, qui a remonté jusqu'à la grille afin de rappeler Léon.

Il est déjà loin. A-t-il dit son nom au moins ?

RENÉ.

Il ne veut le dire qu'à M. d'Anglade.

BERTAUD.

A-t-il promis de revenir ?

MARCEL.

Oui, oui, il a dit qu'il reviendrait.

BERTAUD.

Que je suis fâché de n'être pas arrivé un moment plus tôt ! C'est peut-être pour une affaire importante !

MARCEL.

Ma foi, moi, je n'en suis pas fâché. Ça aurait pu troubler la fête.

BERTAUD.

Comment ! qui te fait croire ?...

MARCEL.

Dame, c'est qu'il a une mine !... une tournure !.... Ce diable d'homme m'a ôté toute ma gaité. Avec sa manière de dire : *Je ne viens pas pour la fête, moi ; au contraire.*

BERTAUD.

Il a dit cela ?

RENÉ, prenant Bertaud à l'écart.

Bertaud, vous possédez la confiance de M. d'Anglade ?

BERTAUD.

Et je crois la mériter.

RENÉ.

Vous devez connaître l'état de ses affaires ?

BERTAUD.

A quoi bon ces questions ?

RENÉ.

Votre maître a peut-être des ennemis.

BERTAUD.

Il ne devrait pas en avoir, il n'a jamais fait que du bien ; mais ce n'est pas une raison.

RENÉ.

Ce que Marcel vient de vous dire est très-vrai, je partage ses craintes, car cet inconnu semble venir ici dans des intentions... Pensez-vous que votre maître ?..

BERTAUD.

M. René, j'aime mon maître de tout mon cœur, je donnerais ma vie pour lui épargner le moindre chagrin; mais je ne cherche point à surprendre ses secrets, et quand il me les confie, je ne les révèle à personne.

RENÉ, à part.

Je voudrais pourtant bien savoir...

MARCEL.

Ah! mon Dieu! voilà tout le monde qui arrive pour la fête, et moi qui ne suis pas prêt! Ce sera joli; eh! vite, à ma toilette.

(Il sort.)

BERTAUD.

J'aperçois M. d'Anglade et son épouse, madame de Cerval est avec eux.

RENÉ.

Mon maître approche aussi de ce côté.

SCÈNE XI.

D'ANGLADE, LINA, MADAME DE CERV
VAL, ALPHONSE, ensuite D'OLSAN,
MARCEL, et toute la Fête.

(Ils entrent en parlant.)

D'ANGLADE.

En effet, ma chère Lina, Alphonse a raison,
cette tristesse ne t'est pas habituelle.

ALPHONSE.

Ah ! je l'ai bien vu tout de suite, moi.

LINA.

Tu te trompes, mon ami, je ne suis pas
triste ; comment pourrais-je l'être ? que man-
que-t-il à mon bonheur ?

D'ANGLADE.

Cependant, lorsque je suis arrivé près de
toi, je ne t'ai point trouvé cet air satisfait,
ce calme, cette douce sérénité que je vois avec
tant de plaisir dans tes regards ; tu semblais
avoir versé des larmes.

LINA.

Moi ! tu te trompes, te dis-je.

ALPHONSE.

Ah ! tu mens, et ça n'est pas bien.

LINA.

Alphonse !

ALPHONSE.

Papa, ne l'écoute pas ; elle a pleuré , je l'ai vue.

D'ANGLADE.

Ma chère Lina !...

ALPHONSE.

Ah ! voilà mon bon ami d'Olsan !

LINA , avec un sentiment pénible.

D'Olsan !

D'ANGLADE , sans remarquer le trouble de Lina.

Qu'il soit le bien venu ! M d'Olsan , je n'ai pas encore eu le plaisir de vous voir aujourd'hui. Vous étiez tellement occupé de vos préparatifs !... Cette fête vous a donné beaucoup de peine.

D'OLSAN.

Je ne la regrette pas. Je suis trop heureux, lorsque je puis prouver à ma tante toute la reconnaissance que...

M^{re} DE CERVAIL.

Je n'en doute point, d'Olsan , et j'espère en avoir bientôt une nouvelle preuve.

MARCEL , accourant.

V'là tout le monde, v'là tout le monde ! not' maîtresse , mes parents , ceux de Thérèse , tous les ouvriers de la bastide , et puis par là des barques pleines de danseurs , de musiciens , de... Comment appelez-vous cela , M. René ?

Méiodrames. 9.

RENÉ.

Des troubadours.

MARCEL.

De troubadours, c'est ça. Ah! queu joie!
 queu fête! accourez, accourez.

(On ouvre les deux côtés de la grille, et tous les
 ouvriers entrent en dansant : ils sont vêtus comme
 les habitants des environs de Marseille, ils saluent
 la compagnie, et s'alignent en des côtés de la
 scène. Aussitôt on se met à danser dans le fond
 des barques élégantes, de jeunes musiciens, de
 danseurs, vêtus comme les anciens troubadours
 provençaux. Tout se fait avec une pompe et se répand
 sur la scène. La sonnerie se fait sous le berceau de
 treillage; les musiciens se mettent à jouer des
 eux du côté opposé. Le chœur commence. Après
 quelques pas, Marcel se place au milieu de la scène.)

M A

A mon tour, à présent, je vous propose une ronde proven-
 çale; si la société le permet, je vous en propose une de la gaieté, mes
 amis, et chorus sur le refrain.

RONDE PROVENÇALE.

PREMIER COUPLET.

En province, jadis,
 J'avions d'amans fidèles,
 De gentes pastourelles,
 Des fleurs, des fruits exquis. (Bis.)
 J'avons toujours des belles,
 Et des fleurs et des fruits;
 Mais des amans fidèles, (Bis.)
 C'est en province.

Refrain.

Ah ! mes amis , le beau pays
Que la Provence !
Ah ! mes amis !
Le beau pays !
Bagasse ! le beau pays !

DEUXIÈME COUPLET.

J'avions aussi jadis
Filles dont l'ignorance ,
La douceur , l'innocence
Enflammaient tout le pays. (Bis.)
J'avons des filles charmantes.
De bell's fleurs , de bons fruits ;
Mais des filles innocentes !... (Bis.)
En'en a (bis) ,
Comme à Paris.

Refrain.

Ah ! mes amis , etc.

TROISIÈME COUPLET.

On dit encore qu'jadis ,
J'avions de bonnes femmes ;
Et que toutes ces dames
N'chérissaient qu'eux maris. (Bis.)
Rien n'a changé leurs âmes.
D'mandez si nos maris
Sont chéris de leurs femmes ! (Bis.)
Ils sont (bis) ,
Comme à Paris.

Refrain.

Ah ! mes amis , etc.

52 LA FAMILLE D'ANGLADE.

RENÉ, à madame de Cerval.

Madame, les tables sont servies.

M^{me} DE CERVAL.

Allons, mes amis, la soirée entière est consacrée au plaisir, après le chant et la danse, la collation.

MARCEL, à part.

Oh ! la collation ! c'est ça une belle danse !
(D'Anglade offre sa main à madame de Cerval, d'Olsan offre la sienne à Lina, qui est forcée d'accepter; au moment où tout le monde s'apprête à entrer chez madame de Cerval, Bertaud paraît suivi de Léon d'Assaudray)

BERTAUD.

Monsieur, une personne qui m'est inconnue demande à vous parler pour une affaire qui, dit-il, est très-importante.

D'ANGLADE, à madame de Cerval.

Permettez-vous, Madame ?

M^{me} DE CERVAL.

Faites, M. d'Anglade, on ne se gêne point avec ses amis.

D'ANGLADE.

J'irai vous joindre dans un moment.

MARCEL, aux paysans.

Venez avec moi, mes amis ; il y a aussi une collation pour nous, et c'est moi qui fais les honneurs de la table.

(Sortie générale. Toute la société entre dans les appartemens de madame de Cerval, les paysans sortent avec Marcel par un autre côté. Léon d'Assaundray, qui est resté au fond, avance lorsque la scène est vide.)

SCÈNE XII.

LÉON, D'ANGLADE, BERTAUD.

D'ANGLADE.

C'est vous, Monsieur, qui désirez me parler?

LÉON.

Moi-même.

D'ANGLADE.

Si vous voulez m'accompagner jusqu'à mon appartement...

LÉON.

C'est inutile. Vous êtes attendu, et je ne vous retiendrai pas long-tems. Nous serons fort bien ici. Renvoyez seulement ce valet.

D'ANGLADE.

Laisse-nous, Bertaud.

BERTAUD.

Mais, mon cher maître !

D'ANGLADE.

Obéis.

BERTAUD, à part.

Je n'ai pas bonne opinion de cet étranger, allons prévenir Madame.

(Il rentre chez madame de Cerval)

SCÈNE XIII.

D'ANGLADE, LÉON D'ASSAUDRAY.

LÉON, à part.

Voyons comment il recevra cette nouvelle.

D'ANGLADE.

Maintenant, Monsieur, puis-je savoir ?

LÉON, brusquement.

Il paraît que vous ne me reconnaissez pas ?

D'ANGLADE.

Non, Monsieur.

LÉON.

Cela ne mesurprend pas; nous nous sommes très-peu vus. Vous étiez encore au collège lorsque je quittai Marseille, et quinze années de malheurs ont dû altérer mes traits au point de me rendre méconnaissable.

D'ANGLADE.

Qu'entends-je !

LÉON.

J'ai parcouru les mers ; mon vaisseau a fait naufrage ; un capitaine de corsaire , après m'avoir sauvé d'une mort presque inévitable, eut la cruauté de me jeter avec plusieurs autres naufragés dans une île que les Anglais cherchaient à fertiliser. Condamné aux travaux

les plus pénibles , ce ne fut qu'au bout de quinze ans que je parvins , non sans périls , à m'affranchir de cette espèce de captivité , et à regagner enfin ma patrie... Reconnaissez en moi....

D'ANGLADE , qui pendant ce récit s'est ému par gradation , s'écrie avec l'accent de la plus grande surprise.

Ah ! maintenant vos traits se retracent à ma mémoire ; oui , je vous reconnais !... c'est vous , Léon.

LÉON.

Moi-même. Je reviens pauvre , depuis longtemps vous jouissez de tous mes biens ; vous n'ignorez pas quels sont mes droits , et j'aime à croire que vous n'hésitez pas à me restituer ce qui m'appartient si légitimement ; que vous ne ferez aucune difficulté , enfin...

D'ANGLADE.

Moi ! (*Avec noblesse.*) Je vois bien , Monsieur , que vous ne me connaissez pas. Mais il aurait dû vous suffire de savoir à quelle famille nous appartenons tous deux , pour me juger incapable d'un tel procédé , et si vous n'étiez pas le fils d'un oncle dont je respecte la mémoire , je n'excuserais point un soupçon qui m'offense.

LÉON.

Calmez-vous , je n'avais pas l'intention de vous affliger ! (*Plus brusquement.*) Mais vous

devez le savoir, en aigrissant le caractère, le malheur rend parfois injuste. J'ai été si souvent trompé ! et la position où je me trouve...

D'ANGLADE.

Ne vous donnait pas le droit de douter de ma probité. Mais j'oublie tout, puisque vous reconnaissez votre erreur. Vous venez donc réclamer votre père m'a laissé en moi

Cela n'est-

E.

Vous pouvez
je ne m'en rega-
taire, et je suis

r. Dès ce moment
je comme dépositaire
s rendre compte...

Tant mieux ; car je suis pressé de repartir pour les îles. Mais il vous faut du temps pour remettre chez le notaire de notre famille tout ce dont vous m'êtes redevable ; je vous donne trois jours.

D'ANGLADE.

Trois jours ! c'est un bien court délai... n'importe. Mais qu'entendez-vous par tout ce dont je vous suis redevable ?

LÉON.

Eh ! parbleu ! j'entends les titres des biens dont vous avez hérité à ma place, les revenus

que vous avez touchés , et les intérêts quel'argent a dû vous rapporter.

D'ANGLADE.

De l'argent comptant ? il y en avait fort peu ; les titres des biens sont restés chez le notaire ; et quant aux revenus de ces biens , nous en compterons ensemble. Je vous ferai seulement une observation. Me croyant maître de disposer de ce que j'appelais alors ma fortune , j'en ai fait l'emploi que tout homme riche devrait en faire.

LÉON.

Que voulez-vous dire ?

D'ANGLADE.

Que lorsqu'un de ces fléaux qui ne ravagent que trop souvent la terre a détruit dans nos campagnes la récolte d'une année , je n'ai rien voulu recevoir de vos fermiers qui , chargés d'une nombreuse famille , auraient été réduits à la misère , et peut-être au désespoir , si j'avais exigé d'eux le prix de leurs fermages.

LÉON.

C'est fort bien , Monsieur ! chacun dans ce monde a sa manière de voir et d'agir , et ce n'aurait pas été la mienne.

D'ANGLADE.

Vous n'avez donc pas d'humanité ?

LÉON.

De l'humanité ! en a-t-on eu pour moi

quand j'ai été malheureux?... Encore une fois, Monsieur, je veux avoir tout ce qui m'est dû.

D'ANGLADE.

Mais, Monsieur, songez-donc que mon propre bien suffirait à peine pour vous rendre ce que vous exigez de moi. Voulez-vous que je reste sans fortune, pour vous avoir conservé la vôtre ?

LÉON.

Ah ! des contestations ! je m'y attendais ; mais les tribunaux décideront...

D'ANGLADE.

Les tribunaux ! il n'en est pas besoin. C'était à votre cœur que j'en appelais, mais puisqu'il est sourd à la voix de l'humanité, je sais ce qu'il me reste à faire ; vous ne perdrez rien, Monsieur : dans trois jours, capital, intérêts, tout vous sera rendu.

LÉON.

C'est bien... dans trois jours ?

D'ANGLADE.

Dans trois jours ; et d'ici à ce moment, si vous avez besoin d'argent, je vous remettrai demain tout ce que je pourrai réaliser.

LÉON.

Cela m'obligera : demain, avant midi, je serai chez vous.

D'ANGLADE.

Je vous attendrai.

LÉON.

Bon !... on ne m'avait pas trompé, vous êtes un galant homme. Nous ferons quelques jours plus ample connaissance, et vous... Adieu jusqu'à demain.

D'ANGLADE.

Je vous salue.

(Léon sort.)

SCÈNE XIV.

D'ANGLADE, LINA, ensuite BERTAUD.

D'ANGLADE, d'abord seul.

QUEL coup affreux vient m'accabler ! heureux encore s'il ne frappait que moi !... mais faut-il que ma chère Lina partage mon infortune ! Comment lui annoncer cette fatale nouvelle ? Comment lui dire ?... Grand Dieu ! je crois l'entendre !... C'est elle ! pour la première fois je redoute sa présence.

LINA.

Mon ami, Bertaud vient de me dire qu'un homme fort brusque et d'assez mauvaise mine avait demandé à te parler ; que te voulait-il donc ?

D'ANGLADE, à part.

Je ne puis lui rien cacher, et je n'ai pas la force de l'instruire.

LINA.

Tu soupîres !... tu détournes les yeux !... tu ne réponds pas ! Adolphe a-t-il des chagrins qu'il veuille me cacher ?

D'ANGLADE.

Ah ! ma chère Lina ! il est vrai que j'en éprouve de bien cruels !... Mais tremble d'en pénétrer la cause !

LINA, effrayée.

Que t'est-il donc arrivé ?

D'ANGLADE.

Un malheur inattendu que je n'ose t'apprendre.

LINA.

Un malheur ! je ne redoute que celui qui pourrait me séparer de toi... Parle, mon ami, qui peut causer le trouble qui t'agite ?

D'ANGLADE.

Si je t'obéis, Lina, loin de faire cesser tes alarmes, je vais les augmenter.

LINA.

Ah ! si tu m'aimes, ne me laisse pas plus longtemps dans cette incertitude.

D'ANGLADE.

Si je t'aime, Lina !... apprends donc la vérité. Je ne suis plus cet Adolphe d'Anglade jouissant d'une immense fortune !... Elle ne m'appartient plus !... Un autre va la posséder !...

LINA.

Un autre va la posséder !

D'ANGLADE.

J'avais prévu l'effet que produirait sur toi la nouvelle d'un revers si accablant !... J'aurais voulu te cacher ma position !... Mais....

LINA.

Pourquoi ? Ne sommes-nous pas unis pour la vie ? Peines, plaisirs, tout ne doit-il pas être commun entre nous ? Près de toi, cher Adolphe, le sort le plus rigoureux ne peut m'épouvanter. Dis-moi seulement par quelle fatalité ?...

D'ANGLADE.

Un seul mot suffira ! Léon d'Assandray n'est point mort ! échappé du naufrage dans lequel on croyait qu'il avait péri, c'est lui qui tout à l'heure est venu me redemander l'héritage de son père...

LINA.

Il faut le lui rendre, Adolphe, et le plus promptement possible.

D'ANGLADE.

Je m'y suis engagé, et je vais m'en occuper ; mais je ne puis satisfaire à sa demande qu'en faisant de grands sacrifices ! .. Pour rendre à Léon sa fortune telle qu'il l'exige, il faut que je vende mon propre bien.

LINA.

Vends aussi mes diamans, je n'en ai plus besoin. Dans la retraite que nous allons être forcés d'habiter, ces objets de luxe me seraient inutiles.

D'ANGLADE.

Femme adorable ! Tes vertus raniment mon courage. Oui, je me sens capable à présent de tous les sacrifices... Fortune, grandeurs, fuyez loin de moi ; en vous perdant je suis encore assez riche ; il me reste la paix de ma conscience, l'estime des gens de bien, et l'amour de Lina. Mais, ma chère amie, je n'ai que trois jours pour rendre compte ; je vais rentrer chez madame de Cerval, et m'excuser auprès d'elle de ne point rester à la fête. Quel prétexte ?...

LINA.

Instruis-la de tout, mon ami ; on n'a point à rougir de la perte de sa fortune, quand on a su conserver l'honneur.

D'ANGLADE.

Je n'osais te le dire, mon amie, mais c'était mon intention.

LINA.

Allons donc la remplir.

BERTAUD, sortant de chez madame de Cerval.

Madame de Cerval, inquiète de votre longue absence, m'envoie...

LINA.

Permettez, mon ami. Approchez, Bertaud. Je connais votre zèle, votre attachement. Je vais vous charger d'une commission que M. d'Anglade hésiterait trop à vous donner.

BERTAUD.

Que faut-il faire, Madame ?

LINA.

Chercher un joaillier qui puisse acheter et payer comptant pour à peu près cent mille francs de diamans. Il faut qu'il vienne demain matin trouver M. d'Anglade, qui lui montrera cette parure.

BERTAUD.

Vous m'effrayez, Madame ! vous serait-il arrivé quelque malheur ?

LINA.

Vous l'apprendrez lorsqu'il en sera tems. Faites ce que je vous dis, Bertaud, je saurai reconnaître vos bons services.

BERTAUD.

J'obéirai, Madame.

LINA.

Viens, mon ami ; allons trouver madame de Cerval.

(Elle rentre avec d'Anglade chez madame de Cerval.)

BERTAUD, au moment seul.

Reconnaître mes bons services !... Vous-

drait-on me renvoyer ? Mon maître avait l'air abattu, madame d'Anglade paraissait agitée... Auraient-ils éprouvé quelque malheur ?... Cet homme qui a voulu parler à Monsieur serait-il cause ?... Oh ! mon Dieu ! ne permets pas que rien puisse troubler le bonheur de mes bons maîtres !

SCÈNE XV.

BERTAUD, MARCEL, ensuite RENÉ.

MARCEL, un peu en train.

AH ! v'là-t-il une belle journée !... j'ai tant bu, tant mangé, tant ri !.... Ah ! c'est vous, M. Bertaud ! quoi que vous faites donc là, tout seul ?

BERTAUD.

Rien.

MARCEL.

Vous avez l'air tout triste !.... Qu'est-ce que vous avez ? du chagrin ?

BERTAUD.

Que t'importe ?

MARCEL.

Ah ! ça, c'est vrai, ça ne me regarde pas.

BERTAUD.

Dis-moi, Marcel, tu sais que je connais très-peu cette ville ; où trouverai-je près d'ici un joaillier !

MARCEL.

Un joaillier ! ma foi, je ne vois que M. Dumont, c'tilà qui m'a vendu mon alliance, au bout de la rue.

RENÉ, sortant de chez madame de Cerval, sans être vu de Marcel et de Bertaud.

Bertaud avec Marcel !

BERTAUD.

Est-il riche ?

MARCEL.

Oh ! je crois bien ! c'est un Crésus, que cet homme-là.

BERTAUD.

Tu crois qu'il pourrait acheter des diamans pour une somme considérable ?

RENÉ, à part.

Des diamans !

MARCEL.

Oh ! j'en suis sûr. J'ai toujours entendu dire que c'était là le plus fort de son commerce.

RENÉ, à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?

BERTAUD.

En ce cas, j'ai besoin de parler à ce bijoutier ; mais j'ai dans ce moment des raisons pour ne point sortir ; je vais lui écrire un mot, veux-tu te charger de ma commission ?

MARCEL.

Pardine, si je le veux, et tout de suite, enoote.

BERTAUD.

Tu lui recommanderas bien de ne pas manquer de se rendre à mon invitation, tu lui diras que M. d'Anglade l'attendra chez lui demain matin.

RENÉ, à part.

M. d'Anglade! demain matin!

MARCEL.

Ah! mon Dieu! M. Bertaud, de quel air que vous me dites ça!

RENÉ, à part.

Qu'entends-ja!

MARCEL.

Quoi! ce bon M. d'Anglade! qui pourrait lui vouloir du mal?

BERTAUD.

Ah! mon cher Marcel! il ya des hommes si méchans!.... Que vois-je! René! (*Se retournant, et apercevant René qui écoute.*) Viens, Marcel.

MARCEL.

Je suis à vos ordres, M. Bertaud.

(*Il s'éloigne avec Bertaud.*)

SCÈNE XVI.

RENÉ, ensuite D'OLSAN.

RENÉ.

Vit-on jamais un vieillard plus maussade !
Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire,
j'en suis sûr ; et pas moyen de savoir.... Ils
ont l'air triste !.... M. d'Anglade surtout,
depuis son entretien avec cet inconnu... On
vient... c'est mon maître.

D'OLSAN, très-agité, en sortant de chez madame de
Cerval.

Ah ! mon cher René, quelle étrange nou-
velle !

RENÉ.

La savez-vous, Monsieur ?

D'OLSAN.

Figure-toi l'événement le plus extraordi-
naire !

RENÉ.

Je m'en doute, et je brûle d'être instruit ;
parlez, parlez, je vous écoute.

D'OLSAN.

D'Anglade, mon odieux rival, est ruiné !

RENÉ.

Ruiné !

D'OLSAN.

Il vient en ma présence de l'avouer à madame de Cerval. Cet inconnu, qui demandait après lui, n'est autre que Léon d'Assaudray : il vient réclamer sa fortune ; d'Anglade est forcé de tout lui restituer, et sa ruine est complète.

RENÉ.

L'heureux événement !... il semble arriver tout exprès pour favoriser vos desseins.

D'OLSAN.

Je le pensais comme toi. Mon premier mouvement fut de me livrer à l'espérance ; le second, le sort de Lina, et de chercher à mériter son amour en excitant sa reconnaissance : tu ne devines pas ce que j'ai fait pour ça ?

RENÉ.

Non, Monsieur ; mais je tremble que...

D'OLSAN.

J'ai prié madame de Cerval de disposer en faveur de d'Anglade des 400,000 francs qu'elle me destine.

RENÉ.

Ah ! Monsieur, quelle idée !

D'OLSAN.

Le croisais-tu ? Lina m'a refusé !

RENÉ.

Elle a bien fait, morbleu !

D'OLSAN.

Et quoiqu'elle ait été obligée de se contraindre en présence de son époux, j'ai lu dans ses yeux que le mépris qu'elle a pour moi était la seule cause de ce refus. La perfide ! quand je mets ma fortune à ses pieds, elle m'accable de ses dédains ; et la ruine de mon rival semble doubler encore l'amour qu'elle a pour lui. Je l'ai vu lui donner les noms les plus tendres, lui prodiguer les plus douces caresses !... Ah ! ce spectacle a déchiré mon cœur, et le désir de la vengeance est maintenant le seul sentiment qui m'anime.

RENÉ, qui pendant ce discours a semblé réfléchir.

Eh bien ! Monsieur, vous vous vengerez ! vous perdrez votre rival, vous posséderez Lina !

D'OLSAN.

Que dis-tu ?

RENÉ.

Ma tête travaille... Je conçois un projet.

D'OLSAN.

Quel est-il ?

RENÉ.

Vous le saurez. Laissez-moi faire, et je réponds de tout.

D'OLSAN.

Prends garde !

RENÉ.

Soyez tranquille. Le projet est superbe ; et

Le succès en est infaillible; mais il faut me donner carte blanche.

D'OLSAN.

Je ne sais si je dois.

RENÉ.

Il n'y a pas un moment à perdre. Laissez-moi faire, ou renoncez à Liné.

D'OLSAN.

Y renoncez?

RENÉ.

Décidez-vous.

D'OLSAN.

Instruis-moi du moins...

RENÉ.

Je ne le peux pas. Oui ou non, prononcez.

D'OLSAN.

On approche! C'est la société qui se sépare.

RENÉ.

Voilà l'instant d'agir.

D'OLSAN.

Un homme s'avance de ce côté!

RENÉ.

C'est Fourbin! Il me secondera. Allons, Monsieur, je n'attends plus qu'un mot.

D'OLSAN.

Je n'ose le prononcer.

RENÉ.

Eh bien! Monsieur, n'en parlons plus.

ACTE I, SCÈNE XVI.

Laissez la femme que vous aimez dans les bras de votre rival, et ne pensez plus à votre amour. Adieu.

D'OLSAU.

Arrête ! la passion l'emporte : je consens à tout, je m'abandonne à toi.

BENÉ.

A la bonne heure. Fourbin ! Fourbin !

FOURBIN.

Me voilà.

BENÉ.

Suis-moi, tu peux m'être utile : tu seras bien récompensé.

FOURBIN.

Compte sur moi.

BENÉ.

Personne ici ne te connaît.... J'ai de quoi te déguiser ; viens. (*Plus bas.*) De l'audace, du zèle, de l'intrépidité ; et notre fortune est faite.

D'OLSAU.

O Lina ! à quoi me réduis-tu !

BENÉ.

Les barques approchent : éloignons-nous.
(Le fond se garnit de barques élégamment illuminées, dans lesquelles toute la compagnie s'éloigne. D'Olsau, d'un côté de la scène, paraît en proie à la plus affreuse inquiétude. Bené et Fourbin, de l'autre côté, semblent craindre d'être aperçus.)
(Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une pièce très-élégante, servant de cabinet à M. d'Anglade ; d'un côté de la scène est un secrétaire ; de l'autre, un bureau, un canapé et des fauteuils. Au fond, une porte, etc. ; deux croisées donnant sur le jardin ; à gauche une porte élevée de plusieurs marches, conduisant à l'appartement de M. d'Anglade, situé à l'étage supérieur ; à droite, une autre porte.

SCÈNE I.

D'ANGLADE.

(Au lever du rideau , il est à peu près sept heures du matin : les volets des croisées sont fermés ; d'Anglade est assis à son secrétaire, occupé à ranger des papiers dans un carton ; deux bougies déjà très-avancées l'éclairent et indiquent qu'il a travaillé toute la nuit.)

ALLONS, cela s'avance !... Je n'aurai de repos que lorsque cette affaire sera terminée !... Quel homme que ce Léon d'Assandray ! avec une fortune aussi considérable que celle que je lui rends, me réduire à de pareils sacrifices !... Oser me menacer des tribunaux ! Il est des hommes bien injustes ! mais oublions ses mauvais procédés, bientôt je n'aurai plus affaire à lui. Il faut cependant me résoudre à

ACTE II, SCÈNE II. 73

recevoir, ce matin même, sa seconde visite : je n'ai maintenant à ma disposition que 11,500 liv. , je vais les lui donner ; c'est un faible à-compte sur ce que je dois lui remettre, mais au moins, grâce à cette somme, il attendra patiemment l'époque qu'il m'a fixée pour la reddition de tous mes comptes.

SCÈNE II.

D'ANGLADE, BERTAUD.

(Bertaud avance doucement sur la fin de ce monologue.)

BERTAUD.

MONSIEUR a-t-il besoin de quelque chose ?

D'ANGLADE.

Non, Bertaud, je vous remercie.

BERTAUD.

Si Monsieur voulait déjeuner ?

D'ANGLADE.

Pas encore.

BERTAUD.

Il est pourtant déjà tard, et comme Monsieur n'a pris aucun repos cette nuit...

D'ANGLADE.

Il est tard, dites-vous ?

BERTAUD.

Sept heures viennent de sonner.

MéloDRAMe. 9.

D'ANGLADE.

Déjà ? je ne l'aurais pas cru. Ouvrez les volets.

BERTAUD.

Oui, Monsieur.

(Il remonte la scène, et exécute ce que lui a commandé son maître.)

D'ANGLADE.

Que cette nuit s'est écoulée rapidement ! Combien peu de tems encore je dois jouir de ces biens dont je me croyais légitime possesseur !... Le hasard me les avait donnés, le sort m'en dépouille aujourd'hui, et je me sou mets sans murmure à ses arrêts. Je suis jeune encore, j'ai quelques talens, je puis les employer, assurer par mon travail l'existence de mon épouse, l'avenir de mon fils... Ah ! cette idée me rend tout mon courage.

(Pendant ce dialogue, Bertaud a ouvert les volets, et l'on aperçoit le jardin au travers des croisées. Il fait grand jour, Bertaud éteint les bougies.)

D'ANGLADE.

Vous ne vous êtes point couché, Bertaud ?

BERTAUD.

Non, Monsieur ; j'ai voulu veiller avec vous.

D'ANGLADE.

Vous avez tort ; à votre âge, le repos est nécessaire.

BERTAUD.

Le repos !... Je ne puis en prendre quand je vous sais malheureux.

D'ANGLADE.

Madame d'Anglade vous a chargé hier d'une commission ?

BERTAUD.

Elle est remplie, Monsieur ; le joaillier a répondu qu'il aurait l'honneur de vous voir aujourd'hui avant midi.

D'ANGLADE.

Avant midi ! c'est bien. Laissez-moi.

BERTAUD.

Monsieur...

D'ANGLADE.

Eh bien ?

BERTAUD.

Si vous vouliez me permettre...

D'ANGLADE.

Quoi ?

BERTAUD.

Si cela ne vous dérangeait pas...

D'ANGLADE.

Achevez.

BERTAUD.

J'ai le plus grand besoin de vous parler.

D'ANGLADE.

Je suis prêt à vous entendre ; parlez ; mon ami, parlez.

LA FAMILLE D'ANGLADE.

BERTAUD.

Ah ! ce ton de bonté me rassure ; oui, mon cher maître, j'oserai vous ouvrir mon cœur, vous confier mes craintes.

D'ANGLADE.

Vos craintes, Bertaud ? Que voulez-vous dire ?

BERTAUD.

L'ordre que Madame m'a donné hier soir me fait trembler. Je sens trop que pour que vous vous décidiez à vendre les diamans de madame d'Anglade, il faut que vous ayez éprouvé des pertes considérables.

D'ANGLADE.

Il est vrai.

BERTAUD, hésitant.

Et cela me fait craindre...

D'ANGLADE.

Quoi ?

BERTAUD.

Que votre intention ne soit pas de me garder à votre service.

D'ANGLADE.

Bertaud, je n'ai qu'à me louer de votre zèle, de votre fidélité ; mais ma fortune va devenir bien bornée ; mon intention est d'aller vivre à Senessee, avec mon épouse et mon fils, sans train de maison, sans domestique.

BERTAUD.

Sans domestique ! Ainsi vous auriez la cruauté de me renvoyer ! Moi qui depuis trente ans suis à votre service, qui vous ai vu naître ; moi qui ne croyais jamais vous quitter !

D'ANGLADE.

Il le faudra cependant.

BERTAUD.

Ne l'espérez pas, Monsieur ; non, non, je ne vous quitterai point. Vous aurez toujours besoin d'une personne pour vous servir : eh bien, cette personne, ce sera moi. Oh ! soyez tranquille, je ne vous serai point à charge. Le jardinage, le service de l'intérieur de la maison, le dehors, je ferai tout. Je ne veux point de gages, non, non, non, pas un sou... La certitude de ne jamais vous quitter, votre estime, votre confiance, l'espoir d'adoucir vos peines, voilà tout ce que je désire. Mon maître, mon cher maître, au nom du Ciel, ne me refusez pas !

(Il tombe aux genoux de d'Anglade.)

D'ANGLADE.

Brave homme ! Va, ce noble dévouement ne restera pas sans récompense. Oui, tu viendras à Senesse ; riche, j'avais en toi un bon et fidèle serviteur ; pauvre, je trouverai dans ton attachement les soins et les consolations de l'amitié.

78 LA FAMILLE D'ANGLADE.

BERTAUD.

Ainsi, c'est décidé, je reste avec vous.

D'ANGLADE.

Oui, et tu ne me quitteras jamais.

BERTAUD.

Ah! vous me rendez la vie. J'étais bien sûr que vous ne pourriez me refuser. Dans tous les cas, mon parti était pris, je vous aurais suivi malgré vous; je me serais présenté à votre porte, et vous n'auriez pas eu le courage de renvoyer votre vieux serviteur. (*Il lui baise la main.*) Mon cher! mon bon maître! ah! je suis d'une joie!

D'ANGLADE.

Qu'entends-je?

BERTAUD, ouvrant la porte qui conduit à l'appartement de madame d'Anglade.

C'est M. Alphonse.

SCÈNE III.

D'ANGLADE, ALPHONSE, BERTAUD.

ALPHONSE, tenant un petit coffre.

BONJOUR, papa.

D'ANGLADE.

Déjà levé, mon ami!

ALPHONSE.

Levé ! je ne me suis pas couché : j'ai passé toute la nuit sur les genoux de maman.

D'ANGLADE.

Pauvre Lina !

ALPHONSE.

Dès qu'il a fait jour, maman a mis dans ce coffre tous ces jolis bijoux ; puis elle m'a dit : « Mon petit Alphonse, porte cela à ton papa. » Elle s'est mise aussitôt dans un fauteuil comme cela, tiens (*il imite sa mère*) ; et puis elle a pleuré. Pauvre petite maman ! J'ai voulu la consoler, elle s'est fâchée... Obéissez, Monsieur. Elle m'a embrassé, et puis j'ai pleuré aussi.

D'ANGLADE.

Mon cœur se brise !

ALPHONSE.

C'est toi qui lui donnes du chagrin... Pourquoi lui reprends-tu tout cela ? Elle est bonne, maman. Quand elle me reprend les joujoux qu'elle m'a donnés, c'est que je suis méchant. N'est-ce pas, Bertaud, qu'elle est bonne, maman ? Prions pour elle.

D'ANGLADE.

Alphonse !... donnez-moi ce coffre.

ALPHONSE.

Tu le veux... il faut bien que j'obéisse. Le voilà... Oh ! comme ta main tremble !

80 LA FAMILLE D'ANGLADE.

D'ANGLADE, posant le coffre sur son bureau.
Cruelle nécessité!

ALPHONSE.

Je suis bien fâché, je vois que maman et vous, avez du chagrin, et vous ne voulez pas me le dire.

BERTAUD.

Venez, mon petit ami, venez : votre père est occupé, il a besoin d'être seul : votre maman va vous appeler.

ALPHONSE.

Ah ! c'est vrai ; elle ma recommandé de ne pas être long-tems. Je vais me dépêcher de remonter auprès d'elle, pour l'empêcher de pleurer ; toi, Bertaud, tâche de consoler papa. (Il embrasse son père, et s'éloigne en lui envoyant des baisers.)

D'ANGLADE.

Bertaud, vous m'avertirez quand le joaillier arrivera.

BERTAUD.

Oui, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

D'ANGLADE, seul dans le cabinet, **RENÉ** et
FOURBIN dans le jardin.

D'ANGLADE.

HONNÊTE Bertaud ! je n'oublierai jamais ce dernier trait !... et je suis bien aise de pouvoir le garder à mon service ! C'est ainsi que dans ce monde la bonté des uns console de la dureté des autres.

(On aperçoit, à travers les vitres des armoires du fond, René et Fourbin dans le jardin. Ce dernier est déguisé. Une énorme perruque, un habit propre et décent, le rendent méconnaissable. Ils avancent doucement et ne sont point aperçus par d'Anglade qui, assis près de son bureau, a ouvert le coffre, en a tiré l'écrin et porte alternativement ses regards sur les diamans et sur la porte qui conduit à l'appartement de Lina. René montre d'Anglade à Fourbin, et lui indique la porte par laquelle il doit se présenter. Les deux fripons se serrent la main, et s'éloignent par deux cotés différens.)

SCÈNE V.

D'ANGLADE.

Je ne sais d'où vient cette faiblesse (*montrant l'écrin*), mais voilà le sacrifice qui me coûte le plus. (*Ouvrant l'écrin, et considé-*

82 LA FAMILLE D'ANGLADE.

rant les diamans.) Brillante parure ! vous allez passer en d'autres mains, mais vous n'ornerez pas une plus vertueuse créature que Lina. *(Il reprend un anneau.)* Ah ! du moins, conservons cet anneau précieux... non par sa valeur, mais parce qu'il fut, avant notre hymen, le gage de mon respectueux amour, et de la foi que j'allais lui jurer aux pieds des autels.

SCÈNE VI.

D'ANGLADE, BERTAUD, ensuite
FOURBIN, déguisé.

BERTAUD.

Monsieur, le joaillier que vous avez demandé attend que vous puissiez le recevoir.

D'ANGLADE.

Déjà ! faites entrer.

BERTAUD.

Entrez, Monsieur le marchand.

(Fourbin entre et salue M. d'Anglade, Bertaud sort.)

FOURBIN.

C'est vous, Monsieur, qui voulez vendre une parure en diamans ? Marcel, le jardinier de la maison, est venu m'inviter à passer chez vous, et je me suis empressé de me rendre à vos ordres.

D'ANGLADE.

Êtes-vous dans l'intention de les acheter ?

FOURBIN.

Oui , Monsieur , s'ils me conviennent , et si vous ne les portez pas à un prix trop élevé.

D'ANGLADE :

On vous a prévenu , sans doute , qu'il y en avait pour une somme assez considérable ?

FOURBIN.

Oui , Monsieur ; mais cela ne m'arrêtera pas : j'ai dans ce moment une occasion favorable pour les placer.

D'ANGLADE.

Les voici. La parure est d'un goût très-moderne : elle a coûté cent mille francs ; mais je la laisserai pour quatre-vingt-dix mille francs :

FOURBIN.

Voulez-vous permettre, Monsieur, que je...

D'ANGLADE.

Volontiers. (*Il lui remet l'écrin.*) Oh ! la parure est complète : diadème , collier , boucles d'oreilles , agrafe.

FOURBIN , à part.

Oh ! que de richesses !

D'ANGLADE.

Que dites-vous ?

que par prévoyance, j'ai apporté de Senesse tous ceux dont j'avais besoin pour établir mes comptes.

LINA.

Je t'en félicite, mon ami.

D'ANGLADE, tristement.

Ma chère Linà, tes diamans sont vendus.

LINA.

Ils sont vendus !... Quoique je dusse m'y attendre, je te l'avouerai, j'éprouve, en l'entendant annoncer, un sentiment que je ne puis définir.

D'ANGLADE.

Je l'ai ressenti de même, en les considérant pour la dernière fois.

LINA.

Mon ami, le sacrifice est fait, il n'y faut plus penser.

D'ANGLADE.

Pour nous consoler, regardons cet anneau, qui ne faisait point partie de l'écrin, et que j'ai voulu conserver. Tu le reçus de moi lorsque je n'étais que ton amant, aujourd'hui reçois-le de nouveau des mains de ton fidèle époux ; qu'il resserre, s'il est possible, les nœuds que nous avons formés.

LINA.

Mon cher Adolphe, les nœuds qui nous unissent sont indissolubles.

D'ANGLADE.

Tu viens de lire ces mots dans mon cœur.

ALPHONSE, criant de l'étage supérieur, avec l'accent de la crainte.

Ah ! là là ! papa ! maman ! papa !

D'ANGLADE.

Qu'entends-je !

LINA.

Dieu ! qu'arrive-t-il à mon fils ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSE.

ALPHONSE, accourant précipitamment, il se jette dans les bras de sa mère.

Ah ! maman ! maman ! j'ai peur !

LINA.

Qu'as-tu, mon fils ?

D'ANGLADE.

Cher Alphonse, qui peut t'effrayer ainsi ?

ALPHONSE.

Il y a tout plein des soldats dans la maison.

D'ANGLADE et LINA.

Des soldats !

ALPHONSE.

Oui ; oh ! tout plein !... et puis des hommes noirs.. Je les ai vus dans le jardin par la croisée,

88 LA FAMILLE D'ANGLADE.

et.... tiens ! en voilà encore d'autres ! O mainan !

(Alphonse, en se retournant, a aperçu, par les croisées du fond, deux officiers de justice et plusieurs cavaliers de maréchaussée qui traversent le fond de la scène. On remarque en même temps beaucoup de trouble et d'agitation parmi les gens de madame de Cerval. On voit passer, à plusieurs reprises, d'Olsan, René, des valets, des femmes, etc.)

D'ANGLADE.

Il a raison !

LINA.

Que vois-je ?

D'ANGLADE.

Ce sont des officiers de justice, des cavaliers de maréchaussée : les gens de madame de Cerval paraissent les conduire.

LINA.

O mon ami ! que peut-il être arrivé ?

D'ANGLADE.

Bertaud, qui approche, pourra sans doute nous instruire.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BERTAUD.

LINA.

Qu'y a-t-il, Bertaud, que se passe-t-il dans cette maison ?

ACTE II. SCÈNE IX.

89

BERTAUD.

Je l'ignore . Madame ; mais tout semble annoncer un événement extraordinaire : les portes de la grande cour sont fermées , des soldats empêchent de sortir , des gens de la police parcourent la maison... On parle de vol...

D'ANGLADE , à Lina.

De vol !

BERTAUD.

Il paraît que c'est chez madame de Cervat qu'il a été commis.

D'ANGLADE.

Chez madame de Cervat !

LINA.

Est-il possible ?

D'ANGLADE.

Viens , ma chère Lina , courons lui offrir nos secours et nos consolations.

LINA.

Je te suis.

BERTAUD.

Vous allez être mieux instruit . Monsieur , voilà Marcel ; il vient ici : dans quel état , bon Dieu !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL.

MARCEL, entrant dans le plus grand désordre.
C'EST une horreur ! une indignité ! d'accuser
comme ça un innocent !

D'ANGLADE.

Qu'as-tu donc, Marcel ?

MARCEL.

Ah ! M. d'Anglade, je vous en prie, parlez
pour moi : je n'ai d'espoir qu'en vous,
d'abord.

LINA.

Marcel, que vous a-t-on fait ?

MARCEL.

Peut-être bien qu'ils vont me mettre en
prison.

D'ANGLADE, LINA et BERTAUB.

En prison !

D'ANGLADE.

Et pourquoi ?

MARCEL.

Comment, pourquoi ! vous ne savez donc
pas ce qui est arrivé ?

TOUS.

BERTAUD.

Hâte-toi d'instruire Monsieur de...

MARCEL.

Ah ! ben , écoutez : je vas tout vous dire. C'inatin, comme j'venions ici, à mon ordinaire, apporter un bouquet à Madame, je jetons par hasard les yeux sur l'appartement de madame de Cerval, j'voyons une des fenêtres toute grande ouverte, quoiqu'elles soyent habituellement fermées, et les volets itout, pendant la nuit. J'nous approchons par curiosité pour voir qu'est-ce qu'était dedans : personne. Mais j'nous apercevons que l'secrétaire est tout brisé, comme si on avait forcé la serrure, et que le marbre en est ôté.

TOUS.

Oh Ciel !

MARCEL.

Je n'perdons pas de tems, j'allons prévenir M. d'Ol-san de ce que j'avons vu : vite, il envoie chercher les gens de justice ; ils viennent, ils font des perquisitions, et jusqu'à présent ils n'ont rien trouvé.

D'ANGLADE.

Et le vol est-il considérable ?

MARCEL.

J'crois bien, Monsieur ; ils disent comme ça qu'il y avait dans le secrétaire quatre cent mille francs en billets de banque ; quatre cent mille francs ; ça fait bien des millions, ça !

LINA.

Et l'on ne soupçonne pas qui a pu commettre ?

MARCEL.

Oh ! mon Dieu ! non, Madame, excepté moi, pourtant.

D'ANGLADE.

Comment, tu soupçonnes ?

MARCEL.

Non, au contraire, c'est que c'est moi que l'on soupçonne.

TOUS.

Toi !

MARCEL.

Oui, moi, parce que, comme je m'en suis aperçu le premier, et que j'en ai donné l'avertissement, ils disent comme ça, que c'était une ruse, afin qu'on ne me soupçonnât pas... C'est-i' pas une horreur ? faut-i' pas être méchant et archi-méchant pour accuser d'une pareille chose un innocent comme moi.

D'ANGLADE.

Mais il est facile de se justifier.

MARCEL.

Sûrement, que ça devrait être facile ; je leur ai donné la clef de ma chambre pour qu'ils cherchissent, et ils n'ont rien trouvé, comme de juste !... Ça devrait suffire, mais quand

ACTE II, SCÈNE X.

93

une fois on s'est mis quelque chose dans la tête !... Il n'y a pas jusqu'à ce René , que je priais de parler pour moi , qui m'a répondu d'un air hypocrite : « Mon pauvre Marcel , je » te crois un honnête garçon , mais ce sont » souvent les gens dont nous avons la meilleure opinion qui sont les plus coupables ». C'est pourquoi je viens vous prier , vous , M. d'Anglade , qui êtes si bon , si généreux , de vouloir bien rendre témoignage de ma probité , de mon honnêteté , de ma... Répondre de moi , enfin , comme j'en ferais pour vous , si vous étiez jamais dans la position où c'est que je me trouve pour le moment.

D'ANGLADE.

Soyez tranquille , Marcel , je ferai pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir , et vous n'avez rien à redouter , si , comme je le pense , vous êtes innocent.

MARCEL.

Si je le suis ! ah ! M. d'Anglade , je vous jure que je mourrais plutôt à la peine , que de prendre une épingle à queue ; aussi , ce soupçon-là me donne un coup !... Tenez , si ça ne se tire pas bien vite au clair , je suis capable de tout.

LINA.

Grand Dieu ! ils approchent de ce côté !...

MARCEL.

Qui , les gens de justice ? Ah ! dame ! sû-

94 LA FAMILLE D'ANGLADE.
rentrent, ils font des recherches dans toute la maison.

LINA, avec effroi.

Ils vont venir ici ?

D'ANGLADE.

Sans doute ; c'est une formalité que leur impose le devoir de leur place.

LINA.

Le cœur me bat d'une force !...

D'ANGLADE.

Rassure-toi, Lina... Le coupable seul doit redouter l'œil de la justice.

MARCEL.

C'tapendant on a beau être honnête, on n'aime pas trop à être vu par cet œil là...

LINA, tremblante en voyant entrer l'Officier de justice et ses agens.

Les voici !

ALPHONSE, se sauvant près de sa mère.

O maman ! ils me font peur !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER DE JUSTICE,
RENÉ, ET PLUSIEURS AGENS DE LA POLICE.

RENÉ, avec effronterie.

ENTREZ, entrez, M. le commissaire, c'est ici que demeure Monsieur....

(À la vue de d'Anglade, ils s'arrêtent et n'osent continuer.)

L'OFFICIER DE JUSTICE, saluant d'Anglade
avec beaucoup de politesse.

Est-ce à monsieur d'Anglade que j'ai l'honneur de parler ?

D'ANGLADE.

Oui, Monsieur. Je sais ce qui vous amène chez moi, mais ce n'est point ici que vous trouverez ce que vous cherchez.

L'OFFICIER.

Votre réputation me le persuade, Monsieur.

RENÉ, à part.

J'espère bien au contraire qu'on l'y trouvera.

L'OFFICIER.

Mais je dois faire les plus exactes perquisitions dans toute cette maison, et je ne puis...

D'ANGLADE.

Faites votre devoir... Monsieur...

LINA, bas à d'Anglade.

Je ne sais pourquoi l'apparition de ces hommes...

D'ANGLADE, de même.

Ma chère Lina, sois aussi tranquille que ton époux.

(Lina s'assied près du secrétaire.)

L'OFFICIER, après avoir promené ses regards sur tout ce que renferme le cabinet, se fixe sur le bureau et sur le carton qui y est déposé.)

Que renferme ce carton ?

D'ANGLADE.

Des papiers de famille, tels que beaux, inventaires, quittances, contrats de ventes, d'acquisition... Vous pouvez vous en assurer. (L'officier ouvre le carton et feuillette les papiers.)

RENÉ, apercevant Marcel.

Ah ! ah ! vous vous êtes esquivé, mons Marcel !

MARCEL.

Moi ?

RENÉ.

Sais-tu bien qu'il n'y a que les fripons qui se sauvent ?

MARCEL.

Eh ben ! pourquoi donc restez-vous là ?

RENÉ.

Malheureux !

L'OFFICIER, bas, avec l'accent de la plus grande surprise.

Que vois-je ! parmi les billets, une partie de ceux dont on m'a désigné les numéros ! (Haut et à d'Anglade.) Monsieur, d'où vous viennent ces billets ?

D'ANGLADE.

Pourquoi cette question, Monsieur ? Elle est déplacée.

L'OFFICIER.

Non, Monsieur, elle ne l'est pas. Répondez-moi, je vous prie, d'où vous viennent ces billets de banque?

D'ANGLADE.

Monsieur, les circonstances réduisent souvent les hommes aux extrémités dont la publicité blesse leur amour-propre; cependant, puisqu'il faut absolument que vous le sachiez, apprenez que j'ai reçu ce matin une partie de ces billets en paiement de diamans que j'ai été forcé de vendre.

L'OFFICIER.

A qui les avez-vous vendus?

D'ANGLADE.

A un joaillier de cette ville.

L'OFFICIER.

Comment le nommez-vous?

D'ANGLADE.

Je ne sais pas son nom.

L'OFFICIER, étonné.

Vous ne le connaissez pas?

MARCEL.

Non, certainement; mais je le connais, moi; c'est moi qui ai été l'avertir, il s'appelle M. Dumont, et demeure...

L'OFFICIER.

Dumont!

BERTAUD.

Marcel, cours le chercher.

MARCEL.

J'y vas, M. Bertaud; ça n'est pas loin, et...

L'OFFICIER.

Restez.

MARCEL.

Mais, monsieur le Commissaire...

L'OFFICIER.

Restez, vous dis-je... (*A un des agents.*)
Allez prévenir le sieur Dumont qu'il ait à se
rendre ici sur-le-champ.

(L'agent de police sort.)

L'OFFICIER, à un autre agent.

Placez-vous à cette table, et écrivez.

ALPHONSE, à sa mère.

Maman, est-ce qu'ils ne vont pas s'en aller?

LINA.

Tais-toi, mon fils.

MARCEL, à part.

Tout ça, ça a un air!...

RENÉ, à part.

Cela va bien.

L'OFFICIER.

Combien avez-vous vendu vos diamans,
Monsieur?

D'ANGLADE.

Quatre-vingt-dix mille francs.

L'OFFICIER, à part.

Quatre-vingt-dix mille francs de billets sont bien parmi les cent un mille cinq cents que j'ai entre les mains, mais où est le reste ? (*Haut.*) N'en avez-vous pas d'autres, Monsieur ?

D'ANGLADE.

Non, Monsieur.

LINA au commissaire avec inquiétude.

Mais pourquoi toutes ces questions humiliantes ? M. d'Anglade est-il criminel, pour que l'on agisse de cette manière envers lui ? On écrit vos demandes, ses réponses, etc.

L'OFFICIER.

Madame, se sont des formalités prescrites par la loi, et dont vous reconnaîtrez, ainsi que Monsieur, la nécessité, quand vous saurez que parmi les billets renfermés dans ce carton il s'en trouve pour quatre-vingt-dix mille francs de ceux volés cette nuit chez madame de Cerval.

LINA, effrayée, et BERTAUD.

Oh ! Ciel !

MARCEL.

Ah ! mon Dieu !

D'ANGLADE, ému.

Comment se fait-il ?

L'OFFICIER.

C'est ce que j'ignore; mais j'espère en découvrir la cause. C'est pour cela que je prends tant de précautions, et vous conviendrez qu'il est important d'entrer dans les moindres détails, pour lâcher de savoir comment ces billets sont parvenus en si peu de temps dans les mains de l'homme qui vous les a remis.

D'ANGLADE.

Vous avez raison, Monsieur, de remonter jusqu'à la source; c'est le seul moyen de trouver le coupable.

MARCEL.

Ça va finir, le voilà! le voilà!

TOUS.

Qui?

MARCEL.

M. Dumont, le joaillier!

L'OFFICIER.

Les renseignemens qu'il pourra me donner jetteront sans doute un grand jour sur cette affaire.

RENÉ, à part.

C'est ce que nous verrons.

BERTAUD, bas à Lina.

Rassurez-vous, ma chère maîtresse; ce joaillier va, j'espère, nous tirer d'embarras.

ACTE II, SCÈNE XII.

101

LINA, soupirant.

Je le souhaite.

D'ANGLADE.

J'en suis certain.

MARCEL, de la porte.

Arrivez, arrivez, monsieur Dumont. Ah !
le v'là !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DUMONT.

(Au moment où tous les regards sont dirigés vers la porte du fond, et autour, les personnages attendent avec impatience l'arrivée du joaillier. Dumont paraît. Aussitôt les figures changent : la surprise se peint dans tous les traits de d'Anglade, l'effroi dans ceux de Bertaud. Lina voit, avec la plus grande terreur, le changement subit qui s'opère dans la physionomie de son mari. Le Commissaire observe toutes les figures.)

D'ANGLADE.

Que vois-je !

BERTAUD.

Grand Dieu ! ce n'est pas lui !

L'OFFICIER, à Dumont.

Approchez, Monsieur, votre témoignage m'est indispensable en ce moment. Répondez, je vous prie, aux questions que je vais vous faire. Comment vous appelez-vous ?

DUMONT.

Jacques Dumont.

L'OFFICIER.

Votre profession.

DUMONT.

Joaillier-bijoutier.

L'OFFICIER.

Votre demeure ?

DUMONT.

Dans cette même rue , n°. 21.

L'OFFICIER , désignant d'Anglade.

Connaissez-vous Monsieur ?

DUMONT.

Je ne l'ai jamais vu.

L'OFFICIER.

Comment ! Monsieur ne vous a pas vendu des diamans ?

DUMONT.

Non, je vous le jure. Le jardinier de M^{me} de Cerval est venu hier soir m'apporter ce billet, par lequel on m'invite à passer ce matin chez M. d'Anglade, dans le cas où je voudrais acheter pour à peu près cent mille francs de diamans. Comme on me prévenait qu'il fallait que l'affaire fût promptement terminée, j'ai fait depuis hier mes dispositions pour me procurer la somme nécessaire, et je venais conclure le marché, lorsque je rencontraï

l'officier que vous aviez envoyé pour me prévenir.

LINA , à part.

Grand Dieu ! que de maux que j'entrevois !

L'OFFICIER.

Monsieur d'Anglade, qu'avez-vous à répondre ?

D'ANGLADE.

Que ce que Monsieur vient de dire est vrai ; mais qu'il y a dans tout ceci un mystère que je ne puis concevoir. C'est Monsieur que j'avais envoyé chercher, et c'est un autre qui est venu en son nom ; il s'est annoncé comme étant le joaillier que j'avais demandé ; ne le connaissant pas, ne soupçonnant aucune supercherie, je lui ait fait voir mes diamans ; en un instant le marché a été conclu, et j'ai reçu de lui pour quatre-vingt-dix mille francs de ces billets : voilà la vérité ; je le jure sur mon honneur. Maintenant, comment cet homme a-t-il été prévenu que j'avais des diamans à vendre ? Pourquoi s'est-il présenté sous le nom de Monsieur ? Comment se trouve-t-il, parmi les billets qu'il m'a remis, une partie de ceux qui ont été volés à madame de Cerval ? Voilà ce que j'ignore.

L'OFFICIER , à Dumont.

Vous n'avez envoyé personne pour acheter les diamans ?

DUMONT.

Non, Monsieur, bien loin de cela. Ayant dans ce moment la commission d'un écriin pour un mariage, espérant que l'acquisition de ces diamans serait une bonne affaire, et craignant d'être prévenu, je n'en ai parlé à qui que ce soit.

BERTAUD.

Mais alors comment se fait-il ?

MARCEL.

D'abord, je ne l'ai dit qu'à Monsieur Dumont, parce que comme vous m'avez défendu d'en tinter le moindre mot aux gens de la maison...

L'OFFICIER.

Pourquoi cette défense ?

BERTAUD.

C'était le secret de mes maîtres, et je n'ai point l'habitude de les publier.

L'OFFICIER, à Dumont.

Monsieur Dumont, venez lire et signer vos déclarations.

(Dumont passe à la table et signe.)

D'ANGLADE, à part.

Et Léon d'Assaudray qui ne peut tarder à paraître.

LINA, bas à d'Anglade.

O mon ami !

D'ANGLADE, de même.

Sois sans inquiétude.

L'OFFICIER, regardant le papier que Dumont a signé.

C'est bien ; vous pouvez maintenant vous retirer ; je vous ferai prévenir lorsque votre présence sera de nouveau nécessaire.

(Dumont salue et s'éloigne.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté DUMONT.

L'OFFICIER DE JUSTICE, à d'Anglade.

MONSIEUR, plus la vérité se cache à mes yeux, plus je dois faire mes efforts pour parvenir à la connaître. La plus grande obscurité règne dans cette affaire, et je me vois à regret forcé d'ordonner les recherches les plus exactes et les plus scrupuleuses dans votre appartement.

D'ANGLADE.

Faites, Monsieur, je le désire moi-même.

L'OFFICIER, désignant la porte à gauche.
Où conduit cette porte ?

BERTAUD.

A l'appartement de M. d'Anglade.

L'OFFICIER, à plusieurs de ses gens.

Allez, Messieurs, remplissez les devoirs qui

106 LA FAMILLE D'ANGLADE.

vous sont imposés, mais avec tous les égards que mérite M. d'Anglade.

ALPHONSE.

Tiens, maman, celui-là n'a pas l'air si méchant que les autres.

D'ANGLADE.

Bertaud, conduisez ces Messieurs.

L'OFFICIER.

Veuillez me remettre la clef de votre secrétaire.

D'ANGLADE.

La voici.

(Bertaud et trois agens de police montent l'escalier de l'étage supérieur.)

SCÈNE XIV.

D'ANGLADE, LINA, ALPHONSE, L'OFFICIER DE JUSTICE, MARCEL, RENÉ,
AGENS DE POLICE.

(Les agens de police visitent tous les coins de l'appartement. L'officier ouvre le secrétaire et fouille tous les papiers.)

MARCEL.

En ben ! qu'est-ce qu'ils cherchent donc ?
Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'ils acuseraient M. d'Anglade ? Ce serait une abomination !

RENÉ, à part.

L'instant de la crise approche.

LINA, à d'Anglade.

Quelle affreuse position ! Tous les malheurs nous accablent à la fois ! Ne crains-tu pas, mon ami , que ces billets...

D'ANGLADE.

Que peut-on craindre quand on n'a rien à se reprocher ?

LINA.

O mon cher Adolphe ! une conscience pure ne suffit pas toujours pour nous rassurer ; je l'éprouve en ce moment.

D'ANGLADE.

Du courage , ma chère Lina.

LINA.

Je sens qu'il en faut , et le mien m'abandonne.

(Les agens de la police suspendent leurs recherches. L'officier quitte le secrétaire.)

L'OFFICIER.

Vous n'avez rien trouvé ?

TOUS.

Rien.

RENÉ, à part.

C'est singulier !

L'OFFICIER.

Continuons.

(Il se fait un changement dans la disposition des personnages. René descend à la droite de la scène)

Marcel va et vient. Lina est assise à la gauche du théâtre. D'Anglade est près d'elle, appuyé sur le dossier de sa chaise. L'officier de justice est près du bureau, et les trois agens continuent leurs recherches au fond de la scène.)

RENÉ, à part.

Ceci commence à m'inquiéter. Fourhin, pressé d'éviter tous les regards, n'a pas eu le temps de m'apprendre en quel lieu il avait caché....

LINA, à Alphonse, qui remonte la scène.

Alphonse, restez près de moi.

ALPHONSE.

Attends, maman, je vais revenir, je vas prendre seulement de quoi m'asseoir.

MARCEL.

V'la un fauteuil.

ALPHONSE.

Laisse donc, c'est trop grand pour moi.

(Il va prendre sur le canapé le coussin qui couvre l'écran, l'apporte sans rien voir aux pieds de sa mère, et s'y assied; dans ce moment les trois agens de police, suivis de Bertaud, descendent de chez M. d'Anglade; celui qui marche le premier dit de dessus l'escalier au commissaire :)

Nous n'avons rien trouvé.

MARCEL.

Ah ! je crois ben ! Et on fait de ça, je ré-pounds que vous ne trouverez rien chez M. d'Anglade.

(L'officier a fait un pas pour s'approcher d'eux ; ses regards se sont fixés sur le canapé.)

L'OFFICIER, avec la plus grande surprise.

Que vois-je !

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

L'OFFICIER, prenant l'écrit et s'adressant à d'Anglade.

Monsieur, connaissez-vous cet écrit ?

D'ANGLADE, avec surprise.

C'est celui qui renfermait les diamans que j'ai vendus ce matin.

L'OFFICIER.

Ils y sont encore !

TOUS.

Oh ! Ciel !

(Surprise générale.)

L'OFFICIER.

Et le portefeuille ?

D'ANGLADE.

Il ne m'appartient pas.

L'OFFICIER.

Il porte le chiffre de madame de Cerval.

TOUS.

De madame de Cerval !

LINA.

Je tremble !

(Nouveau tableau de surprise pendant lequel tous les personnages expriment leurs divers sentimens ; l'officier compte les billets que renferme le portefeuille.)

BERTAUD.

Mon pauvre maître ! quel peut être l'auteur
d'une trame si noire !

MARCEL.

C'est impossible ! c'est impossible ! il y a
là-dessous quelque manigance !

L'OFFICIER.

Ce portefeuille contient 300,000 francs
en billets, dont les numéros sont conformes
à ceux portés sur la note que madame de
Cerval m'a remise ; en y joignant les 90,000
francs trouvés dans le carton, nous voyons
que 10,000 francs ont été distraits de la
somme volée.

BENÉ, à part.

Le coquin de Fourbin les aura gardés !

L'OFFICIER.

Plus 100 louis neufs, au cordon, qui
étaient dans le même secrétaire.

BENÉ, à part.

Oh ! ceux-là, je sais où ils sont.

L'OFFICIER, à l'agent qui fait le procès-verbal.

Écrivez que ces 12,400 francs n'ont pas été
trouvés

BENÉ, à part.

Le drôle aura la meilleure part !

L'OFFICIER.

M. d'Anglade, expliquez-moi maintenant

ce mystère. Vous dites avoir vendu vos diamans ; je les trouve cachés dans votre cabinet , ainsi que ce portefeuille : vous niez avoir eu connaissance du vol qu'on a commis chez madame de Cerval , et tous les objets volés sont en votre possession.

D'ANGLADE.

J'en suis aussi surpris que vous, Monsieur ; mais ils n'ont pu être déposés chez moi que par le misérable qui s'est présenté sous le nom du jouaillier que j'attendais , et j'espère que vous ne me soupçonnez pas capable d'avoir commis une telle bassesse.

L'OFFICIER¹, hésitant.

Monsieur, toutes les apparences...

D'ANGLADE.

Sont fausses , et ne peuvent rien contre moi. Ce concours de circonstances ne peut être que l'ouvrage de la plus noire perfidie. Sans doute on peut me perdre ; on profite de l'instant où tous mes biens me sont ravés , pour tenter de m'enlever l'honneur ; mais , à la face du Ciel , je proteste que je suis innocent.

L'OFFICIER.

Je veux le croire , Monsieur , mais il faut que je remplisse mon devoir.

LINA.

Son devoir ! que dit-il ? que va-t-il faire ?...

(*L'officier parle bas à un agent qui sort.*)
O mon Dieu ! quel nouveau malheur dois-je
redouter encore !

MARCEL.

Je n'y peux plus tenir, il faut que je parle,
il faut que je dise...

L'OFFICIER.

Qu'avez-vous à dire ?

MARCEL.

Que M. d'Anglade est le plus digne, le
meilleur de tous les hommes ; qu'il n'y a per-
sonne de plus bon, de plus généreux que lui ;
que tous ceux qui le connaissent diront,
comme moi, qu'il est impossible qu'il soit
coupable d'aucune vilaine action ; que... que...
Enfin tout plein de choses que je ne peux
pas dire parce que j'ai le cœur trop serré,
que j'étouffe, et que... Ah ! mon Dieu ! mon
Dieu !

L'OFFICIER.

Avez-vous quelque chose à dire qui dé-
truisse l'accusation ?

BERTAUD.

C'est moi, Monsieur, qui parlerai, si vous
le permettez ; car, pendant le cours de cette
nuit que l'on a commis ce vol chez madame
de Cerval, n'ayant pas quitté mon maître un
seul instant, je puis attester qu'il n'est pas
sorti de son cabinet, qu'il a travaillé con-
stamment...

L'OFFICIER.

Vous êtes au service de M. d'Anglade, votre témoignage ne peut être admis; d'ailleurs ce n'est point ici le lieu...

MARCEL.

Comment ! vous ne voulez rien entendre ? eh bien ! je vas vous donner un moyen... C'est moi qu'on a soupçonné d'abord; eh bien ! qu'on me prenne à sa place. Je tiens autant que lui à mon honneur, et c'est juste ; mais il a une femme, un enfant !... Je n'avons encore rien de tout ça, je sommes habitué à la dure ; je pouvons supporter bien des choses qui le feraient grandement souffrir !... Et puis, si je vas en prison, je m'en rapporte à lui pour me faire sortir, et je suis bien sûr qu'il ne sera pas long-tems à vous faire voir clairement que ce n'est ni lui ni moi qui avons commis cette mauvaise action dont on ose l'accuser !

LINA.

Bon Marcel !

D'ANGLADE.

Mon ami, je ne souffrirai pas !...

MARCEL.

Ça ne vous regarde pas, ça ; c'est Monsieur qui va prononcer.

L'OFFICIER.

Un pareil dévouement fait votre éloge et celui de M. d'Anglade, mais...

MARCEL.

Ah ! écoutez ! c'est pas des complimens
que je vous demande, c'est oui, ou non.

L'OFFICIER.

Je suis forcé de vous refuser.

MARCEL.

Oui, parce que je suis un pauvre diable,
n'est-ce pas ? Eh ben ! je vas prévenir quel-
qu'un qu'aura plus de pouvoir que moi pour
ça.

TOUS.

Marcel, Marcel !

MARCEL.

Rien, allons chercher madame de Cerval.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, hors MARCEL.

D'ANGLADE.

Brave homme ! la bonté de ton cœur me
dédoumage de bien des peines !

ALPHONSE.

Ce bon Marcel ! je l'aime bien !

LINA.

Hélas ! son amitié ne pourra nous sauver !

D'ANGLADE, à l'officier.

Maintenant, Monsieur, prononcez; quel doit être mon sort ?

L'OFFICIER.

Je crains de vous l'apprendre.

D'ANGLADE.

Ne craignez rien, quelle que soit votre détermination, je saurai m'y soumettre.

L'OFFICIER.

Faites éloigner Madame votre épouse.

LINA.

M'éloigner ! et pourquoi ? Quelle est donc votre intention, que voulez-vous faire ?... Qui pourrait, dans un moment si cruel, me forcer à quitter ses lieux ? Non, je ne l'abandonnerai pas ! non, rien ne pourra m'obliger à m'éloigner de toi ! En vain on voudrait t'arracher à ma tendresse, je te suivrai partout ; je partagerai ton sort, j'adoucirai tes maux ; mon ami, nous sommes inséparables !

L'OFFICIER.

Madame, il m'en coûte de vous affliger ; mais !...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, M^{me} DE CERVAL, D'OL-
SAN, MARCEL.

MARCEL.

Ça va s'arranger, v'là M. d'Olsan.

TOUS.

D'Olsan !

MARCEL.

Et madame de Cerval.

TOUS.

Madame de Cerval !

LINA, courant à elle.

Ah ! sauvez , sauvez mon époux !

M^{me} DE CERVAL.

Que viens-je d'apprendre , Monsieur ? On
accuse M. d'Anglade ! ah ! gardez-vous de
lui faire cette injure ; sa probité , sa droiture
me sont connues , et je puis répondre de son
innocence.

LINA.

Vous l'entendez , Monsieur !

L'OFFICIER.

Madame , tous les billets qui vous ont été
pris viennent d'être trouvés chez lui.

M^{me} DE CERVAL.

Chez lui !

L'OFFICIER.

Tout l'accuse...

D'ANGLADE.

Il n'est que trop vrai, Madame ! Malgré mon innocence, je me vois accablé sous le poids de la plus déshonorante, de la plus affreuse des accusations.

M^{ME} DE CERVAIL.

En ce cas, les apparences vous trompent : M. d'Anglade est incapable !...

L'OFFICIER.

Il ne m'appartient pas, Madame, de prononcer sur ce sujet ; les déclarations de M. d'Anglade, celles du témoin qui a paru, le rendent coupable aux yeux de la loi ; dans la place que j'occupe il faut sacrifier ses opinions, la conviction même, à ses devoirs, et les miens me commandent de m'assurer de la personne du prévenu.

D'ANGLADE, avec indignation.

M'arrêter !...

LINA.

Non, non, c'est une horrible injustice !

D'OLSAN, à part.

Dans quel état affreux !...

RENÉ, bas à d'Olsan.

De la fermeté !

L'OFFICIER.

Marchons !

M^{me} DE CERVAL.

Arrêtez ! je me désiste de toutes poursuites , je retire ma plainte !...

L'OFFICIER.

Cela ne se peut, Madame ; M. d'Anglade est accusé, les tribunaux le réclament, et je dois le livrer à leur justice.

LINA.

Il n'est donc plus d'espoir !... (*Les Gendarmes paraissent au fond de la scène.*)
Dieu ! je succombe à ma douleur.

(*Elle tombe dans les bras de son époux : au même instant, Léon d'Assandray entre précipitamment ; il est vêtu comme au premier acte.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LÉON D'ASSANDRAY.

LÉON, dans la coulisse.

J'ENTRERAI, vous dis-je, j'entrerais !

D'ANGLADE.

Dieu ! c'est Léon d'Assandray ! en quel instant !...

LÉON.

Eh ! oui, morbleu ! j'entrerais ! (*Il entre,*

et regarde autour de lui avec surprise.) Ah !
je vous trouve enfin , M. d'Anglade !

RENÉ, bas à d'Olsan-

C'est Léon d'Assandray !

LINA, quittant sa position.

Tous les malheurs nous accablent donc à
la fois !

D'ANGLADE.

Pardonnez, Monsieur, si je ne remplis
point la promesse que je vous ai faite, mais
un événement bien cruel...

LÉON, l'interrompant brusquement.

Je le sais, je suis instruit de tout ; on vient
de me dire que vous étiez accusé du plus vil,
du plus bas de tous les crimes.

D'ANGLADE.

Vous ne croyez pas, j'espère...

LÉON.

Non, morbleu ! je ne le crois pas. (*Lui
serrant la main.*) Je vous connais mainte-
nant, mon cousin, et je vais vous en donner
une preuve.

D'ANGLADE et LINA.

Que veut-il dire ?

LÉON.

Où est l'Officier de justice ?

LÉON.

M. d'Anglade est mon parent, Monsieur ; son cœur m'est connu , j'ai la certitude qu'il est incapable d'une action déshonorante, et je veux le sauver à quelque prix que ce soit.

TOUS.

Qu'entends-je !

L'OFFICIER.

Monsieur...

LÉON.

Permettez que j'achève. Je sais que ce n'est point auprès de vous qu'il faut chercher à le justifier ; c'est devant les tribunaux que doit éclater son innocence ; c'est là qu'il doit confondre ses accusateurs, et j'ai la certitude qu'il y parviendra. Mais en attendant qu'il paraisse devant ses juges que prétendez-vous faire ?

L'OFFICIER.

Mon devoir exige que je le conduise aux prisons de la ville.

TOUS.

En prison !

LINA.

Ah ! Monsieur.

LÉON.

Rassurez-vous, Madame, il n'ira pas.

L'OFFICIER.

Comment !

LÉON.

Non, Monsieur, il n'ira pas. Sûr de sa probité, je réponds de sa personne, et je le cautionne de tout ce que je possède. Combien faut-il ? Quatre, cinq cent mille francs ? je vais vous les compter à l'instant même.

D'ANGLADE.

Quelle est ma surprise !

MARCEL.

C'est ça, un brave homme !

BENÉ, à part.

Cela m'effraie !

LINA.

Ah ! Monsieur, tant de générosité !

LÉON.

Point de remerciemens, point d'éloges surtout, je ne les mérite pas. C'est moi qui ai causé le malheur de d'Anglade.

TOUS.

Que dites-vous ?

LÉON.

Oui, c'est moi. Trompé par tous les hommes, et n'ayant jamais fait que des ingrats, je voulus éprouver le cœur de d'Anglade, et m'assurer qu'il était digne de posséder une fortune que j'avais le droit de lui ravir.

LINA.

Fatale épreuve !

Melodrames. 9.

LÉON.

Je me suis présenté à lui sous ces vêtemens. Je lui ai fait croire que j'étais dans la misère, que je voulais le dépouiller de mes biens. J'ai vu toute la noblesse de son âme, toute la grandeur de son caractère. Les renseignemens que je me suis procurés m'ont confirmé dans l'opinion que j'avais conçue de lui ; et je venais, plein de joie, lui découvrir la vérité, le presser dans mes bras, lorsque j'ai appris l'odieuse accusation qui pesait sur sa tête. Et je pourrais y croire ! L'homme qui n'a pas hésité à se dépouiller de tout ce qu'il possédait, à ma première réclamation, serait capable d'un vol ! Non, non, je suis certain de son innocence : je réparerai mes torts ; je l'arracherai aux coups de ses ennemis, quand il devrait m'en coûter le reste de ma fortune. Eh ! bien, monsieur le Commissaire, que décidez-vous ? Acceptez-vous mes offres ? Voulez-vous laisser d'Anglade au milieu de sa famille ?

L'OFFICIER.

Je ne le puis, Monsieur.

LINA.

Ah ! je vous en conjure, prenez pitié de moi, ne m'enlevez pas mon époux, ne ravissez pas un père à mon malheureux enfant ! Adolphe n'est point coupable... C'est le plus noble, le plus vertueux de tous les hommes...

Ah ! ne refusez pas cette grâce aux prières de son épouse et de son fils !

L'OFFICIER.

Je n'ai pas le pouvoir de vous l'accorder. Marchons, Monsieur.

LÉON.

Eh bien ! homme inexorable, consentez seulement à le laisser un instant ici. Restez près de lui, si vous craignez qu'il ne vous échappe. Pendant ce temps, j'irai me jeter aux pieds des magistrats, et peut-être obtiendrai-je...

L'OFFICIER.

Cela n'est pas possible. Il faut partir à l'instant même, ou je vais...

D'ANGLADE.

Arrêtez, Monsieur, j'obéis.

LINA, se jetant dans ses bras.

Adolphe, mon cher Adolphe ! je ne survivrais pas à cette cruelle séparation. Je te suivrai partout.

ALPHONSE.

Maman !

D'ANGLADE.

Et ton fils, Lina !... Laisse-moi céder à mon infortune. Reste avec ce généreux parent pour briser mes fers et faire connaître mon innocence. Léon, Bertaud, mes amis,

124 LA FAMILLE D'ANGLADE. AC II, SC. XVII.

je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde. Adieu !... adieu !...

(Ils s'arrache des bas de son épouse , qui tombe évanouie dans les bras de madame de Cerval. Léon prend dans les siens le petit Alphonse , qui embrasse les genoux de son père. D'Olsan paraît en proie aux plus affreux tourmens. René l'engage à dissimuler ses sentimens. Les cavaliers de maréchassée entourent d'Anglade , et la toile tombe sur ce tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un taillis très-épais, à l'extrémité du jardin de madame de Cerval ; au fond , le mur de clôture , au milieu duquel est un saut-de-loup grillé qui laisse apercevoir la campagne. A droite est un pavillon élégant dont la porte se trouve sur le côté , et dont la croisée , placée diamétralement en face du public , laisse voir l'intérieur d'un pavillon. Plus haut , une fenêtre mansarde qui éclaire les combles du pavillon. Un peu plus loin est une petite porte qui donne sur la campagne.

SCÈNE I.

FOURBIN , à la fenêtre mansarde.

RENÉ ne vient pas !... ce retard commence à m'inquiéter.... Il sait bien qu'après ce que nous avons fait il m'est impossible de rester long-temps ici. Il y va de ma sûreté , de la sienne , de celle de M. d'Olsan !... Il faut absolument que je parte , et je crains tant la justice que je voudrais être déjà bien loin d'ici. Avec cela , je suis en fonds !.... J'ai distrait de la somme prise chez madame de Cerval , une dizaine de billets , et cela fait un avoir assez considérable pour que je puisse vivre honnêtement dans quelque pays où le bruit

de mes hauts faits ne sera point parvenu... Il n'en sait rien, et je me garderai bien de le lui dire; cela me dédommagera du tort qu'il m'a fait dans une autre occasion. Comme il était possible que je fusse arrêté avant de quitter cette maison, et qu'alors ces billets m'auraient perdu sans ressource s'ils avaient été trouvés sur moi, j'ai eu la précaution de les cacher sous une des marches qui sont à l'entrée de ce pavillon; mais René ne tardera point sans doute à venir me joindre; l'instant est favorable, je ne vois personne: hâtons-nous de reprendre ma petite fortune.

(Il quitte la croisée, dans ce moment René entre en scène.)

SCÈNE II.

RENÉ, ensuite FOURBIN.

RENÉ, d'abord seul.

Enfin, j'ai réussi !... Dépêchons-nous de nous débarrasser de ce coquin de Fourbin, et surtout, avant qu'il s'éloigne, sachons lui reprendre adroitement les 10,000 francs qu'il s'est appropriés au mépris de tous nos droits. (*Dans cet instant Fourbin ouvre la porte du pavillon, René l'apercevant.*) Imprudent !... où vas-tu ?

FOURBIN, à part.

C'est lui ! il n'est plus tems !

RENÉ.

Pourquoi donc quittes-tu ta retraite avant mon arrivée ?

FOURBIN.

Ma foi, c'est que je commençais à m'impatienter.

RENÉ.

Et si l'on t'apercevait !

FOURBIN.

Oh ! j'y fais attention.

RENÉ.

N'importe ; le parti le plus sage était de m'attendre. Songe donc que tout est sens dessus dessous dans cette maison. Depuis l'arrestation de M. d'Anglade, son épouse est en proie au plus violent chagrin.

FOURBIN.

C'est assez naturel !

RENÉ.

Madame de Cerval ne peut s'empêcher de la plaindre, de la consoler !

FOURBIN.

C'est bien, ça.

RENÉ.

Oui, mais ce qui n'est pas bien, c'est ce maudit cousin qui a si subitement et si mal à propos changé de manières !... Il crie, il se démené, il s'est fait conduire par Marcel chez

le magistrat , et il a juré de ne prendre aucun repos que les coupables ne soient connus , et que M. d'Anglade ne soit rendu à sa famille.

FOURBIN.

Il pourra bien ne pas se reposer de long-tems ; cet habit que tu m'as procuré me préservera du danger d'être reconnu , et j'espère qu'avant peu je serai à l'abri de toutes les poursuites.

RENÉ.

C'est ce qui me rassure.

FOURBIN.

Et ton maître ?...

RENÉ.

Ne m'en parle pas : c'est lui qui me cause le plus d'inquiétudes ; il était présent à l'arrestation de M. d'Anglade ; eh bien ! croirais-tu qu'il a eu la faiblesse de se laisser attendrir ? qu'à l'instant où M. d'Anglade s'est arraché des bras de son épouse et de son fils , j'ai surpris quelques larmes dans les yeux de M. d'Olsan , et que dans ce moment peut-être il se reproche les maux qu'il cause à son rival ?

FOURBIN.

Ça ne m'étonne pas.

RENÉ.

Toi !

FOURBIN.

Non , il faut une grande habitude de faire

le mal pour ne pas y songer ; nous autres , qui n'avons , je crois , fait que cela toute notre vie , notre conscience se réveille encore de tems en tems ; vraiment , il m'arrive souvent de me repentir.

RENÉ.

Oui , quand tu as peur d'être arrêté ; à présent , par exemple , il se peut que tu aies des remords ; mais ils vont s'évanouir quand je t'aurai appris ce que j'ai fait pour toi.

FOURBIN.

Ce que tu as fait pour moi !...

RENÉ.

Écoute , j'ai parlé au capitaine d'une galère qui part ce soir pour Livourne ; je lui ai dit que tu étais un matelot italien , jeune , fort et plein de bonne volonté ; que tu désirais retourner dans ton pays , et que tu lui offrais tes services pendant la traversée pour l'indemniser de ton passage. Quelques jours de fatigue ne t'épouvantent pas ? Tu ne seras point embarrassé pour remplir ton nouvel emploi.

FOURBIN.

C'est mon premier métier.

RENÉ.

Je n'ai point voulu offrir d'argent , cela aurait pu éveiller les soupçons !...

FOURBIN.

Tu as bien fait, moins j'en donnerai, plus il m'en restera.

RENÉ, à part.

Il t'en restera moins que tu ne penses.
(*Haut.*) Ainsi tout est convenu : te voilà bien déguisé, embarque-toi, pars, et vogue la galère... Adieu, mon cher Fourbin, embrasse-moi et va-t'en.

FOURBIN, à part, en jetant un coup d'œil sur le lieu où il a caché ses billets.

Diable ! ce n'est pas là mon compte.

RENÉ.

Allons, embrasse-moi donc.

FOURBIN.

De tout mon cœur, mais c'est que...

RENÉ, à part.

Il hésite, les billets ne sont pas sur lui.
(*Haut.*) Qui t'arrête ?

FOURBIN.

Rien ; cependant...

RENÉ.

Encore ?

FOURBIN, comme frappé subitement d'une idée.

Tu ne me parles pas des cent louis qui m'ont été promis.

RENÉ.

Tu as raison, j'ai été si troublé !... Je n'ai

pas pu voir mon maître un seul instant!... Tu as, ma foi, bien fait de m'y faire penser, car j'aurais oublié de les lui demander.

FOURBIN.

Non, mais tu aurais oublié de me les donner.

RENÉ.

Ah! peux-tu croire?...

FOURBIN.

Oui, oui, oh! tu as souvent de ces distractions-là!

RENÉ.

J'entends du bruit! c'est Marcel! hâte-toi de rentrer; je vais trouver mon maître, et lui demander pour toi la somme qu'il t'a promise.

FOURBIN.

Va.

RENÉ.

Cache-toi bien, ne te montre pas!

FOURBIN.

Sois tranquille.

RENÉ.

Eh! vite, voilà Marcel.

Fourbin rentre dans le pavillon, et Marcel arrive.)

SCÈNE III.

RENÉ, MARCEL.

MARCEL, entrant sans voir René.

LA! c'est i' pas guignonnant qu'on ne puisse rien découvrir! Vrai, j'en perds la tête, et je crois que si je me trouvais face à face avec le vrai fripon!.... (*Apercevant René.*) C'est vous, M. René?

RENÉ, brusquement.

Sans doute, que me veux-tu? que viens-tu faire ici?

MARCEL.

Ah! ben, v'là-t-il une question! comme si c' n'était pas ici ma place! comme si vous n' saviez pas que v'là ma resserre et ma glacière là-bas, et que voici mon logis au bout de c'te petite allée. C'est ben plutôt moi qui pourrais vous demander ça.

RENÉ.

Je... je cherchais mon maître.

MARCEL.

M. d'Olsan! ah! ben, il est queuque part par là!... ben triste! ben affligé!... C'est drôle, l'effet que ça y a fait, c't événement!... J' l'ons rencontré tout à l'heure, il était là, les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine comme ça; ni pus ni moins qu'une statue, et puis il

s'est mis à marcher à grands pas comme s'il courait, et puis il s'est arrêté tout à coup comme s'il n'avait plus de jambes!... et puis il fesait aller ses bras, et puis il parlait tout haut et tout seul, et puis il se couvrait les yeux avec ses deux mains, et puis... Enfin tant y a, qu'il avait l'air d'un fou, et que je n'aurions jamais cru qu'il aimait tant M. d'Anglade, parce que d'abord...

RENÉ.

Allons, c'est bien, bavard.

MARCEL.

Tiens, bavard! n' fallait-il pas vous répondre?

RENÉ.

Je te demande où est M. d'Olsan?

MARCEL.

Dam', j' n'en savons rien au juste; il est peut-être rentré à la maison; mais si vous voulez le savoir, v'là madame de Cerval et madame d'Anglade qui venont par ici, vous n'avez qu'à leux y demander.

RENÉ.

Non, cela n'est pas nécessaire.

MARCEL.

Voulez-vous que je m'en informe pour vous?

RENÉ.

Je te le défends.

Méiodrames. 9.

12

MARCEL.

Ah !

RENÉ.

Il est inutile de troubler ces dames ; mon maître n'est pas sorti , et je saurai le trouver. Mais garde-toi , si tu veux conserver ta place , de répéter devant qui que ce soit ce que tu viens de me dire. C'est au nom de M. d'Olsan que je te donne cet ordre.

MARCEL.

Ça suffit , on s'y conformera. (*René sort.*) Eh ben ! ce ton qu'il prend !... Ah ! ça , est-ce que tout le monde est devenu fou dans cette maison ? Ce n'est pas l'embarras , il y a de quoi , et je crois que la maladie me gagne tout. Depuis ce matin , je ne sais plus du tout ce que je fais. J'ons besoin d'une bêche , j' prenons un rateau ; j' voulons venir cheux moi , j' allons à la glacière ; enfin , tout à l'heure , on me demande un melon à l'office , et j' leux y porte une courge. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! j'en perdrais l'esprit , si c'était possible.

SCÈNE IV.

LINA , ALPHONSE , M^{me} DE CERVAL ,
MARCEL.

M^{me} DE CERVAL.

CALMEZ-VOUS , ma chère Lina , vous aggravez

vos peines, et votre agitation me cause les plus vives inquiétudes.

LINA.

Ah ! Madame ! puis-je voir d'un œil calme la perte de mon époux, le déshonneur de ma famille ?... Puis-je contempler sans effroi l'avenir affreux dont je suis menacée ?... Non, je suis incapable d'un tel effort... Je trouverais du courage pour résister à des maux qui n'atteindraient que moi. Je n'en ai plus quand je songe aux souffrances du malheureux Adolphe ; quand je vois mon époux rangé dans la classe de ces vils scélérats, la honte et l'effroi de la société ; quand je pense qu'un arrêt infamant va peut-être détruire à jamais le bonheur et la réputation du plus estimable des hommes.

M^{me} DE CERVAL.

Ma chère Lina, qui peut vous faire croire à tant d'infortune ? Pourquoi douter de la bonté du Ciel et de la justice des hommes ? Pourquoi désespérer ?

LINA.

Que puis-je attendre de la justice des hommes, quand mon époux est dans les fers, quand ils ont eu la barbarie de lui ravir sa liberté, quand ils l'accusent du plus odieux, du plus vil de tous les crimes ?

M^{me} DE CERVAL.

La douleur vous égare, mon amie. La mé-

chanceté a su accumuler tant de preuves contre votre époux, que les magistrats n'ont pu, sans manquer à leurs devoirs, adoucir la rigueur de sa situation ; mais cette séparation n'est que momentanée. Plus le crime dont on accuse M. d'Anglade est bas et odieux, plus on doit douter de la vérité de cette accusation. Bientôt, je l'espère, votre époux vous sera rendu ; son innocence sera publiquement reconnue, et les auteurs de cette horrible machination seront livrés à la juste sévérité des lois.

LINA.

Mais qui a ourdi cette trame abominable ? .. Quel ennemi cruel a médité la perte d'Adolphe ?... Quel intérêt a pu animer le misérable qui nous cause tant de maux ?

M^{me} DE CERVAL.

Voilà ce que je ne puis concevoir. Avez-vous quelques soupçons ?...

LINA.

Hélas !

M^{me} DE CERVAL.

Vous vous taisez, vous détournez les yeux. Lina, que dois-je penser ? Craindriez-vous de me laisser lire dans votre âme ?

LINA.

Ne m'interrogez pas, Madame, je ne puis parler. Croyez bien que vous possédez toute ma confiance ; que votre conduite dans ce

moment cruel m'attache à vous pour la vie, et que s'il m'était possible... Mais je ne peux, je ne veux accuser personne.

M^{me} DE CERVAL.

Vous m'alarmez.

LINA.

Pardon ! mais, je vous en conjure, souffrez que j'exécute mon projet.

M^{me} DE CERVAL.

Quoi ! vous persistez ?

LINA.

A me rendre auprès d'Adolphe, à tout entreprendre pour briser ses fers.

M^{me} DE CERVAL.

Attendez du moins le retour de M. d'Assandray.

LINA.

Cela m'est impossible. Mon inquiétude redouble à chaque instant. Ce généreux parent m'a quittée pour aller chez les magistrats ; il m'a promis de ne rien négliger pour obtenir la mise en liberté de mon époux. Sans doute ses espérances ont été trompées ; il se serait hâté de revenir s'il avait eu quelque bonne nouvelle à m'apprendre ; il n'aura essuyé partout que des refus. Ah ! cet état est trop pénible !... Il faut que je voie Adolphe. que je me concerte avec lui, que je sache comment

138 LA FAMILLE D'ANGLADE.

je dois agir pour l'arracher aux coups de ses ennemis. Je vais partir à l'instant même.

MARCEL.

Si vous voulez le permettre, je vous conduirons.

LINA.

J'y consens, Marcel.

ALPHONSE.

Et moi aussi, tu me conduiras. Donne-moi la main, je veux aller voir mon papa.

M^{me} DE CERVAL.

Vous le voulez ?...

LINA.

Je le dois... Quel bruit se fait entendre ?

MARCEL, qui a remonté la scène.

Eh ! mon Dieu ! c'est lui ! c'est M. Léon d'Assandray !

LINA ET M^{me} DE CERVAL.

Léon !

MARCEL.

Comme il accourt ! (*A Léon, qui dans ce moment, paraît sur la colline au-delà de la grille.*) Par ici, par ici, venez, M. Léon, j'allons vous ouvrir la petite porte, ça fait que vous serez plus tôt arrivé.

(Léon, prêt à détourner au bas de la colline, s'arrête à la voix de Marcel, et revient sur ses pas.)

ALPHONSE.

Console-toi, petite mainan, il va te donner des nouvelles de mon papa.

LINA.

Que va-t-il m'apprendre ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LÉON D'ASSANDRAY.

(Léon entre par la petite porte. Madame de Cerval va au-devant de lui.)

M^{me} DE CERVAL.

VENEZ, Monsieur, venez calmer l'inquiétude de madame d'Anglade.

LÉON.

Vous m'attendiez avec impatience ; je n'ai pu revenir plus tôt.

LINA.

Avez-vous vu mon époux ?

LÉON.

Oui, Madame. Il conserve dans sa prison ce calme, cette tranquillité qui n'abandonnent jamais l'homme vertueux ; vous et son fils êtes en ce moment les seuls objets de sa crainte. Il redoute votre désespoir, Madame. Il tremble que vous ne puissiez supporter ce coup affreux ; mais je lui ai promis de veiller sur vous. Je

tiendrai ma promesse, et je compte sur la force de votre ame.

LINA.

Cher et malheureux d'Anglade ! Et le magistrat ?

LÉON.

Je n'ai pu le voir encore. Trois fois, depuis que je vous ai quittée, je me suis présenté chez lui, et trois fois l'entrée de son cabinet m'a été refusée. On m'a dit qu'il était occupé d'une affaire *extrêmement* importante. J'ai eu beau prier, supplier, m'emporter même, je n'ai pu rien obtenir que la promesse d'être introduit dans une heure.

LINA.

Dans une heure !

M^{me} DE CERVAIL.

Allons, mon amie, ce délai sera bientôt écoulé.

LÉON.

Bientôt ! Oui, c'est ainsi qu'ils calculent tous. Eh bien ! moi, si j'étais assez malheureux pour qu'on me chargeât de prononcer sur la vie, sur la liberté de mes semblables, je serais accessible pour tout le monde et à tous les instans. Les magistrats ne songent pas assez qu'une minute que souvent ils donnent à leurs plaisirs, est un siècle de souffrance pour l'infortuné qui gémit dans les fers.

LINA.

Je ne l'éprouve que trop.

M^{me} DE CERVAL.

Et avez-vous quelque espérance ?

LÉON.

Bien peu, je vous l'avoue.

LINA.

Que dites-vous ?

LÉON.

J'ai consulté deux des plus célèbres avocats de cette ville ; ils se sont accordés à me dire qu'avec tant de preuves réunies il était impossible que mon malheureux cousin ne fût pas condamné.

M^{me} DE CERVAL ET LINA.

Juste Ciel !

LÉON.

Il n'est, disent-ils, qu'un seul moyen de le sauver.

LINA.

Et ce moyen ?

LÉON.

Ils pensent comme moi que d'Anglade est innocent ; mais il existe un coupable... et.... Écoutez et prêtez-moi toute votre attention. Ce qui s'est passé nous démontre facilement que ce n'est point un vol qui a été commis ; car quel fruit l'auteur de ce crime en aurait-il re-

tiré, puisqu'à l'exception d'une somme peu considérable, on a trouvé dans le cabinet de d'Anglade tous les billets volés ? C'est donc un complot infâme, imaginé pour perdre et déshonorer Adolphe. L'homme qui en a conçu l'idée est donc le plus implacable, le plus cruel de ses ennemis, et le faux bijoutier est un agent et un complice de ce scélérat. Ce bijoutier n'a été envoyé chez d'Anglade qu'afin d'y laisser des preuves qui pussent le convaincre d'une action dont il est incapable. On a profité de mon retour, de l'embarras où se trouvait Adolphe, de la vente de ses diamans, pour opérer sa ruine et détruire sa réputation... Je suis fâché, Madame, que vous n'ayez pas vu ce bijoutier, et que mon cousin, en lui parlant, l'ait à peine envisagé ; car je soupçonne fortement que le misérable est encore dans cette maison.

LINA.

Qu'entends-je ?

M^{ME} DE CÉVAL.

Serait-il possible ?

LÉON.

J'ai questionné tout le monde, excepté Bertaud. Personne de la maison ne l'a aperçu ; pas même le portier, auquel il aurait dû s'adresser pour demander d'Anglade. On ne l'a vu ni entrer ni sortir. Par où donc est-il passé ?

M^{me} DE CERVAL.

Cela est incompréhensible. Cependant les gens de justice ont fait partout les plus exactes recherches , et ils n'ont vu aucun étranger.

LÉON.

On aura pris des précautions.

M^{me} DE CERVAL.

On n'a pu le faire sans être d'accord avec quelqu'un de la maison.

LÉON.

Voilà précisément ce que je soupçonne.

LINA, à part.

Que va-t-il dire ?

M^{me} DE CERVAL.

Comment, Monsieur ?...

LÉON.

Quel est l'homme intéressé à la perte d'Adolphe ? Quel est celui qui peut lui porter plus de haine , si ce n'est un rival malheureux ?

M^{me} DE CERVAL.

Monsieur !...

LINA.

Qu'allez-vous faire ?

LÉON.

Laissez-moi. Un voile impénétrable couvre cette horrible aventure. Dans l'entretien que nous avons eu ensemble, vous l'avez soulé

d'une main tremblante, maintenant je dois le déchirer.

LINA.

Non, je m'oppose...

LÉON.

Songez qu'il n'est que ce moyen de sauver votre époux.

LINA.

Malheureuse !...

LÉON.

Plus de considération qui m'arrête. D'Anglade est injustement accusé, les preuves les plus fortes déposent contre lui, et mon devoir est de ne rien négliger pour parvenir à lui rendre l'honneur. (*A madame de Cerval.*) Daignez me répondre, Madame ; quelle a été la conduite de M. d'Olsan depuis l'arrestation de M. d'Anglade ?

M^{me} DE CERVAL.

Vous ne pensez pas, Monsieur, que je veuille répondre à des questions qui m'offensent.

LÉON.

Ah ! Madame ! loin de moi l'idée de vous faire le moindre outrage !... Vos vertus me sont connues, et vous avez tous les droits à mon respect.

M^{me} DE CERVAL.

Cessez donc de tenir un langage...

LÉON.

Songez, Madame, au sort affreux qui menace l'infortuné d'Anglade... Ce n'est plus à la tante, à la mère adoptive de M. d'Olsan que je m'adresse, c'est à la généreuse amie d'Adolphe et de Lina.

M^{me} DE Cerval.

J'ai fait en faveur de M. d'Anglade ce que me commandait mon estime pour lui ; je serai plus encore, s'il est nécessaire, mais je ne puis souffrir...

LÉON.

Veuillez seulement m'écouter un instant ; il est impossible que vous n'ayez pas remarqué le trouble, l'agitation, j'oserais même dire, l'égarement de M. d'Olsan, depuis l'événement affreux dont Adolphe est la victime. Un tel état n'est point naturel.

M^{me} DE Cerval.

L'amitié qu'il portait à M. d'Anglade !..

LÉON, vivement.

L'amitié ! oubliez-vous que M. d'Olsan fut son rival, qu'Adolphe lui fut préféré ?..

M^{me} DE Cerval.

Le tems et l'absence l'ont guéri de cette passion !..

LÉON.

Détrompez-vous, Madame ! M. d'Olsan ne

vous l'a fait croire que pour exécuter le projet de séduction, qu'il n'a pas rougi de former. Sachez qu'hier encore, sans respect pour les vertus de Lina, pour les nœuds qui l'unissent à d'Anglade, il a osé lui parler de son amour.

M^{me} DE CERVAL.

Il serait possible !

LÉON.

Il peut avoir été entraîné par des conseils perfides, par la force de sa passion !... La douleur qu'il éprouve en ce moment vous dit assez que son cœur n'est point inaccessible à la voix du repentir. Parlez-lui, Madame, et obtenez un aveu nécessaire au salut d'Adolphe.

M^{me} DE CERVAL.

Moi !

LÉON.

Vous seule pouvez y parvenir. S'il ne m'était point resté d'autre moyen, j'aurais été moi-même le trouver : son trouble, son agitation m'auraient fait découvrir facilement la vérité ; mais cette affaire me touche trop vivement, mais je suis violent, emporté, et j'aurais craint de faire un éclat dangereux.

M^{me} DE CERVAL.

Quelle extrémité !

LINA.

Qu'entends-je !

LÉON.

C'est M. d'Olsan qui s'avance de ce côté.

M^{me} DE CERVAL.

D'Olsan !

LÉON.

Voyez quel désordre dans sa personne ;
comme ses yeux sont égarés , quelle pâleur
couvre son visage ! comme le remords s'im-
prime déjà dans tous ses traits !

M^{me} DE CERVAL.

Non , je ne puis le croire aussi coupable !

LINA, à Léon.

Retirons-nous : que madame de Cerval reste
seule avec lui.

LÉON.

Je vais retourner de suite chez le magistrat ;
venez Madame, j'ai besoin de quelques papiers,
qui hâteront peut-être la sortie de d'Anglade.
(*A madame de Cerval.*) Nous remettons
son sort entre vos mains , Madame.

LINA, venant tomber aux genoux de madame de
Cerval , avec son fils.

Sanvez le malheureux d'Anglade , son
épouse et son fils vous en conjurent à genoux.

M^{me} DE CERVAL.

Que faites-vous , Lina.

ALPHONSE, à genoux.

Bonne amie , rends-moi mon papa.

148 LA FAMILLE D'ANGLADE.

M^{me} DE CERVAL, au comble de l'attendrissement.

Oui, oui, je vous le rendrai : mais à quel prix, grand Dieu !

LINA.

Ne croyez pas que nous puissions aggraver vos maux. Obtenez cet aveu si nécessaire au salut de mon époux, et prenez tous les moyens que vous jugerez convenables...

M^{me} DE CERVAL.

Lina, quoi qu'il arrive, je ferai mon devoir ; ne tardez pas à venir me joindre.

LÉON.

Il approche ; retirons nous

M^{me} DE CERVAL.

Le malheureux !

SCÈNE VI.

D'OLSAN, M^{me} DE CERVAL.

(Il entre lentement, les bras croisés, et la tête penchée sur sa poitrine ; d'abord il ne voit personne, et il témoigne la plus grande surprise en apercevant madame de Cerval.)

D'OLSAN.

Que vois-je !

M^{me} DE CERVAL.

Venez, d'Olsan. Depuis ce matin vous sem-

blez me fuir, et cependant j'ai le plus grand besoin de vous parler.

D'OLSAN.

A moi, Madame!

M^{me} DE CERVAL.

A vous-même. Vous savez dans quelle horrible situation se trouve en ce moment madame d'Anglade?

D'OLSAN.

Croyez que cet événement m'affecte beaucoup.

M^{me} DE CERVAL.

Je le crois; pensez-vous que M. d'Anglade soit coupable du crime dont il est accusé?

D'OLSAN.

Madame, je n'ose vous répondre.

M^{me} DE CERVAL.

Il le faut, cependant. Ne craignez point de vous expliquer franchement : croyez-vous qu'il soit coupable?

D'OLSAN.

J'ai peine à me le persuader.

M^{me} DE CERVAL.

Vous le connaissez depuis long-tems; quelle est votre opinion sur lui?

D'OLSAN.

Dans toutes les actions de sa vie je l'ai vu fidèle aux principes de l'honneur.

M^{me} DE CERVAL.

Ainsi, malgré l'accusation odieuse sous le poids de laquelle il est accablé, vous n'hésitez pas à prendre sa défense ?

D'OLSAN.

Non, sans doute, si cela m'était possible.

M^{me} DE CERVAL.

Je puis donc espérer que vous me seconderez. Vous savez combien je prends d'intérêt au sort du malheureux d'Anglade, à celui de son épouse : j'ai juré de tout entreprendre pour le servir, et si l'amitié ne m'y engageait pas, ce que je viens d'apprendre m'en ferait un devoir.

D'OLSAN.

Ce que vous venez d'apprendre ?

M^{me} DE CERVAL.

Oui, d'Olsan ; tout porte à croire que M. d'Anglade est innocent, vous venez de le dire vous-même. C'est pourtant chez lui que l'on a trouvé les billets qui m'ont été pris ; il faut qu'un ennemi perfide les y ait placés pour le perdre ; il résulte des renseignemens qu'on a recueillis, qu'une personne attachée à ma maison, a pu seule commettre une action aussi infâme.

D'OLSAN, à part.

Soupçonnerait-on ?

M^{me} DE CERVAL.

Êtes-vous bien sûr de votre valet de chambre ?

D'OLSAN.

De René ?

M^{me} DE CERVAL.

Oui, de René. J'en ai toujours eu assez mauvaise opinion.

D'OLSAN.

Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui.

M^{me} DE CERVAL.

Répondriez-vous de sa probité ?

D'OLSAN.

Oui, Madame. D'ailleurs, quel intérêt aurait-il ?...

M^{me} DE CERVAL.

Il pourrait être l'agent de quelque ennemi secret.

D'OLSAN.

Je ne le crois pas.

M^{me} DE CERVAL.

Je m'en rapporte à vous ; mais vous sentez combien il nous importe d'approfondir ce mystère, et de faire éclater l'innocence de M. d'Anglade : c'est notre devoir à tous deux, c'est le vôtre surtout.

D'OLSAN.

Le mien !

M^{me} DE CERVAL.

Oui, d'Olsan, le vôtre. Le monde juge souvent sur les apparences ; on n'ignore pas que vous avez été le rival de M. d'Anglade, que la préférence qui lui fut accordée excita jadis votre ressentiment. Plus vous fûtes alors son ennemi, plus vous devez aujourd'hui vous montrer généreux envers lui. Si vous agissez autrement, on pourrait croire que votre haine subsiste encore, que seulement vous avez eu l'art de la cacher à ses yeux, et qu'en ce moment...

D'OLSAN.

On oserait me soupçonner ! Et vous, Madame, vous penseriez ?...

M^{me} DE CERVAL.

Non, cela n'est pas possible. Méditer froidement la perte d'un homme vertueux, réunir contre lui toutes les preuves d'un crime, lui ravir l'honneur et la liberté, l'exposer à s'avouer coupable au milieu des horreurs de la torture, le laisser condamner quand on le sait innocent, livrer à l'infamie, son épouse, son fils !... Non, d'Olsan, non, je ne vous soupçonnerai jamais d'une semblable cruauté.

D'OLSAN, à part.

Quel tableau ! grand Dieu !

M^{me} DE CERVAL, à part.

Le trouble augmente à chaque instant.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LINA.

D'OLSAN, à part.

DIEU ! Lina !

LINA, à madame de Cerval.

M. d'Assandray vient de partir pour se rendre chez le magistrat : bientôt nous connaîtrons l'issue de cette démarche ; son retour va me rendre un instant de bonheur , ou détruire toutes mes espérances.

M^{me} DE CERVAL.

Du courage, mon amie ; s'il ne réussit point , j'agirai à mon tour , et peut-être serai-je plus heureuse.

D'OLSAN, à part.

Hier encore je cherchais sa présence : aujourd'hui je ne puis soutenir ses regards.

M^{me} DE CERVAL.

A quoi vous décidez-vous, d'Olsan ?

D'OLSAN.

A suivre votre exemple , Madame ; le spectacle de la douleur de madame d'Anglade ne me permet plus d'hésiter ; je brôle de mettre un terme à son désespoir , et je vais m'occuper à l'instant même d'assoupir cette malheureuse affaire.

LINA.

Qu'entends-je ?

M^{me} DE CERVAL.

Assoupir, dites-vous ?

D'OLSAN.

Oui, je vais employer mon crédit, celui de mes amis, pour soustraire M. d'Anglade aux périls qui le menacent, en lui fournissant les moyens de passer en pays étranger.

LINA.

Qu'osez-vous me proposer, Monsieur ? Adolphe n'est point coupable ; il le paraîtrait, s'il avait la faiblesse de consentir à s'évader.

D'OLSAN.

Madame !

LINA.

Mais ne l'espérez pas ; M. d'Anglade veut transmettre à son fils un nom sans tache ; fort de son innocence, il ne voudra recouvrer sa liberté qu'en conservant son honneur.

D'OLSAN.

Cependant !...

M^{me} DE CERVAL.

Madame d'Anglade a raison ; le coupable seul doit trembler, l'honnête homme ne fuit jamais les regards de ses juges.

D'OLSAN.

Songez, Madame, à la situation de M. d'An-

glade, à la gravité de l'accusation qui pèse sur sa tête, à la force des preuves qui s'élèvent contre lui !... il sera condamné...

LINA.

Condamné !... Et c'est vous qui osez me le dire ?

M^{me} DE CERVAL.

Calmez-vous, Lina ; je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Fiez-vous à mon zèle, à mon amitié ; vous, Monsieur, rendez-vous à l'instant même dans mon appartement ? Je vous ferai connaître mes intentions, et je compte d'avance sur votre empressement à vous y soumettre... (*Se rapprochant de lui et baissant la voix.*) Malheureux ! songez que la plus grande confiance peut seule vous préserver des maux que je prévois.

D'OLSAN.

Madame !

M^{me} DE CERVAL.

Obéissez. Venez, mon amie.

(Elles sortent ; d'Olsan reste atterré.)

SCÈNE VIII.

D'OLSAN.

Que veut-elle dire ?... Que signifie ce ton menaçant, cet ordre ? Ah ! je n'en puis douter,

elle sait tout ; mon crime est découvert, et bientôt la justice !... Où fuir ?... Comment me dérober au glaive de la loi ?... Je ne puis m'arracher de ces lieux !... Une main invisible m'y retient malgré moi !... Et j'entends une voix menaçante qui me crie : « Arrête, malheureux, les tribunaux te réclament pour te livrer au supplice que tu as mérité. » Cette sentence terrible retentit jusqu'au fond de mon âme.... Partout je la vois écrite ; partout je vois la mort que je ne puis éviter. La mort, le déshonneur, tous les maux que j'avais rassemblés sur mon rival, semblent se réunir pour fondre sur ma tête.

SCÈNE IX.

RENÉ, D'OLSAN.

RENÉ, accourant.

Ah ! vous voilà, Monsieur, je vous cherchais...

D'OLSAN.

Laisse-moi, laisse-moi, misérable ! c'est toi qui m'as perdu.

RENÉ.

Ah ! mon Dieu ! eh bien ! qu'avez-vous donc ?

D'OLSAN.

Ce que j'ai ? . Oses-tu bien me le deman-

der ? Ne sont-ce pas tes conseils qui m'ont plongé dans cet état affreux ? N'es-tu pas la cause de tous les maux que j'endure ?

RENÉ.

Ah ! ce ne sont que des remords ?... Vous me rassurez !... Soyez tranquille , mon cher maître , quand tout aura réussi , vous n'y penserez plus.

D'OLSAN.

Malheureux !...

RENÉ.

En vérité , vous m'avez fait une peur !... Je croyais que tout était découvert.

D'OLSAN.

Et voilà ce que je redoute.

RENÉ.

Comment ! que dites-vous ?... On saurait ?...

D'OLSAN.

J'ai la certitude que madame de Cerval soupçonne la vérité.

RENÉ.

Soupçonne !... ce n'est rien.

D'OLSAN.

Elle vient de m'ordonner de me rendre dans son appartement ; elle veut m'entretenir... et le ton qu'elle a pris , la sévérité de ses regards , l'indignation que j'ai vue dans ses traits , tout me prouve qu'elle a des doutes...

RENÉ.

Eh ! certainement, elle a des doutes qu'elle voudrait éclaircir... Eh bien ! il faut y aller, tenir ferme, payer d'audace, et ses doutes s'éclairciront.

D'OLSAN.

Non, non, je n'irai pas.

RENÉ.

Vous avez tort... En la fuyant, vous ne ferez qu'accroître ses soupçons. Allez-y au contraire : prenez un ton hardi, un air de candeur ; fâchez-vous si l'on vous accuse ; pleurez même si cela vous semble utile. Oui, pleurez : des larmes versées à propos peuvent beaucoup sur les femmes.

D'OLSAN.

Non : malgré moi la crainte s'empare de mon âme. Chaque instant la redouble. Je crois toujours qu'on va lire sur mon front le crime affreux dont je me suis rendu coupable.

RENÉ.

Eh ! vous ne le seriez pas, que vous le paraîtriez, avec cet air abattu !... Allons, allons, Monsieur, point de réflexions : quand elles sont tardives, elles deviennent inutiles.

D'OLSAN.

Oh ! pourquoi ai-je suivi tes funestes conseils ! Le moyen que tu as employé...

RENÉ.

Était le seul convenable à la circonstance ; et je ne m'attendais pas à des reproches de votre part , après vous avoir si bien servi. D'ailleurs ; Monsieur , ne vous avais-je pas confié mon plan ? N'est-ce pas vous qui , après la fête , en conduisant madame de Cerval dans son appartement , avez ouvert la fenêtre de son cabinet qui donne sur le jardin ? N'avez-vous pas ?...

D'OLSAN.

Ah ! ne me retrace pas les détails de cette action abominable ! Oui , dans ma fureur jalouse , j'ai cédé à tes instances , j'ai consenti... Je croyais éloigner mon rival et posséder un jour la femme que j'adore !... Le bandeau de l'illusion est tombé ! Je ne vois plus maintenant que ma fatale erreur , que mon horrible situation... Le passé me fait frémir , et l'avenir m'épouvante.

RENÉ.

Vaines terreurs , Monsieur. Qu'avons-nous à craindre ?... N'avons-nous pas réussi complètement ? A-t-on des preuves ? Et une fois que l'homme qui a fait notre faux bijoutier sera parti...

D'OLSAN.

Comment ! il est encore ici !

RENÉ.

Pouvait-il s'éloigner sans avoir reçu les cent louis que je lui ai promis de votre part ?

D'OLSAN.

Ah! qu'à cela ne tiennne. (*Lui donnant une bourse.*) Prends cette bourse, récompense-le, et qu'il s'éloigne, qu'il parte!... qu'il évite d'être reconnu... arrêté!... je tremble... Hâte-toi, par pitié!...

RENÉ.

Soyez donc tranquille, Monsieur, je vais lui donner son congé. Vous, allez trouver madame de Cerval.

D'OLSAN.

Non, je suis trop agité; je n'aurais pas la force de soutenir sa présence!... L'aveu de mon crime m'échapperait malgré moi.

RENÉ.

Diable! ne vous avisez pas de cela. Qu'allez-vous faire, enfin?

D'OLSAN.

Mon parti est pris.

RENÉ.

Quel est-il?

D'OLSAN.

Je vais fuir.

RENÉ.

Fuir!... Mais c'est vous accuser!

D'OLSAN.

Il n'est que ce moyen d'échapper au supplice!

RENÉ.

Vous me perdez!

D'OLSAN.

Tu me suivras!

RENÉ.

Mon cher maître!

D'OLSAN.

Je vais tenter de regagner mon appartement sans être vu : j'y prendrai tout l'or dont je puis disposer.

RENÉ.

Mais écoutez donc!

D'OLSAN.

Que je te retrouve ici!

RENÉ.

Si l'on envoie à votre poursuite?

D'OLSAN.

Je ne partirai point sans armes, et je vendrai cher ma vie!

RENÉ.

Mauvais moyen!

D'OLSAN.

C'est le seul qui me reste.

RENÉ.

Arrêtez.

D'OLSAN.

Non, je n'écoute rien.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE X.

RENÉ, d'abord seul, ensuite FOURBIN.

RENÉ.

OH ! voilà qui prend une mauvaise tournure ! Le maudit homme avec ses remords !... Prenons aussi nos précautions. Serrons cette bourse, et remettons à Fourbin les cent louis que j'ai pris chez madame de Cerval ; comme ils figureront au procès, en cas de malheur, j'aime autant que ce soit sur lui que sur moi qu'on les trouve. Là, appelons maintenant. Fourbin ! Fourbin !

FOURBIN, de la petite fenêtre.

Hein !

RENÉ.

Descends vite.

FOURBIN.

J'y suis.

(Il disparaît.)

RENÉ, seul en scène.

La fuite de mon maître va faire un éclat terrible ; je ne crois pas qu'il soit prudent de le suivre. Non, non, qu'il parte seul ; moi, je prends des chemins détournés, je gagne la capitale, je m'y cache, et je laisse M. d'Olsan se tirer d'affaire comme il pourra : c'est le plus sage. Tâchons seulement de ravoier les

dix mille francs que ce drôle de Fourbin a gardés ; ils ne sont point restés dans l'habit que je lui ai fait quitter : je m'en suis assuré. Examinons bien tous ses mouvemens, le jeu de sa physionomie : le moindre geste, le moindre coup d'œil me mettra sur la voie, et je pourrai...

FOUBIN, sortant du pavillon.

Me voilà, qu'est-ce que tu me veux ?

RENÉ.

Que tu partes.

FOUBIN.

Quand ?

RENÉ.

Tout de suite.

FOUBIN, regardant la marche où il a caché son argent.

Tout de suite ?

RENÉ.

Oui.

FOUBIN.

Ah !... et mon argent ?

RENÉ.

Le voilà.

FOUBIN.

Donne.

RENÉ, soupirant.

Tiens, coquin ! tu es bien heureux.

164 LA FAMILLE D'ANGLADE.

FOURBIN, regardant encore du côté du pavillon.

Hein ? bien heureux ! pas trop.

RENÉ.

De quoi te plains-tu ?

FOURBIN, demême.

Oh ! de rien.. seulement je... (*A part.*)
Diable !

RENÉ.

Allons, adieu.

FOURBIN, sans bouger, et regardant toujours.

Adieu.

RENÉ.

Va-t'en donc.

FOURBIN.

Tu es bien pressé !

RENÉ.

Sans doute. Si quelqu'un venait ! si l'on te reconnaissait !

FOURBIN.

Bah ! bah !

RENÉ.

Tiens, passe par cette porte. (*A part.*)
Les billets sont près du pavillon.

FOURBIN, à part.

Comment ! il faudra que je laisse là mon trésor !

RENÉ, qui a remonté vers la petite porte en observant continuellement Fourbin.

Justement, elle n'est point fermée en dedans.

FOURBIN, allant du côté du pavillon.

Allons, j'y vais.

RENÉ.

Par ici, donc.

FOURBIN, avec dépit, à part.

Mon pauvre argent !

RENÉ, redescendant le chercher.

Allons, adieu.

FOURBIN, apercevant la clef de la petite porte, accrochée à un clou près du seuil de la porte.

Cette clef, si je pouvais m'en emparer, je...

RENÉ.

Pars-tu enfin ?

FOURBIN.

Oui, oui, je pars.

RENÉ.

Bon voyage !

FOURBIN.

Et toi, bonne chance !

RENÉ, fixant ses regards sur l'entrée du pavillon ;
à part.

Ils sont là. Bientôt je les aurai.

FOURBIN, à part, profitant de ce moment pour s'emparer de la clef.

Je la tiens !

(Il sort, et René referme la porte. Il redescend la scène, tout joyeux de sa découverte. Dans ce moment, Marcel entre au fond sans être vu de René.)

SCÈNE XI.

RENÉ, sur le devant de la scène; MARCEL, au fond.

MARCEL.

Je ne me trompe pas, quelqu'un est sorti par la petite porte.

RENÉ, à part.

Enfin il est parti.

(Marcel passe doucement devant la grille, et se blottit derrière un arbre qui se trouve à la droite. Dans cet instant on voit à travers la grille Fourbin qui s'éloigne. Marcel ne peut l'apercevoir que par derrière.)

RENÉ, à part.

L'argent est par là, ses yeux me l'ont dit : cherchons.

(Il va au pavillon.)

MARCEL, regardant Fourbin s'éloigner.

Qu'est-ce que c'est que ce matelot-là ?
(Il se retourne et aperçoit René.) Oh ! oh !
M. René.

RENÉ, montrant les degrés du pavillon.

C'est sans doute dans le pavillon.

MARCEL, à part.

Qu'est-ce qu'il fait donc là ? D'après ce qu'on dit, je m'défie de lui : espionnons-le.

RENÉ, en montant le pavillon, s'arrête et regarde à ses pieds.

Qu'est-ce que je sens là ? Une marche brisée... J'y suis.

MARCEL, qui s'approche doucement.

Comment, il y est !

RENÉ, soulevant la marche.

Je ne m'étais pas trompé, les voici. O fortune ! je te remercie. (*A l'instant où il ramasse les billets, Marcel lui frappe sur l'épaule.*) Part à nous deux, M. René.

RENÉ, surpris.

Hein ? c'est Marcel !

(Il n'a pas le temps de mettre les billets dans sa poche, il se contente de les glisser rapidement entre son habit et sa veste.)

MARCEL.

Queuqu' vous ramassez donc là ?

RENÉ.

Oh !... rien.

MARCEL.

Comment, rien ! Je vous avons pourtant vu serrer queuque chose.

RENÉ.

Moi ? tu t'es trompé.

MARCEL.

Oh ! que non. Vous avez ramassé quelque chose là, j'vous en ai ben vu.

RENÉ, négativement.

Oh ! ce sont des papiers.

Des papiers ! tout à l'heure que ce n'était rien.

Sans doute, p

Écoutez donc, quelquefois de bons, des papiers

Non : ce sont, je crois, des lettres...

MARCEL.

Eh ben ! si c'était des lettres d'argent ?

RENÉ.

Oh ! quelle idée ! j'ai trouvé ça là.

MARCEL.

Oh ! c'est une trouvaille ; en ce cas, j'en veux la moitié.

RENÉ.

Toi ?

MARCEL.

Sûrement : j'ai dit part à nous deux ; ainsi elle m'appartient.

RENÉ.

Allons donc , tu veux rire.

MARCEL.

Du tout , du tout , je ne veux pas rire , je veux ma part.

RENÉ.

Puisque je te dis que ce n'est rien , que ce sont des papiers qui n'ont aucune valeur.

MARCEL.

Ah ! ben , alors , il faut me les montrer.

RENÉ.

Te les montrer ?

MARCEL.

Certainement , pour afin que j'en sois sûr.

RENÉ.

Laisse-moi donc tranquille.

MARCEL.

Non , mordienne ! vous avez gardé hier ma part des louis , et je veux ma part des papiers , bons ou mauvais : j'ai dit part à nous deux.

RENÉ , à part.

Effrayons-le , pour nous en débarrasser.
(*Haut.*) Sais-tu que tu lasses ma patience , à la fin ?

MARCEL.

Bah !

RENÉ.

Que je n'ai point de compte à te rendre ,
point d'ordre à recevoir de toi , et que si tu
me pousses à bout , je t'étrillerai d'importance !

MARCEL.

Ah ! vous menacez !... (*Il prend sa bêche
qui se trouve appuyée contre la haie.*) Eh
ben ! à présent , vous allez me faire voir les
papiers tout de suite , ou , foi de Marcel...

RENÉ.

Malheureux ! tu oses ?...

MARCEL.

Oh ! vous ne vous en irez pas.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BERTAUD.

BERTAUD.

QUEL bruit ! qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?
Marcel , pourquoi cet emportement ?

RENÉ , à part.

Bertaud !... aïe ! aïe ! Comment me tirer de
là ?

MARCEL.

M. Bertaud , faites-moi rendre justice.

BERTAUD.

Quet'a-t-il fait ?

MARCEL.

Nous avons trouvé ensemble des papiers ,
il veut les garder pour lui tout seul , et il ne
veut pas même me les faire voir.

BERTAUD.

Quels sont donc ces papiers , René ?

RENÉ , à part.

Ils sont deux , filons doux. (*Haut.*) Ma
foi , je ne sais : je les ai trouvés là ; je n'y
attache aucune importance , et s'il me les
avait demandés plus honnêtement...

BERTAUD.

Où sont-ils ?

RENÉ.

Où ils sont ?... je ne sais pas trop ce que
j'en ai fait... (*Feignant de se fouiller.*) Où
diable les ai-je mis ?

MARCEL , tirant fortement son habit qui s'ouvre et
laisse tomber les billets.

Vous les avez mis là. ;

RENÉ , voulant les reprendre.

Que fais-tu ?

BERTAUD , les ramassant vivement.

Un moment.

RENÉ.

Quoi ! vous osez ?..

MARCEL

C'est ça, c'est ça : ça fait qu'on verra c' que c'est.

BERTAUD.

Des billets de banque !

MARCEL

Des billets !...

RENÉ, à part.

Payons d'audace.

BERTAUD.

Il y en a dix.

MARCEL.

C'est juste ce qui manquait à ceux qu'on a volés.

BERTAUD, à René.

Malheureux ! comment ces billets sont-ils entre tes mains ?

RENÉ, affectant le plus grand calme.

Ne vous l'ai-je pas dit, M. Bertaud ?... je les ai trouvés là.

BERTAUD.

Tu les as trouvés ?

RENÉ.

Oui, M. Bertaud, sous cette marche.

MARCEL, bas à Bertaud.

C'est qu'il savait ben qu'ils y étaient.

BERTAUD.

Tu cherches à nous tromper.

RENÉ.

Ah ! M. Bertaud , vous ne m'en croyez pas capable ?

MARCEL.

Faudrait être ben injuste !

BERTAUD.

Eh bien ! si tu es un honnête homme , tu vas nous en donner la preuve.

MARCEL , à part.

Ça ne sera pas facile.

BERTAUD.

Celui qui les a placés là ne peut être que l'auteur ou le complice du vol fait à madame de Cerval ; il viendra sans doute les y prendre ; reste avec nous , épions ce misérable , emparons-nous de lui , et peut-être parviendrons-nous à connaître la vérité.

MARCEL.

C'est ça.

RENÉ , à part.

La porte est fermée ; Fourbin ne pourra pas rentrer ici , je ne risque rien. (*Haut.*) Volontiers , M. Bertaud , volontiers ; je ne demande pas mieux que de vous aider à saisir le coupable.

MARCEL.

En ce cas , dans mon logement ; ce n'est qu'à deux pas , et on voit tout ce qui se fait ici.

RENÉ.

Cependant , ne me retenez pas long-tems ; mon maître peut avoir besoin de mes services.

MARCEL.

Oh ! c'est juste : accordé. (*Dans ce moment Fourbin paraît sur la colline , au-delà de la grille ; Marcel seul l'aperçoit.*) (*A part.*) V'là encore ce matelot... Si c'était lui !... (*Haut.*) Allons , allons , dépêchons-nous.

RENÉ.

Je suis prêt.

MARCEL , bas à Bertaud.

Enfermez-le ben , et revenez vite.

BERTAUD , de même.

Sois tranquille.

(Bertaud et René s'éloignent par l'allée qui conduit au logement de Marcel. Marcel se blottit contre un arbre , afin de ne pas être vu par Fourbin qui , dans ce moment , est arrivé près de la grille.)

SCÈNE XIII.

MARCEL, caché; FOURBIN, d'abord en dehors; ensuite BERTAUD.

FOURBIN, entrant avec précaution.

PERSONNE! (*Se dirigeant vers la porte du pavillon.*) Prendre ce que j'ai déposé là, sortir d'ici, et disparaître aux yeux de ceux qui pourraient m'apercevoir, ce sera l'affaire d'un instant.

(Il veut courir à sacachette, et se trouve entre Marcel et Bertaud qui l'arrêtent.)

MARCEL.

Que viens-tu faire ici ?

BERTAUD.

Que cherches-tu ? qui es-tu ?

FOURBIN, effrayé d'abord, et se remettant.

Ils ne me reconnaissent pas : de la hardiesse !
(*Haut.*) Miei signori, jo sono un povero marino qui ritorno en Toscana la sua patria, chi n'a anche un soldo per fare il suo viaggio, et chi domanda la caristade.

MARCEL, le contrefesant.

Et qui demande la caristade...

FOURBIN.

Si, Signore, vi ho veduto in questo giardino, jo sono intrato...

MARCEL.

Ce n'est pas pour demander que tu es entré ici, c'est pour prendre...

FOURBIN.

Pour prendre !...

BERTAUD.

Oui, pour prendre ces billets que tu avais cachés là.

FOURBIN, à part.

Ah ! mon Dieu ! ils les ont trouvés.

MARCEL.

Ose soutenir le contraire ?

FOURBIN, perdant la tête et oubliant de parler italien.

Je vous jure, Messieurs, que ce n'est pas moi, et que...

BERTAUD.

Ah ! ah ! tu parles français maintenant ?

FOURBIN, à part.

Oh ! étourdi !

BERTAUD, le considérant.

Mais, je ne me trompe pas ! c'est lui ! c'est bien lui !

FOURBIN, à part.

Je tremble...

MARCEL, le considérant à son tour.

Ma fine ! oui, c'est lui.

BERTAUD.

C'est le bijoutier qui a acheté les diamans.

MARCEL.

C'est le chanteur italien de la connaissance de René.

BERTAUD.

C'est un fripon !

MARCEL.

Un coquin !

FOURBIN, à part.

Me voilà reconnu.

BERTAUD.

O mon maître, pourrions-nous parvenir à te justifier !

MARCEL, bas à Bertaud.

Faisons-lui une frime, il avouera tout.
(Haut.) Gageons que c'est lui qui a fait le vol de c'te nuit ?

FOURBIN.

Qui ? moi, Messieurs ? je vous assure que non.

BERTAUD.

Cependant René t'accuse.

FOURBIN.

Il m'accuse !

MARCEL.

Et c'est un honnête homme, que monsieur René.

FOURBIN, vivement.

Lui un honnête homme ! Vous ne vous y connaissez pas mal ! C'est un fripon plus adroit, plus rusé qu'un autre, et voilà tout. Mais puisqu'il a été assez hardi pour chercher à me perdre et à vous en imposer, je vais vous dire exactement la vérité.

BERTAUD.

Oui, parle, parle.

FOURBIN.

Oui, Messieurs, c'est René qui a commis le vol de cette nuit, et c'est lui sans doute qui aura prélevé sur les billets volés les *dix mille francs* que vous avez trouvés là, tandis que moi je n'ai rien que cette bourse pour récompense ; et comme je ne tiens pas à l'argent, je donnerais celui-ci de bon cœur pour voir emprisonner le traître qui a pu me dénoncer, quand il est cent fois plus coupable que moi.

MARCEL, prenant la bourse.

En ce cas, il nous appartient, car nous venons d'arrêter René.

FOURBIN, haut.

Arrêté ! (*A part.*) C'était un piège.

BERTAUD.

Et nous allons t'enfermer avec lui, jusqu'à ce que nous puissions vous livrer tous deux à la justice.

FOURBIN, à part.

Maladroit ! (*Haut.*) Messieurs, je vous en supplie, rendez-moi la liberté, et gardez cette bourse, je vous la donne : elle contient cent louis.

MARCEL, les examinant.

Ils sont tout neufs et au cordon, comme ceux qui ont été pris à madame de Cerval. C'est ça. L'un avait les billets, et l'autre les louis.

BERTAUD.

Hâtons-nous de faire notre déposition. Mon bon, mon cher maître !...

MARCEL, avec ironie.

Allons, Monsieur le chanteur italien, venez faire un duo avec votre ami René.

FOURBIN.

Messieurs, je vous en prie...

BERTAUD, de même.

Allons, Monsieur le bijoutier, une autre fois quand vous achetterez des diamans, n'oubliez pas de les emporter.

FOURBIN.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

MARCEL.

Ne vous désolez pas, pauvre matelot italien ; vous aurez assez d'argent pour faire votre route. Les galères sont à deux pas d'ici.

FOURBIN.

La jolie perspective ! ije pouvais m'échapper !

BERTAUD.

Arrête...

MARCEL.

Ah ! un instant !...

FOURBIN.

Laissez-moi, laissez-moi.

MARCEL.

Tu fais le mutin, attends. A moi, mes amis !
(Plusieurs garçons jardiniers paraissent.)

BERTAUD.

Saisissez ce misérable.

MARCEL.

Enfermez-le dans ma chambre avec René.

BERTAUD.

Et veillez à ce qu'ils ne puissent s'échapper.

MARCEL.

C'est eux qui avaient volé notre maîtresse. M. d'Anglade est innocent ; tout est découvert , allez , allez. Vous, M. Bertaud , allez vite ment prévenir madame d'Anglade : moi, je cours chez le commissaire, et je reviens tout de suite. Car je suis si content, si content...(*Parlunt à l'entrée de la cour-lisse.*) Enfermez-les ben, au moins !...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M^{me} DE Cerval.

M^{me} DE Cerval.

Que signifient ces cris de joie ? Que se passe-t-il ?

BERTAUD.

Ah ! Madame, tout est découvert ! l'innocence de M. d'Anglade sera reconnue. Pardon, je vais vite en prévenir ma chère maîtresse.

(Il sort précipitamment.)

MARCEL.

Oui, notre maîtresse, tout est découvert ; les coquins sont pris, René et puis un autre ; c'est moi qui les ai arrêtés ; c'est moi... je... je vas chercher la garde.

(Il sort en courant par la petite porte, et gravit la colline. Au même instant, d'Olsan arrive. Il est en habit de voyage, et paraît dans le plus grand désordre.)

SCÈNE XV.

M^{me} DE Cerval, D'OLSAN.

D'OLSAN.

Que m'a dit Bertaud ?... Qu'ai-je entendu ?

M^{me} DE CERVAL.

D'olsan!

D'OLSAN.

Dieu ! madame de Cerval !

M^{me} DE CERVAL.

Malheureux ! qui t'amène ici ? Viens-tu te livrer toi-même aux mains de la justice ?

D'OLSAN, avec effroi.

De la justice ?

M^{me} DE CERVAL.

Oui, ton crime est découvert, tes complices sont arrêtés ! ces cris de joie te l'annoncent. Tu as fui ma présence, je voulais te sauver, j'en avais les moyens : maintenant rien ne peut te soustraire au supplice.

D'OLSAN.

J'ai mérité mon sort ! je suis le plus coupable des hommes, et je ne me sens pas la force de survivre à mon déshonneur.

M^{me} DE CERVAL.

C'est ainsi que tu paies mes bienfaits !

D'OLSAN.

Ah ! dans ce mot affreux, n'ajoutez pas aux tourmens que j'endure ; ne m'accablez pas du poids de vos mépris. Je meurs sans regrets si vous ne maudissez pas ma mémoire, et si vous daignez m'accorder un pardon que j'implore à genoux.

M^{me} DE CERVAIL.

Malheureux ! chaque instant avance celui de ta perte. Fuis, fuis ! si tu le peux encore !

D'OLSAN.

Il n'est plus tems !

M^{me} DE CERVAIL.

On accourt en foule de tous côtés. Que faire ?... Ah ! que du moins ce pavillon t'offre un asile. Peut-être me sera-t-il possible encore...

D'OLSAN.

Je n'espère plus rien.

M^{me} DE CERVAIL.

On vient !

D'OLSAN.

Adieu ! adieu pour toujours !

(Il se retire dans le pavillon, en ferme la porte, et reste en vue des spectateurs.)

SCÈNE XVI.

TOUS LES PERSONNAGES.

(Marcel descend précipitamment la colline, suivi de plusieurs cavaliers de maréchaussée; Léon d'Assandray est avec lui.)

MARCEL.

Quoi ! M. Léon, c'est-i' ben vrai ? Il va venir, ce bon M. d'Anglade ?

LÉON.

Il me suit. D'après les indices que j'ai donnés, et sous ma responsabilité, le magistrat a bien voulu consentir à lui rendre sa liberté.

MARCEL.

Et il ne la perdra plus, je vous en répons. Ils sont pris, les voleurs, et, c'est moi et M. Bertaud qui les avons découverts.

LÉON.

Pour vous récompenser de ce signalé service, je fais à chacun de vous quatre cents livres de rente.

MARCEL.

Ah! M. Léon...

LÉON.

Voici d'Anglade!

MARCEL.

Et v'là madame d'Anglade que Bertaud amène de ce côté. (*Aux gendarmes.*) Venez, Messieurs, venez chercher mes coquins.

(Il les conduit à son logis. L'officier de justice et d'Anglade sont entrés après lui. Lina arrive d'un autre côté, guidée par Bertaud, et tenant Alphonse dans ses bras. Les deux époux volent dans les bras l'un de l'autre. Madame de Cerval paraît accablée.)

LINA.

Adolphe!

D'ANGLADE.

Ma chère Lina !

ALPHONSE.

Mon papa !

D'ANGLADE.

Lina ! c'est à ce parent généreux que je
dois le bonheur de te presser dans mes bras.

(On amène René et Fourbin.)

MARCEL.

Place ! place ! v'là nos honnêtes gens !

RENÉ.

Grâce ! M. d'Anglade, grâce ! je ne suis
coupable que d'avoir obéi aux ordres de mon
maître.

M^{me} DE CERVAIL, à part.

Grand Dieu !

RENÉ.

C'est M. d'Olsan qui m'a tout commandé.

TOUS.

D'Olsan !

D'OLSAN, dans le pavillon.

Le scélérat !... Il n'est donc plus d'espoir !

L'OFFICIER.

Emparez-vous de ces misérables, et qu'on
cherche partout M. d'Olsan !

M^{me} DE CERVAIL, à part.

Quelle souffrance j'éprouve !

LINA, à l'officier.

Eh quoi ! Monsieur, 'ne pourriez-vous?...

L'OFFICIER.

Rien, Madame, la loi commande, et je dois obéir.

LINA, à d'Anglade.

Que je plains madame de Cerval !.

D'OLSAN.

(Pendant ce dialogue , il a écrit quelques mots à la hâte sur une table qui se trouve placée dans le pavillon. Dans ce moment il s'écrie :)

A présent mon sort est décidé !

(Il s'éloigne brusquement et d'un air égaré.)

L'OFFICIER.

Quel bruit se fait entendre dans ce pavillon ?

M^{me} DE CÉVAL.

Je tremble !

L'OFFICIER.

Qu'il soit visité à l'instant même.

M^{me} DE CÉVAL.

Arrêtez ! arrêtez !

L'OFFICIER.

Votre trouble, Madame, augmente mes soupçons. Soldats, entrez dans ce pavillon.

M^{me} DE CÉVAL.

Il est perdu !

LINA, courant à elle.

O mon amie !

(A l'instant où l'Officier et les soldats entrent dans le pavillon, un coup de feu part.)

T O U S.

Oh ! Ciel !

(Léon regarde dans le pavillon.)

M^{me} DE CÉRAL.

Le malheureux !...

(Elle tombe évanouie dans les bras de Lina et de ses femmes.)

LÉON, revenant.

Il n'est plus !...

LINA.

O mon Dieu ! pardonne-lui ce nouveau crime, et que ta colère ne le poursuive point au-delà du tombeau !

L'OFFICIER, sortant du pavillon.

Cet écrit, qu'il paraît avoir tracé à la hâte, renferme ses aveux ; je vais le mettre sous les yeux du magistrat ; maintenant, M. d'Anglade, votre justification est complète.

(L'officier s'éloigne suivi des cavaliers qui emmènent René et Fourbin.)

LINA.

Voilà donc où peut conduire une passion criminelle !

D'ANGLADE.

Quel exemple !

LÉON.

Puisse-t-il nous rappeler sans cesse que les crimes les plus cachés sont punis tôt ou tard par la céleste Providence!

LINA.

Cher Adolphe ! mon fils ! remercions-la de nous avoir sauvés.

(Tout le monde s'agenouille. La toile tombe.)

FIN DE LA FAMILLE D'ANGLADE.

LA
VALLÉE DU TORRENT,
OU
L'ORPHELIN ET LE MEURTRIER,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,
A GRAND SPECTACLE,
PAR M. FRÉDÉRIC;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de la porte Saint-Martin, le 29 mai 1816.**

PERSONNAGES.

LE COMTE EDMOND DE BIGORRE, Colonel de cavalerie.

REIMBEAU, son ami.

MAURICE, sculpteur.

MARTIAL, son frère, officier invalide.

VICTORIN DE LUCEVAL, orphelin muet.

JULIETTE, fille de Maurice.

BABYLAS, jardinier de Maurice.

VALENTIN, ancien domestique du père de Victorin.

UN OFFICIER.

ARCHERS.

PAYSANS.

LAQUAIS.

La scène est aux environs de Lourdes, dans la vallée de Bigorre, près des Pyrénées, en 1621.

LA
VALLÉE DU TORRENT,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie du jardin de Maurice. A gauche est un pavillon, dont le bas forme la serre du jardinier ; un escalier en bois conduit au premier étage, qui sert de cabinet d'étude à Victorin ; en avant de ce pavillon est un piédestal préparé pour recevoir un buste ; à droite, sous deux petits peupliers, est un buisson garni de fleurs.

Au fond, une haie vive, dans laquelle est pratiquée une petite porte donnant sur la campagne ; au-delà de cette haie, des rochers élevés.

SCÈNE I.

BABYLAS, apportant deux vases de fleurs.

LA ! j'espère que mon ami Victorin sera content !... V'là de belles fleurs, je dis, mon ami Victorin !.... C'est pourtant lui qui veut que je l'appelle comme ça !... Il est si bon, si doux, si gentil !.... C'est dommage qu'il

soit si triste ! Un jeune homme de cet âge-là, qui devrait toujours rire, danser, courir !... Eh ben ! pas du tout ; il passe son tems à travailler, à écrire, à dessiner, à pleurer, à gémir !... Je vous demande un peu ce qui lui manque !... Tout le monde le chérit dans la maison !... C'est à qui le choiera ; le fêtera, le caressera !... D'abord, M. Maurice, notre maître, qui l'aime ni plus ni moins que si c'était son fils !... Ensuite le capitaine Martial, le frère de M. Maurice, arrivé depuis huit jours, et qui ne peut pas se passer de lui ; et puis mademoiselle Juliette, notre jeune maîtresse, qui... Ah ! mais ça c'est différent ! Une jeune et jolie fille avec un jeune et joli garçon, ça s'arrange toujours ben. Il est si intéressant, ce pauvre Victorin !... si malheureux !... Ah ! oui, il est malheureux ! Être muet, il n'y a pas un plus grand malheur que celui-là ! j'aimerais mieux être comme M. Martial !... Ah ! mon Dieu, oui ! une jambe de moins, et la parole, ça vaut mieux, foi de Babylas. Tiens !... v'là mademoiselle Juliette avec son oncle !... Oh ! comme elle le fait courir !... Dame ! c'est qu'il n'est pas si ingambe que...

SCÈNE II.

BABYLAS, MARTIAL, JULIETTE.

JULIETTE, amenant son oncle.

MAIS arrivez donc, mon oncle.

MARTIAL.

Mais un moment donc, ma nièce !

JULIETTE.

Victorin va venir.

MARTIAL.

Pas encore.

JULIETTE.

Rien ne sera prêt.

MARTIAL.

Oh ! que si !

JULIETTE.

Et ce sera votre faute.

MARTIAL.

Ou plutôt celle de mes jambes. Dame ! que veux-tu ! en voilà encore une qui va bien, mais cette diablesse-là reste toujours en arrière.

JULIETTE.

Va, Babylas, va nous chercher ce qu'il nous faut.

Mémoires. 9.

17

BABYLLAS.

Soyez tranquille, Mam'selle, tout ça es
là, dans ma serre, et je vous promets !...
(Il entre dans la serre.)

JULIETTE.

Vous croyez donc, mon oncle, que nous
aurons le tems ?...

MARTIAL.

Eh ! sans doute ! Je quitte à l'instant mon
frère ; Victorin était près de lui ; et j'ai bien
vu qu'ils avaient encore de l'ouvrage pour
quelque tems ; j'en ai même fait la remarque
à Maurice, en lui témoignant ma surprise de
ce que ce buste auquel ils travaillent tous
deux du matin au soir, n'était pas encore
terminé.

JULIETTE.

Ah ! dame ! mon oncle, ça ne se fait pas
comme ça.

MARTIAL.

C'est ce que m'a dit ton père. Il a même
ajouté que je n'entendais rien aux arts, et,
ma foi, cela ne peut pas être autrement. Nous
sommes nés, mon frère et moi, avec des
goûts bien différens. Maurice, laborieux, ar-
dent, enthousiaste, s'est consacré à l'étude
des beaux-arts ; le succès a couronné ses ef-
forts ; il est devenu peintre, sculpteur, s'est
fait une réputation distinguée, a augmenté sa
petite fortune, et jouit, après trente ans de

travaux, du bonheur qu'il a mérité. Moi, vif, turbulent, ennemi de l'étude, du repos, en un mot assez mauvais sujet, j'ai embrassé l'honorable profession des armes ; j'ai été assez heureux pour m'y signaler en plusieurs occasions ; et j'aurais fait un chemin rapide, si un maudit boulet n'était venu m'arrêter au milieu de ma course. J'ai quitté le service, obtenu ma pension de retraite, et je suis revenu dans ce pays où ton père s'était retiré après la mort de son épouse. Ah ! ça, dis-moi donc un peu, ma chère petite nièce, pourquoi tous ces préparatifs que tu me fais faire aujourd'hui ?

JULIETTE.

C'est qu'il y aura demain huit années que mon père a trouvé dans la forêt d'Orléans notre pauvre Victorin.

MARTIAL.

Malheureux enfant ! sans cette rencontre, que serait-il devenu ?

JULIETTE.

Vous savez qu'il y avait été abandonné par les scélérats qui venaient d'assassiner son père.

MARTIAL.

Et ce crime affreux est resté impuni !

JULIETTE.

Ce pauvre Victorin est toujours sombre, mélancolique ; et aujourd'hui ce sera bien

pis, car ce jour lui rappelle des souvenirs si tristes, si douloureux !...

MARTIAL.

C'est sans doute pour le célébrer qu'il veut faire l'inauguration de ce buste ?

JULIETTE.

Oui, mon oncle. Ce buste est celui de son père, que l'on est parvenu à exécuter en marbre, d'après un dessin de Victorin. Car ce cher Victorin n'est pas un muet comme un autre; il entend tout ce qu'on lui dit, il...

MARTIAL.

Cela n'est pas étonnant, puisqu'il n'est pas muet de naissance, et qu'il ne l'est devenu que par l'effet qu'a produit sur lui l'événement affreux qui lui ravit son père. Maurice, qui a trouvé dans cet enfant une grande intelligence et beaucoup de docilité, lui a enseigné le dessin, la peinture, la sculpture, et maintenant...

JULIETTE.

Oh ! il est presque aussi savant que mon père ! Tenez (*désignant la gauche*), c'est là qu'il veut placer son buste ; cette vue va renouveler toutes ses peines ; il va pleurer, s'affliger encore, et je suis si fâchée quand je le vois triste ! J'ai conçu l'idée d'élever là (*désignant la droite*), pour le consoler, un monument qui lui rappelle le jour où il fut recueilli par mon père. Quand cela frappera ses regards, il songera que si l'auteur de ses

jours lui fut ravi par un crime, la Providence a réparé cette perte en 'lui donnant un protecteur sensible, généreux, pour guider sa jeunesse et assurer son bonheur. Alors ses larmes se tariront sans doute; il embrassera mon père, et je serai bien heureuse si j'en vois consolé.

MARTIAL, avec attendrissement.

Charmante enfant !...

BABYLAS, apportant une inscription, une couronne, des rubans et des fleurs.

Là ! v'là tout ce qu'il faut ! comment ! vous n'avez encore rien fait ? Ah ! ben ! m'est avis que vous avez joliment causé !... Vous qui m'appellez bavard, M. Martial, il paraît que vous ne cédez pas votre part aux autres !

MARTIAL.

Allons, allons, ne nous étourdis pas !...

JULIETTE.

Mon oncle, dépêchons-nous.

MARTIAL.

Voyons ; l'inscription d'abord.

JULIETTE.

Suspendue entre ces deux peupliers.

BABYLAS.

Et attachée avec ces deux guirlandes.

MARTIAL.

La couronne ?...

JULIETTE.

Au-dessus du tableau.

BABYLAS.

J'aperçois M. Victorin ! soyez tranquille ,
Mam'selle , j'arrangerai cela , je serai là der-
rière , vous me ferez signe , et , crac ! tout pa-
raîtra.

JULIETTE.

Éloignons-nous , mon oncle.

MARTIAL.

Je te suis.

BABYLAS.

Moi , je reste.

MARTIAL.

Etsurtout , garde-toi de commettre la moin-
dre indiscretion !

BABYLAS.

Ah ! par exemple , pour qui me prenez-
vous ?

MARTIAL.

Eh ! pour un bavard !

BABYLAS.

Bavard !... bavard ! il n'a que ça à vous
dire.

JULIETTE , à Martial.

Venez.

(Martial et Juliette sortent par la droite.)

(Tout ce qu'on dit sur la fin de cette scène s'est exé-
cuté pendant le dialogue ; Martial a suspendu
entre les deux peupliers qui sont à droite un ta-

bleau entouré de fleurs, sur lequel on lit ces mots : *Le 12 mai 1613, Victorin a retrouvé un père.* Deux guirlandes soutiennent ce tableau, qui est surmonté d'une couronne de fleurs; plusieurs arbustes l'entourent. Ensuite Babylas a rapproché plusieurs branches qui masquent entièrement le tableau.)

SCÈNE III.

BABYLAS, VICTORIN; sa démarche est vive, il paraît occupé de son projet, et une sombre tristesse se peint dans ses regards. Il s'arrête devant le piédestal préparé pour recevoir le buste de son père, et soupire.

BABYLAS.

BONJOUR, M. Victorin... (*Victorin lui fait un signe de reproche.*) Ah! j'oubliais!... mon ami Victorin.

VICTORIN.

Il lui fait signe que c'est comme cela qu'il faut l'appeler.

BABYLAS.

Dame, c'est que ça me coûte de m'habituer à vous parler comme ça; parce que moi je ne suis dans la maison qu'un domestique, qu'un jardinier..,

VICTORIN.

Il semble lui dire: Et moi que suis-je donc?

BABYLAS.

Oh! vous, c'est ben différent; vous êtes ici ni plus ni moins que le fils de la maison.

VICTORIN.

Il exprime la reconnaissance qu'il doit à ses bien-faiteurs.

BABYLAS.

Oh ! c'est sûr que vous êtes ben heureux d'avoir trouvé comme ça de braves gens pour avoir soin de vous ; mais , dame ! aussi vous le méritez !...oh ! ça c'est vrai ! Vous êtes venu ben tard aujourd'hui ?

VICTORIN.

Il lui fait signe qu'il travaillait.

BABYLAS.

Et votre ouvrage est-il fini ?

VICTORIN.

Oui.

BABYLAS.

Et ça sera-t-il ben ressemblant ?

VICTORIN.

Jet'en répons.

BABYLAS.

Vous étiez si petit quand ce malheur-là vous est arrivé ! Comment que vous avez fait pour vous souvenir d'la figure de votre père ?

VICTORIN.

Il montre que ses traits étaient gravés dans son cœur.

BABYLAS.

Ah ! oui !... j'entends !... il a de ces manières de vous répondre , qui font... que

moi... je me sens tout attendri, quoi ! Et où est-il donc, ce buste ?

VICTORIN.

Il répond qu'on va l'apporter.

BABYLAS.

Ah ! on s'y l'apporter !... tout de suite ?

VICTORIN.

Oui. Puis il lui montre les domestiques qui s'approchent.

BABYLAS.

Oui, ma foi, le voilà ; notre maître aussi ! Tenez, tenez, mon ami Victorin, j'ai préparé ces deux pots de fleurs pour vous ; voulez-vous que je les porte dans votre cabinet ?

VICTORIN.

Il lui fait entendre qu'il veut les garder pour les placer près de l'image de son père.

BABYLAS.

Ah ! c'est différent ! Eh ben ! je vous en arrangerai d'autres. (*A part.*) Oh ! le bon jeune homme ! au moins je peux parler avec lui, il n'est pas comme le capitaine, qui me coupe toujours la parole. (*Haut.*) Ah ! dites donc, mon ami Victorin, irons-nous, comme d'habitude tous les ans, à la paroisse Saint-Sauveur ? C'est aujourd'hui le jour.

VICTORIN.

Il exprime que rien ne pourrait l'obliger d'y manquer.

DASYLAS.

En ce cas, je vais me tenir prêt. V'là M. Maurice.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, deux domestiques apportant un buste en marbre représentant M. de Luceval.

MAURICE, aux domestiques, désignant le piédestal.

POSEZ cela ici... de la précaution ; prenez garde !... là ! c'est bien ; maintenant, laissez-nous.

(Les domestiques sortent.)

VICTORIN.

Il considère le buste de son père avec une vive émotion.

MAURICE, à Victorin.

Tu es satisfait, mon cher Victorin ; tu possèdes enfin cette image chérie que tu désirais si ardemment ; tu peux contempler à loisir les traits respectables du plus malheureux des pères ; tu peux venir chaque jour déposer près de ce monument l'hommage de ton cœur. Mais souviens-toi de ta promesse : ce n'est point pour nourrir ta douleur, c'est pour l'adoucir que j'ai consenti à t'aider dans ce travail. Tes regrets sont légitimes : la perte de ton père et les circonstances qui l'ont ac-

compagnée sont trop horribles pour que ce souvenir puisse jamais s'effacer de ta mémoire : il y a huit ans que ce crime affreux a été commis ; depuis cette époque, un voile impénétrable couvre cette terrible aventure ; mais songe que rien n'échappe aux regards de la Divinité ; implore sa justice, et tes vœux seront exaucés ! Oui, mon cher Victorin, tout me dit qu'un jour le supplice de l'assassin vengera la mémoire de ton malheureux père.

VICTORIN.

Il est enflammé par le discours de Maurice, s'agenouille et semble implorer la justice divine contre les assassins de son père ; puis ses regards se portent sur le buste qui lui retrace ce père infortuné : il tombe accablé près du piédestal qui le supporte.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , MARTIAL , JULIETTE.

(Martial et Juliette entrent sans bruit à l'instant où Victorin est prosterné devant la statue de son père. Maurice va les joindre et leur fait entendre qu'il ne faut point le troubler ; Victorin se relève doucement , prend les deux vases de fleurs que Babylas a laissés à la porte de la serre, et les dépose au bas du piédestal ; Juliette approche doucement et Babylas se glisse derrière les peupliers.)

JULIETTE.

VICTORIN, Victorin !

(Le son de cette voix chérie retentit jusqu'au fond du cœur de Victorin; il se retourne, aperçoit Juliette. court près d'elle, et lui exprime le plaisir qu'il goûte à la voir.)

JULIETTE.

Comme tu paraiss abattu ! Quelle tristesse se peint dans tes regards ! Ah ! Victorin ! ne cesseras-tu jamais de t'affliger ?

VICTORIN.

Il lève les yeux au ciel, prend la main de Juliette et l'arrose de ses larmes.

JULIETTE.

Tu pleures !... et moi aussi. Je n'ai plus de gaieté, plus de bonheur !... non, Victorin, plus de bonheur !... et c'est ta faute. Tant que je te verrai triste, je ne serai pas heureuse : cela te surprend, c'est pourtant bien naturel. Hier mon père le répétait encore ; il disait que sa plus grande peine était de ne pouvoir mettre un terme à ta douleur ; puis il ajoutait : « S'il voulait se consoler d'un mal irréparable, que lui manquerait-il avec nous ? Nous le chérissons tous, nous volons au-devant de ses moindres désirs ; il ne doit plus avoir de craintes, plus d'inquiétude ; il possède des talens, son existence est à jamais assurée. Je n'ai point une grande fortune, mais je suis assez riche pour faire le bonheur de mes enfans. » Oui, Monsieur, il a dit *de mes enfans* ! et pour prix de ses soins, de sa tendresse, vous l'affligez continuellement !...

Oh ! c'est bien mal !... je ne vous aurais pas cru si inéchant.

VICTORIN.

Saisi de douleur en entendant les reproches de Juliette, lui jure qu'il la chérit, elle et ses bons parens, que sa reconnaissance sera éternelle ; mais hélas ! il ne peut oublier son père : en exprimant cette pensée, ses regards et ses mains se dirigent vers le buste.

JULIETTE.

Oh ! oui, mon père a eu bien tort de céder à vos désirs ; cela augmente encore votre tristesse... Écoute, Victorin, j'ai une prière à te faire, ne me la refuse pas. Tous les jours, je n'en doute pas, tu viendras visiter ce lieu ; tes regards se fixeront d'abord sur l'image de ton père, cela est juste ; mais porte-les ensuite de ce côté, peut-être y trouveras-tu quelque sujet de consolation. Tiens, regarde.

(A l'instant où Juliette prononce ces derniers mots, Martial fait un signe à Babylas qui est caché derrière les peupliers. Les branches s'écartent et laissent voir le tableau que Juliette a préparé. Victorin l'aperçoit, court près des peupliers, et semble remercier le ciel de lui avoir envoyé un second père ; puis se retournant précipitamment, il voit Maurice qui a descendu la scène, fait un geste de surprise, et va tomber à ses pieds.)

MAURICE.

Cher Victorin, cède aux vœux d'une famille qui t'aime tendrement, et sois sûr que tu as retrouvé un bon père.

MARTIAL.

Un bon parent !

JULIETTE.

Une tendre sœur !

BABYLAS, sortant de derrière les peupliers.

Un vrai ami !

VICTORIN.

Il se précipite dans les bras de Maurice ; puis prenant ses mains, celles de Martial et de Juliette, il les réunit sur son cœur.

BABYLAS.

Oh ! le beau coup d'œil ! que je suis content de ne lui avoir rien dit ! j'en ai eu la démangeaison plus d'une fois.

MARTIAL, essuyant ses larmes.

Allons, allons, voilà qui est convenu ; tu ne t'affligeras plus, n'est ce pas, mon cher Victorin ?

JULIETTE.

Ou du moins, quand tes peines deviendront plus vives, tu viendras les conter à tes parents, à ta sœur ; et nous saurons te consoler.

MAURICE.

Tu ne t'éloigneras plus de tes amis ; la solitude augmenterait ta douleur ; l'amitié l'adoucirait.

VICTORIN.

Il saisit ses tablettes avec la plus grande vivacité, il écrit précipitamment quelques mots, puis remet les tablettes à Maurice.

MAURICE, lisant.

« Bons parens ! Victorin ne vous affligera plus. » Bien, mon ami, cette promesse va nous rendre au bonheur.

(Victorin enchanté embrasse encore son père adoptif.)

MARTIAL, brusquement.

Allons, allons, que ce soit fini, morbleu ! tout cela me...

BABYLAS.

Ah ! mon Dieu ! M. Martial qui pleure !... un soldat !

MARTIAL.

Eh ! malheureux ! crois-tu donc qu'un soldat n'ait pas une âme ?

MAURICE.

Retournons à la maison.

JULIETTE.

Victorin, tu viens avec nous ?

(Victorin paraît embarrassé.)

MAURICE.

Tu hésites ?

MARTIAL.

Voudrais-tu déjà manquer à ta parole ?

(Nouvel embarras de Victorin.)

JULIETTE.

O mon Dieu ! que peut-il avoir encore ?
(Une heure sonne. Victorin tressaille et fait un mouvement pour s'éloigner.)

MAURICE.

Où vas-tu ?... Pourquoi ce trouble ?...

BABYLAS.

Ah ! je vois ce que c'est !

TOUS.

Comment ?

BABYLAS.

Oui, not' maître, je vois que mon ami Victorin n'ose pas vous faire entendre que nous devons aller ensemble à la paroisse Saint-Sauveur, comme nous le faisons tous les ans à pareil jour. Il est déjà une heure, et comme il y a pour une bonne demi-heure de chemin...

MAURICE.

Bon Victorin, tu craignais que ton absence ne nous chagrinât... Va, mon ami, va.

JULIETTE.

Quoi ! mon père, il faut qu'il s'éloigne encore ?

MAURICE.

Oui, ma fille. Tous les ans, Victorin, à cette funeste époque, va aux pieds des autels honorer la mémoire de son père ; c'est un devoir sacré pour lui, et loin de nous y opposer,

nous devrions le lui rappeler, s'il pouvait en perdre le souvenir. Pars, mon cher Victorin, que cette journée soit consacrée tout entière à ton malheureux père ; demain, tous tes instans appartiendront à tes amis.

VICTORIN.

Il baise la main de Maurice et témoigne sa satisfaction.

JULIETTE.

Depuis plusieurs jours les pluies ont grossi les torrens, les chemins doivent être bien mauvais, prends garde!...

BABYLAS.

Oh! soyez tranquille, mam'selle Juliette, je réponds de lui, corps pour corps. A présent, mon ami Victorin, quand vous voudrez, je suis tout prêt.

(Victorin embrasse ses parens adoptifs et s'éloigne avec Babylas. On les voit traverser au fond. Juliette sort sur un signe de Martial.)

SCÈNE VI.

MARTIAL, MAURICE.

MARTIAL, ramenant Maurice sur l'avant-scène.

FRÈRE, j'ai à te parler.

MAURICE.

De quoi s'agit-il?

MARTIAL.

De Victorin.

MAURICE.

Je t'écoute.

MARTIAL.

Maurice, le souvenir de son père n'est pas le seul motif de cette mélancolie dans laquelle nous le voyons si souvent plongé ; non , il existe une autre cause, et je la connais.

MAURICE.

Quelle est-elle ?

MARTIAL.

La voici. Jusqu'à ce jour, grâce à tes soins, rien ne lui a manqué ; mais Victorin n'est plus un enfant, le malheur a formé son caractère, a mûri son jugement ; il craint de t'être à charge, il s'inquiète de l'avenir, et sois sûr que l'incertitude de son sort n'est pas la moindre de ses peines.

MAURICE.

Tu me causes la plus grande surprise. Mais qui peut te faire croire ?...

MARTIAL.

Hier, je suis venu retrouver Victorin dans ce cabinet. A mon approche, il se hâta de froisser dans ses mains et de jeter sous la table un papier sur lequel il écrivait. Je suis naturellement curieux ; je parvins, tout en faisant, pendant qu'il dessinait, à pousser avec

ma canne le papier chiffonné hors du cabinet ;
je m'en saisis en quittant Victorin , je le lus, et
j'y trouvai des pensées , des vers , des phrases
qui n'étaient point terminées , mais qui toutes
peignaient le trouble et l'agitation de son ame.

MAURICE , après une pause.

Je te remercie de m'en avoir prévenu : il
m'est facile de calmer son inquiétude , et je
vais le faire.

MARTIAL.

Comment ?

MAURICE.

En lui assurant sur ce que je possède les
moyens de vivre indépendant.

MARTIAL.

C'est à quoi je m'oppose. Tu ne peux rien
donner à Victorin , Victorin ne doit rien re-
cevoir de toi , c'est moi que cela regarde.

MAURICE.

Toi !

MARTIAL.

Oui , moi ! Je suis garçon , il y a grande
apparence que je le serai toute ma vie. Je n'ai
pas d'enfant , tu as gardé par-devers toi , tu
as fait valoir ma part de l'héritage de notre
pauvre père , ma pension me suffit , et dès au-
jourd'hui j'abandonne tout le reste à Victorin.

MAURICE.

Mais , mon frère !...

MARTIAL.

Mais, mon frère!... Je veux que ce soit comme cela, et ce sera. Mon projet est superbe; et je l'exécute aujourd'hui même.

MAURICE.

Je ne te ferai plus qu'une observation.

MARTIAL.

Tant mieux; dépêche-toi.

MAURICE.

J'ai jusqu'à ce jour regardé Victorin comme mon fils; j'étais jaloux de contribuer seul à son bonheur; veux-tu me priver de ce plaisir?

MARTIAL.

Oui, sans doute; c'est justement parce que tu as tout fait pour lui jusqu'à présent, que je veux aussi faire quelque chose à mon tour. Sois tranquille, va, ta part sera encore la plus belle. Que lui donné-je, moi?... un peu d'argent qui m'est inutile. Mais l'homme qui l'a recueilli quand il était abandonné, qui a élevé son enfance, qui a pris soin de son éducation, qui lui a donné des talents, voilà son véritable père, voilà l'homme dont les bienfaits ne s'effaceront jamais de son cœur.

MAURICE.

Bon Martial!...

MARTIAL.

Allons, tu cèdes à mes vœux, n'est-ce pas?

MAURICE.

Il le faut bien.

MARTIAL.

Embrasse-moi, cher frère ! Morbleu ! je suis d'une joie !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE, accourant.

Mon père, mon père, mon père !...

MAURICE.

Que nous veut Juliette ?

JULIETTE.

Mon père, grande nouvelle ! M. le comte Edmond de Bigorre vient d'arriver au château.

MAURICE.

Monsieur le Comte !

MARTIAL.

Mon colonel !

JULIETTE.

Accompagné d'un seigneur inconnu.

MAURICE.

Je cours lui présenter mon hommage.

214 LA VALLÉE DU TORRENT.

MARTIAL.

Je te suis, frère ; je songerai ensuite à Victorin, mais je veux d'abord saluer mon colonel.

JULIETTE.

Ce serait peine inutile, car, aussitôt arrivé, M. le Comte est sorti pour se promener dans la campagne tandis qu'on prépare son appartement. C'est que tout cela était un peu en désordre, depuis plus de dix ans qu'il n'est venu dans ce pays.

MAURICE.

Mais personne n'était donc prévenu de son arrivé ?

JULIETTE.

Personne.

MARTIAL.

Oh ! je le reconnais bien là ! Il aura voulu éviter les cérémonies ! c'est un homme si simple dans ses manières, si bon ! .. J'aurai bien du plaisir à le revoir !

JULIETTE.

C'est très-mal à lui d'être venu comme cela ; si l'on avait été averti, toute la jeunesse se serait réunie, il y aurait eu une fête, des danses !... Voilà une belle occasion de perdue.

MAURICE.

Perdue ! non, ma fille, rassure-toi ; pendant son absence, M. le Comte a toujours

fait du bien à ses vassaux, il en est adoré
et je te réponds !...

PAYSANS EN DEHORS.

Vive Monseigneur, vive Monseigneur !

MAURICE.

Ces cris de joie annoncent son approche.

JULIETTE, qui a été regarder au fond.

Quel bonheur ! il vient par ici.

MARTIAL.

Ici !... Morbleu ! n'épargnons rien pour le
bien recevoir !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE BIGORRE,
REIMBEAU, PAYSANS, PAYSANNES, SUITE
DU COMTE.

(Les paysans traversent les rochers du fond en fai-
sant retentir l'air de leurs cris de joie. Au milieu
d'eux on distingue le Comte et Reimbeau suivis des
gens du Comte. Ce seigneur salue affectueusement
tous les villageois. Martial a couru ouvrir la petite
porte du fond ; le Comte et Reimbeau entrent dans
le jardin, les paysans les y suivent.)

MAURICE.

SOYEZ le bien venu, M. le Comte, dans
des lieux où votre présence répand la plus
vive allégresse.

MARTIAL.

Honneur, respect à mon brave Colonel.

LE COMTE.

Je vous salue, Maurice ; bonjour, mon vieux camarade, je suis charmé de te revoir.

MARTIAL.

Ah ! mon Colonel ! c'est un bien grand plaisir pour moi !

LE COMTE, aux paysans.

Mes bons amis, si vous vous félicitez de mon retour, je n'éprouve pas moins de plaisir à me retrouver au milieu de vous. Rendez-vous à la vallée du Torrent ; c'est là, si je m'en souviens bien, que se célèbrent les fêtes du village, c'est là que j'irai bientôt vous rejoindre ; allez, mes enfans, allez, et que la soirée entière soit consacrée au plaisir.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive Monseigneur !

(Ils sortent en dansant.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, REIMBEAU, MARTIAL,
MAURICE, JULIETTE.

LE COMTE.

Moi, je reste ; si vous voulez me le permettre, je vais passer quelques instans avec

vous. Je veux vous faire connaître le meilleur de mes amis, l'homme à qui je dois le bonheur de revoir encore les lieux qui m'ont vu naître.

REIMBEAU.

De grâce, cher Comte...

LE COMTE.

Reimbeau, ne me privez pas du plaisir de vous témoigner publiquement ma reconnaissance. Oui, mes amis, les dépenses que j'avais été forcé de faire, pour paraître dans les armées du roi d'une manière convenable à mon rang et à ma naissance, avaient considérablement diminué ma fortune; j'avais contracté des dettes, et j'allais me voir réduit à vendre une partie de mes domaines, lorsque ce généreux ami est venu à mon secours et m'a procuré le moyen de remplir toutes mes obligations.

MAURICE, à Reimbeau.

Seigneur, cette belle action vous acquiert bien des droits à notre reconnaissance, puisqu'elle nous a conservé notre bon seigneur.

REIMBEAU.

M. le Comte exalte trop une action toute naturelle; en l'obligeant, j'ai suivi l'impulsion de mon cœur, et je suis bien récompensé du faible service que j'ai eu le bonheur de lui rendre. Son amitié m'est acquise, et mon union prochaine avec son adorable sœur comble tous mes vœux, en m'attachant par

218 LA VALLÉE DU TORRENT.

des liens sacrés à une famille que j'aime et que j'honore depuis long-tems.

LE COMTE.

Oui, mes amis, vous reverrez bientôt ma bonne sœur, ma chère Adélaïde ; son hymen avec mon ami sera célébré dans ce château, et désormais nous ne nous séparerons plus ; j'ai quitté le service, et après avoir rempli mes devoirs envers mon prince et ma patrie, mes derniers jours vont s'écouler au sein de ma famille et au milieu de mes enfans. Eh bien ! mes amis, quel est maintenant l'état de votre fortune ?... Maurice, vous avez de la famille ?

MAURICE.

Voilà ma fille, M. le Comte.

LE COMTE.

Votre fille !... Elle est charmante !... Quel âge avez-vous, ma belle enfant ?

JULIETTE.

Seize ans, Monseigneur.

LE COMTE.

Seize ans ! Allons, Maurice, il faudra bientôt lui trouver un mari.

JULIETTE.

Oh ! je ne suis pas pressée, M. le Comte.

LE COMTE.

Non ! Oh ! cela viendra. Vous n'avez point d'autre enfant, Maurice ?

MAURICE.

Non, M. le Comte.

JULIETTE.

Oh ! pardonnez-moi . mon père ; et mon frère Victorin, n'est-il pas votre fils ?

LE COMTE.

Ah ! ah ! quel est donc ce frère Victorin ?

MAURICE.

Un jeune homme bien intéressant , que j'aime comme un fils !...

MARTIAL.

Et qui le mérite , mon Colonel ; je suis sûr que vous daignerez aussi lui accorder votre amitié.

LE COMTE.

Je comprends : c'est quelque orphelin que le bon Maurice...

MARTIAL.

Mon frère a trouvé cet enfant , il y a huit ans , dans la forêt d'Orléans.

REIMBEAU , à part.

Qu'entends-je ?

LE COMTE.

Et vous ignorez à qui il doit le jour ?

MAURICE.

Non , M. le Comte ; il appartient à une famille noble ; mais ne lui connaissait point

de parens qui puissent le protéger, je me suis chargé de son enfance et j'ai pris soin de son éducation.

REIMBEAU.

Cette action fait votre éloge, M. Maurice. Mais quel âge avait cet enfant quand vous l'avez adopté ?

MAURICE.

A peu près huit ans.

REIMBEAU, à part.

Huit ans ! quel rapport !

LE COMTE.

Et comment se trouvait-il ainsi seul au milieu d'une forêt.

MAURICE.

Il y avait été abandonné par deux scélérats qui en sa présence avaient assassiné son père.

REIMBEAU, à part.

Grand Dieu !

LE COMTE.

Et il n'a pu désigner les meurtriers ?

MAURICE.

Hélas ! M. le Comte, quand je le trouvai, Victorin était dans un état affreux : il paraît que le saisissement qu'il venait d'éprouver avait égaré sa raison ; mes soins parvinrent à le calmer, mais l'infortuné avait perdu l'usage de la parole.

LE COMTE.

Que dites-vous ! il est muet ? Mais avez-vous consulté ?.... n'est-il donc pas possible ?

MAURICE.

Deux savans médecins, que j'avais appelés près de Victorin , se sont accordés à me dire que l'art ne pouvait rien sur lui. Une grande terreur , un saisissement affreux lui ont ravi le pouvoir de se faire entendre ; une révolution extraordinaire, une commotion soudaine pourraient seules le lui rendre.

LE COMTE.

Malheureux enfant !

MARTIAL.

Oh ! mon Colonel , Victorin est doué d'une telle intelligence , que nous comprenons sans difficulté tout ce qu'il veut nous dire. Et puis il a des talens !... Il écrit bien , très-bien !

LE COMTE.

Alors il vous a été facile d'apprendre de lui tous les détails de l'horrible événement qui l'a privé de son père. Je désirerais les connaître , car cet enfant m'intéresse beaucoup.

MARTIAL.

Rien de plus aisé, mon Colonel ; je vais vous faire le récit qu'il en a lui-même jeté sur le papier. Juliette , monte dans ce cabinet , apporte-nous...

JULIETTE.

Oh ! je sais, mon oncle, je sais.

MARTIAL.

Descends aussi le grand dessin qu'il a commencé, il y a quelques jours.

JULIETTE.

Cela suffit, j'y cours.

(Elle entre dans le cabinet.)

MAURICE.

Y penses-tu, mon frère ? c'est abuser de la bonté de M. le Comte.

LE COMTE.

Au contraire, Maurice. Ce que vous me dites de ce jeune homme m'inspire le plus vif intérêt, et si ma protection peut lui être utile, soyez sûr que je n'hésiterai point à la lui accorder.

MARTIAL.

Mon digne Colonel, que de reconnaissance !

REINBEAU, à part.

Mon effroi redouble à chaque instant ; cet enfant serait-il ?...

JULIETTE, sortant du pavillon.

Tenez, mon oncle, voilà tout ce que vous m'avez demandé.

MARTIAL, passant un écrit au Colonel.

Mon Colonel, si vous voulez jeter les yeux sur ce papier...

LE COMTE.

Comment donc ! mais cette écriture est fort belle. Voyez , Reimbeau.

REIMBEAU.

En effet , cher Comte , cela est très-bien.

LE COMTE.

Je suis curieux d'entendre les détails de cet affreux événement.

MAURICE.

M. le Comte , je vais vous satisfaire.

MARTIAL.

Laisse donc , frère ; c'est Juliette que cela regarde. Tu sais qu'elle s'en acquitte à merveille.

JULIETTE.

Mais , mon oncle...

MARTIAL.

Allons , allons , n'aie pas peur ; mon Colonel aura de l'indulgence.

LE COMTE.

Je suis persuadé que Mademoiselle n'en aura pas besoin.

MARTIAL.

Voyons , Maurice , des sièges ; là ! maintenant , ma petite Juliette , nous t'écoutons.

JULLIETTE, lisant.

Premières années d'un pauvre Orphelin.

« J'avais près de huit ans, quand mon
» père s'offrit pour la première fois à mes
» regards; jusqu'à cette époque je n'avais
» connu que le respectable instituteur chez
» lequel j'étais en pension, et un domestique
» nommé Valentin, qui venait souvent me
» voir, et pour lequel j'avais le plus tendre
» attachement. C'est de lui que j'ai su que
» ma mère était morte en me donnant le
» jour, et que mon père, ayant éprouvé de
» grandes pertes, était passé aux Indes, dans
» l'espoir de rétablir sa fortune. Enfin ce bon
» père, dont je désirais si ardemment la pré-
» sence, revint de ses voyages. Le sort
» l'avait favorisé; il rapportait en France des
» marchandises pour une somme considéra-
» ble, et venait à son débarquement d'en
» réaliser en or la plus grande partie. Il
» m'apprit que son projet était de me prendre
» avec lui, et de se consacrer désormais au
» soin de mon éducation. En effet, nous
» partîmes bientôt dans une chaise de poste
» qui contenait toutes ses richesses. Mon père
» me pressait dans ses bras, m'accablait des
» caresses les plus tendres; j'étais au comble
» de mes vœux!... Mais à la fin du troisième
» jour de notre voyage... jour fatal! que tu
» m'as coûté de larmes! »

REIMBEAU, à part.

O terreur !

JULIETTE, continuant.

« Le fidèle Valentin nous avait quittés depuis
 » le matin, sans doute pour remplir quel-
 » ques ordres qu'il avait reçus de son maître;
 » il devait nous rejoindre dans une ville dont
 » j'ai oublié le nom; la nuit approchait,
 » et nous traversions un bois très-épais, lors-
 » que soudain un coup de feu part et atteint
 » notre postillon; au même instant un autre
 » vient frapper mon père! je jette un cri
 » d'effroi; mon père, quoique blessé, se
 » saisit d'une arme, mais dans ce moment,
 » deux hommes... que dis-je? deux mons-
 » tres!... sortent d'un taillis qui borde la
 » route, et l'un d'eux, plonge à plusieurs reprises
 » un fer meurtrier dans le sein de mon mal-
 » heureux père! Il tombe en prononçant
 » ces mots d'une voix entrecoupée; *Grand*
 » *Dieu! c'est toi!... toi qui m'assassines!*
 » Saisi de douleur et d'effroi, je perds l'usage
 » de mes sens: j'ignore combien de tems je
 » restai dans cet état affreux; mais quand je
 » revins à moi, je m'aperçus qu'on m'avait
 » éloigné des lieux où s'était commis cet
 » horrible assassinat. Cependant je suis dans
 » un bois, car des arbres, des buissons m'en-
 » tourent; je veux m'écrier, je ne le puis!...
 » je ne fais plus entendre que des sons inar-
 » ticulés! j'ai perdu l'usage de la parole!...

» Accablé de désespoir, je retombe sur la terre
 » et j'aurais péri, sans doute, si un ange
 » n'était venu me prodiguer ses secours
 » me rappeler à la vie. »

MAURICE, l'interrompant.

Le reste, Monseigneur, ne contient que des détails relatifs à son séjour dans ma maison ; et n'offre plus rien qui soit digne de votre attention.

LE COMTE.

Malheureux Victorin ! que je plains sa triste destinée !

MARTIAL, montrant au Comte un grand dessin.

Voilà, mon Colonel, un dessin qu'il a fait lui-même ; il représente la scène affreuse qui l'a privé de son père.

LE COMTE.

En effet, ce dessin me paraît d'une grande vérité.

MARTIAL.

Le voilà, ce pauvre Victorin ! il est dans les bras de son père, on dirait qu'il cherche à le défendre ; et voilà l'assassin !...

REIMBEAU, à part.

Je frémis malgré moi !

LE COMTE.

Mais ce personnage n'est point terminé.

MAURICE.

Non, M. le Comte. Victorin l'a déjà dessiné

plusieurs fois, mais apparemment qu'il n'avait pas bien saisi le traits de ce misérable, car il l'a effacé.

REIMBEAU, à part.

Je respire ! (*Haut.*) Il me semble bien difficile qu'après tant d'années un enfant puisse se rappeler les traits d'un homme qu'il n'a vu qu'une fois.

JULIETTE.

Pardonnez-moi, Seigneur. Victorin m'a bien fait entendre, il y a deux jours, qu'il se rappelait parfaitement les traits de l'assassin ; et s'il n'avait pas eu depuis ce temps d'autres occupations, cette figure serait maintenant terminée.

REIMBEAU, à part.

Quel danger me menace !

(Depuis qu'il a été question de l'assassinat, la figure de Reimbeau a pris une teinte sombre ; le récit de Juliette a paru lui faire une impression terrible. A mesure qu'on entre dans les détails de cet événement, il éprouve un trouble, une agitation qu'il s'efforce de cacher.)

LE COMTE, après avoir examiné attentivement le dessin.

C'est fort bien ; n'est-il pas vrai, Reimbeau ?

REIMBEAU, cherchant à déguiser son trouble.

Oui, oui, cher Comte ; ce dessin est d'une vérité... effrayante !

LE COMTE.

Ce groupe surtout est fort bien placé. La position de ce malheureux père, qui semble implorer son meurtrier, et dont les derniers regards se tournent vers son fils !... L'effroi qui se peint dans les traits de cet enfant ; et cet ange exterminateur, qui semble balancer son glaive redoutable sur la tête de l'assassin...

REIMBEAU, avec égarement.

C'en est trop !... Comte, épargnez-moi !... Ce spectacle glace mes sens, et je... (*Il se détourne et ses yeux se fixent sur le buste ; aussitôt il recule précipitamment en s'écriant avec effroi : Ah !... que vois-je !*

TOUS.

Qu'avez-vous ?

REIMBEAU.

C'est lui !... voilà ses traits !... Oui, je n'en puis douter, c'est Luceval !

LE COMTE.

Luceval !

MAURICE.

Monsieur a raison. Luceval est le nom du père de Victorin.

LE COMTE, comme un homme qui cherche à se rappeler quelque chose.

Luceval !... (*Prenant la main de Reimbeau.*) Cher Reimbau, vous avez été son

ami ; je me rappelle maintenant cette malheureuse affaire ; je me souviens que vous m'instruisîtes des détails de votre liaison avec l'infortuné Luceval. Votre agitation ne m'étonne plus. Je suis fâché que tout ce qui vient de se passer ici ait pu renouveler vos regrets.

MARTIAL.

Quoi ! mon Colonel, le seigneur Reimbeau a été l'ami du père de notre cher Victorin ?

REIMBEAU, qui s'est remis pendant le dialogue précédent.

Oui, brave Martial, et sa mort m'a causé bien des tourmens ! Je ne l'avais point vu depuis son départ pour l'Amérique. La voix publique m'apprit à la fois son retour et sa fin déplorable. Je sus que Valentin, ce domestique dont le jeune Luceval parle dans son récit en des termes si flatteurs, fut convaincu de ce crime affreux, qu'il fut condamné au dernier supplice, mais qu'il parvint à s'échapper ; et je ne crois pas que depuis il soit retombé entre les mains de la justice.

MAURICE.

Que dites-vous, Seigneur ? l'assassin de M. de Luceval est connu ?

REIMBEAU.

Sans doute. Il n'est pas étonnant que vous l'ignoriez. Vous avez, dites-vous, trouvé cet enfant dans la forêt d'Orléans, et c'est près

230 LA VALLÉE DU TORRENT.

de Briare que le crime fut commis. Ajoutez à cela que vous n'avez connu ces détails qu'à l'époque où Victorin a pu vous les donner par écrit.

JULIETTE.

O mon oncle ! Ce seigneur sera bien content de revoir Victorin !

MAURICE.

Et Victorin verra, j'en suis sûr, avec le plus grand plaisir une personne qui a connu son malheureux père.

MARTIAL.

Quel dommage qu'il ne soit pas ici dans ce moment !...

REIMBEAU.

Je le verrai plus tard ; le Comte me permettra de le recevoir au château.

LE COMTE.

Sans doute ; je veux l'y voir moi-même ; je veux l'interroger, obtenir de lui tous les renseignemens qu'il pourra me donner ; et si le scélérat qui a commis ce crime abominable n'a point quitté la France, qu'il tremble ! je n'épargnerai rien pour le découvrir et le livrer au supplice qu'il n'a que trop mérité.

REIMBEAU.

Soyez sûr, cher Comte, que je vous aiderai dans vos recherches. Mon amitié Lucaval m'en impose l'obligation.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BABYLAS.

BABYLAS, traversant le fond.

Nous y'là, nous v'là. V'là M. Victorin.

TOUS, chacun dans sa situation.

Victorin !

MARTIAL.

Ah ! le voilà enfin de retour, ce cher Victorin ! il ne pouvait arriver plus à propos !

REIMBEAU, à part.

S'il me voit, je suis perdu !

BABYLAS, entrant.

Nous v'là, nous v'là revenus ! ah ! pardon, Messieurs, je n'avions pas l'honneur de vous apercevoir.

JULIETTE.

Comment ! Victorin n'est pas avec toi ?

BABYLAS.

Oh ! pardonnez-moi, Mademoiselle ; c'est que je suis venu devant et toujours courant, parce qu'on m'avait dit que Monsieur était ici, et que j'étais ben aise...

MARTIAL.

Pourquoi Victorin n'est-il pas venu en même tems que toi ?

232 LA VALLÉE DU TORRENT.

BABYLAS.

Ah ! dame ! parce qu'il marche plus doucement ; et puis il a tant pleuré à l'endroit d'où ce que je venons, et il est encoresi troublé, que je crois qu'il n'ose pas se présenter devant Monseigneur.

LE COMTE.

Il a tort ; que peut-il craindre ?

REIMBEAU.

Ne le contrarions point ; je préfère le voir dans un moment où mon esprit sera plus tranquille ; je désirerais aussi qu'on ne lui parlât point de moi ; il me sera bien doux de pouvoir l'instruire moi-même des liens d'amitié qui m'unissaient à son malheureux père.

MAURICE.

Il suffit, Seigneur, vos intentions seront remplies.

LE COMTE.

Allons, puisque cela est ainsi réglé, retournons au château.

REIMBEAU.

Oui, éloignons-nous avant que Victorin n'arrive.

JULIETTE.

Justement, vous n'avez pas de tems à perdre, le voici.

REIMBEAU.

Partons.

(Ils sortent : à l'instant où ils se présentent à la petite porte, Victorin paraît; mais il se place de côté avec respect; Reimbeau, par un mouvement involontaire, cherche à cacher ses traits et se glisse derrière le Comte. Ce seigneur s'arrête devant Victorin, le considère un instant avec un attendrissement très-marqué. Reimbeau profite de ce moment pour s'éloigner rapidement. Le Comte le suit, Victorin descend près de ses parens adoptifs, et tous saluent respectueusement, tandis que le Comte s'éloigne par les rochers avec Reimbeau qui se cache toujours et suivi de ses écuyers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la Vallée du torrent ; au fond , des rochers très-élevés garnis de sapins et de mélèzes. Un torrent tombe avec fracas de la montagne , forme diverses cascades et retombe en nappe dans un grouffre profond ; un pont en bois jeté sur deux pointes de rocher traverse le torrent.

Au quatrième plan , est un rocher escarpé qui domine le torrent , et sur lequel est une chapelle en ruines ; au-dessus de cette chapelle est un petit clocher au milieu duquel on voit une cloche dont la corde tombe dans l'intérieur du bâtiment , en vue du spectateur. A l'extrémité de la chapelle et sur la pointe du rocher , est un petit monument élevé à la mémoire de Luceval. Sur le devant de la scène sont plusieurs touffes d'arbres.

SCÈNE I.

REIMBEAU , seul.

(Il arrive par le fond , descend des rochers et semble dans la plus grande agitation.)

VOILA donc toutes mes craintes justifiées ! le voilà ce revers terrible que mes pressentimens semblaient m'annoncer depuis si long-tems ! En revoyant Luceval maître d'une fortune considérable , je ne pus résister au désir de me l'approprier ; j'épiai ses démarches , je

saisis le moment favorable : moi-même je le frappai , moi-même j'enveloppai dans mon manteau son fils qui était en proie à des convulsions effroyables ; mais l'homme que j'avais chargé de le faire périr loin des lieux où Luceval était tombé sous mes coups , présumant qu'il ne pourrait survivre à son père , ne voulut point se souiller d'un forfait inutile , et se contenta de l'abandonner au milieu de la forêt d'Orléans. Cet homme seul m'avait secondé dans cette entreprise ; lui seul possédait mon secret , et depuis trois ans la mort m'en a délivré. J'étais à l'abri de tous les soupçons ; mais la rencontre de cet enfant va détruire tous mes projets. Il a représenté avec la plus grande exactitude le lieu où son père a perdu la vie , il peut se rappeler mes traits , me désigner , et le plus affreux supplice !... Ah ! qu'il tremble ! Si je ne puis me sauver que par un nouveau crime , je suis capable encore de le commettre. Mais que vois-je !... une jeune fille !... c'est celle de Maurice !... le jardinier l'accompagne !... un jeune homme est avec eux !... c'est lui , sans doute !... fuyons !... Mais non.... je veux le voir ; il est important pour moi de connaître ses traits. Si le sort le livre à ma fureur , il faut que je puisse frapper des coups assurés : dérobons-nous seulement à ses regards.

(Il se cache derrière le bouquet d'arbres à droite.)

SCÈNE II.

REIMBEAU caché, **JULIETTE**, **VICTORIN**, **BABYLAS**, portant sur sa tête une corbeille remplie de fleurs.

BABYLAS.

Ah ! ben, je dis que v'là une jolie raffe de faite sur mes fleurs , aujourd'hui.

JULIETTE.

Sois tranquille, il en renâîtra d'autres... Victorin, tu va nous aider, n'est-ce pas ?

BABYLAS.

Je crois ben, pour notre bon Seigneur ! .. Ah ! dites donc, mademoiselle Juliette, quand notr' maître l'i a montré les dessins de mon ami Victorin, ça l'a donc ben amusé ? Eh ben ! il paraît qu'il est comme moi, Monseigneur, il aime les images. A propos d'images, mon ami Victorin, avez-vous retrouvé dans votre tête le portrait de l'homme méchant ?

JULIETTE.

Comment ! quel homme ?

BABYLAS.

L'homme méchant, vous savez ben, le coquin qui a... mon ami Victorin sait ce que je veux dire. Hein ? l'avez-vous trouvé ?...

VICTORIN.

Il semble réfléchir un moment , puis tout à coup , sa figure s'anime , ses yeux paraissent se fixer sur quelque objet qui le frappe ; il dépeint à Juliette et à Babylas les traits , la taille , la démarche et les vêtemens de l'assassin de son père ; et leur fait entendre qu'il est certain de le représenter très bien pour trait.

BABYLAS.

Oh ! mon Dieu ! on dirait qu'il le voit.

REIMBEAU , à part.

Je respire à peine !

JULIETTE.

Eh bien ! mon cher Victorin , monsieur le Comte veut t'interroger , et il a dit que si tu pouvais lui dépeindre exactement l'assassin de ton père , il n'épargnerait rien pour le découvrir et le faire punir comme il le mérite.

(Victorin paraît satisfait de cette promesse.)

BABYLAS.

Et ça sera bien fait. Tenez , mon ami Victorin , je ne suis pas méchant , mais je donnerais de bon cœur tout ce que je possède pour voir emprisonner ce coquin-là.

REIMBEAU , à part.

Que ne puis-je m'éloigner !

JULIETTE.

Allons , allons , ne nous arrêtons pas davantage. (A Victorin.) Viens , mon ami , viens

238 LA VALLÉE DU TORRENT.

arranger nos fleurs : c'est à la grange que tout les villageois doivent venir chercher leurs bouquets ; tu le sais , l'heure approche , et rien n'est encore préparé. Viens.

BABYLAS , reprenant sa corbeille.

Me v'là prêt, moi ! ah ! Dieu ! Dieu ! quel ravage dans mon jardin !

JULIETTE, voyant que Victorin ne la suit pas.

Eh bien ! tu restes là ?

VICTORIN.

Il fait signe à Juliette d'aller toujours devant avec Babylas ; qu'il ira bientôt la rejoindre , mais qu'il veut auparavant visiter la chapelle ruinée.

JULIETTE.

Ah ! voilà justement ce que je ne veux pas. Je sais bien que depuis ton enfance tu vas tous les jours dans cette chapelle rendre hommage à la mémoire de ton père , et que tu n'y as pas été ce matin. Mais la fête va bientôt commencer , tu ne peux te dispenser d'y paraître !... Non, Victorin, tu ne le peux pas sans offenser M. le Comte. Si tu savais comme il s'intéresse à ton sort !... Allons , mon petit Victorin , cela te contrarie , mais écoute : si tu veux venir tout de suite avec moi , je te raconterai ce qu'on a dit de toi à la maison pendant ton absence. On a cependant bien défendu de t'en parler , mais comme je suis sûre que cela te fera plaisir , je te dirai tout.

BABYLAS.

Ah ! ben , par exemple , c'est pour le coup que , si j'en faisais autant , on m'appellerait bavard !

JULIETTE.

D'ailleurs , après la fête , ce soir , tu y viendras comme à l'ordinaire.

REIMBEAU , à part.

Ce soir !...

BABYLAS.

Ah ! je vous en prie , mon ami Victorin , puisqu'il y a un secret ; c'est si joli , les secrets.

(Victorin , après quelque hésitation , se rend aux vœux de Juliette.)

JULIETTE.

Tu y consens !... Ah ! c'est bien aimable !... mais tu n'en seras pas fâché , va.

BABYLAS.

Allons , allons vite ; dépêchons-nous : les bouquets , les secrets , tout ça est très-pressé.

JULIETTE.

Viens , Victorin.

BABYLAS.

Dieu ! quel bonheur de savoir un secret !

(Ils sortent tous trois : après les avoir laissé s'éloigner , Reimbeau quitte sa retraite et vient en scène.)

SCÈNE III.

REIMBEAU.

Il ne m'est plus permis d'hésiter. Il faut me défaire de ce Victorin, ou ma perte est assurée. Mon parti est pris, lui-même vient de me donner les moyens de le frapper!... Ce soir, au sein de cette chapelle ruinée!... Il y sera seul, sans doute!... Seul je puis donc assurer mon repos en me délivrant de ce dangereux ennemi. En venant ici, j'ai traversé cette chapelle, et j'ai remarqué qu'elle a une double issue qui donne sur les rochers, et qui pourra protéger ma retraite; je n'ai donc besoin de me confier à personne; et si le sort me favorise, je pourrai bientôt me livrer sans crainte au bonheur qui m'est préparé. Voyons, réfléchissons bien, et ne négligeons aucune des précautions que la prudence nous prescrira.

SCÈNE IV.

REIMBEAU, sur le devant de la scène, VALENTIN, au fond.

(Valentin est couvert des livrées de l'indigence ; sa démarche est lente, et tout annonce en lui la misère dont il est accablé. Reimbeau, plongé dans ses réflexions, ne le voit pas.)

VALENTIN, à lui-même, et sans voir Reimbeau.

Après huit années d'exil, je revois enfin ma patrie ; mais hélas ! quelle triste destinée ! le glaive des lois est toujours suspendu sur ma tête, et je suis dans le dénûment le plus affreux.

REIMBEAU, à part, sans voir Valentin.

Non, je ne paraîtrai point à cette fête ; Victorin y sera, et j'ai tout à craindre si je m'offre à ses regards.

VALENTIN, apercevant Reimbeau.

J'aperçois un homme !... Adressons-nous à lui, et tâchons d'en obtenir les secours qui me sont nécessaires.

REIMBEAU, toujours à part.

Je saurai m'excuser auprès du Comte.

VALENTIN.

Seigneur...

Mélodrame 9

248 LA VALLÉE DU TORRENT.

REIMBEAU, vivement et avec surprise.

Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?... Que me voulez-vous ?

VALENTIN.

Accablé sous le poids de la misère, exténué de besoin, j'implore de votre pitié...

REIMBEAU, rudement.

Je ne puis rien pour vous, laissez-moi.

VALENTIN.

Je vous en conjure, Seigneur, ne me refusez pas...

REIMBEAU, plus rudement, et se tournant vers lui.

Je ne puis rien, vous dis-je ; cessez de m'interrompre.

VALENTIN, qui a fixé Reimbeau.

Grand Dieu ! que vois-je ?

REIMBEAU, ému.

Qu'avez-vous ?...

VALENTIN, cherchant à lui cacher ses traits.

Seigneur... (*A part.*) C'est lui, c'est ce Reimbeau dont les funestes conseils on hâté la ruine de mon malheureux maître !

REIMBEAU, qui l'a considéré attentivement pendant cet à-parté.

Pourquoi ce trouble ?...

VALENTIN.

Seigneur, votre refus a navré mon cœur,
et je m'afflige...

REIMBEAU, ne cesse de le considérer.

(*A part.*) Cet homme ne m'est pas in-
connu !

VALENTIN, vivement et à part.

Évitons qu'il ne puisse me reconnaître.

REIMBEAU, l'arrêtant.

Où allez-vous ?

VALENTIN.

Je crains de vous importuner, Seigneur ;
je me retire.

REIMBEAU.

Non ; demeurez, ne craignez rien. (*A part.*)
Je ne me trompe pas, c'est ce domestique
de Luceval, qui fut condamné !... (*Haut.*)
Restez, vous dis-je. J'étais très-occupé quand
vous vous êtes adressé à moi, je vous ai mal
reçu sans doute, je veux réparer mes torts.

VALENTIN.

Que de bontés, Seigneur !... (*A part.*)
Que veut-il faire ?

REIMBEAU, à part.

Heureuse rencontre ! sachons en profiter.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BABYLAS.

BABYLAS, traversant la scène avec humeur.

C'est-i' pas guignonnant, là ! mademoiselle Juliette qui ne veut pas absolument raconter le secret devant moi. Quelle injustice ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle injustice !

REIMBEAU, à Babylas.

Écoute.

BABYLAS.

Bien volontiers, seigneur Reimbeau, je suis à vos ordres. (*Apercevant Valentin.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que c'te figure-là ?

REIMBEAU.

Je veux faire quelque bien à ce malheureux. Conduis-le au château de Bigorre, recommande en mon nom au concierge de le loger pour cette nuit, et de lui donner tout ce qui lui sera nécessaire.

BABYLAS.

Ça suffit, Monseigneur.

VALENTIN, avec crainte.

Pardon, Seigneur ; je ne puis accepter... Votre générosité me touche, mais il m'est impossible de rester long-tems dans ces cantons ; il faut que je parte...

REIMBEAU.

Vous paraissez hors d'état d'aller plus loin ; la nuit approche ; je veux que vous la passiez au château. Quand vous aurez pris quelque repos vous partirez, et mes bienfaits vous mettront à même de continuer votre voyage.

VALENTIN.

Seigneur !

REIMBEAU.

Je l'exige.

BABYLAS, à part.

Tiens, il fait encore le difficile ! le v'là ben malade !

REIMBEAU, à Babylas.

Je m'en rapporte bien à toi pour remplir mes intentions. Qu'on ait le plus grand soin de cet infortuné !

BABYLAS.

Soyez tranquille, Monseigneur.

REIMBEAU.

Allez, brave homme, suivez ce garçon, et ne songez point à partir que vous ne soyez bien remis de vos fatigues. N'ayez aucune inquiétude, je me charge de votre sort. (*À part.*) Ne perdons pas un moment ; que cet homme retombe entre les mains de la justice, que Victorin cesse d'exister, et mes craintes s'évanouissent à jamais...

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

VALENTIN, BABYLAS.

BABYLAS.

ALLONS, me v'là en jolie société !

VALENTIN, à part.

Quelles peuvent être ses intentions ? m'a-t-il reconnu ? Cherche-t-il à me perdre ? Mais quel intérêt pourrait l'y engager ?

BABYLAS, à part.

Je vous demande un peu ce que c'est que cet homme-là ?

VALENTIN, à part.

D'ailleurs, après le changement que huit années de malheurs ont dû apporter dans mes traits, j'ai peine à croire qu'il ait pu me reconnaître.

BABYLAS, à part.

Tiens ! le v'là qui parle tout seul ! allons , allons , faut m'en débarrasser. (*Haut.*) Monsieur , si vous voulez venir avec moi , je vas vous conduire.

VALENTIN.

Avant tout , permettez-moi de vous faire une question.

BABYLAS.

Ah ! mon Dieu ! dix , si ça vous plaît ; je suis toujours prêt à répondre , moi.

VALENTIN.

Quel est ce Seigneur qui me témoigne tant de bonté ?

BABYLAS.

C'est le seigneur Reimbeau. Je ne le connaissons pas, puisqu'il n'est que d'aujourd'hui dans le pays. Mais il faut que ce soit un brave homme, puisqu'il est l'ami de M. le Comte de Bigorre, notre bon seigneur.

VALENTIN, à part.

Quel changement dans sa fortune !

BABYLAS.

Quoi que vous marmotez donc tout bas ?

VALENTIN.

Moi !

BABYLAS.

Dam' ! écoutez, j'aimons ben à répondre, mais j'aimons ben itou à savoir ; et c'est naturel, ça. Oh ! je suis en état de vous tenir tête !... parlez, parlez, parlez...

VALENTIN.

Votre Seigneur est donc bien généreux ?

BABYLAS.

M. le Comte?... ah ! c'est le plus bon !... le plus aimable de tous les hommes !

VALENTIN.

Vous êtes à son service ?

248 LA VALLÉE DU TORRENT.

BABYLAS.

Non. Oh ! je n'ai pas cet honneur ! mais
mafine, si vous voulez connaître mes mai-
tres, ça vous sera bien facile, car je les aper-
cevons qui venont de ce côté. Eh ! not'
maître ! not' maître !... not' maître !

VALENTIN, à part.

D'après ce qu'on dit de ce seigneur, je
puis sans crainte...

BABYLAS, appelant toujours.

Not' maître ! not' maître !

VALENTIN, à part.

D'ailleurs., accablé de fatigue et faible
comme je le suis, il me serait impossible de
continuer mon voyage.

BABYLAS.

Not' maître ! not' maître ! Arrivez, arrivez
donc !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MARTIAL, MAURICE.

MARTIAL.

En bien ! qu'est-ce qu'il y a, qui te fait
crier de la sorte ?

MAURICE.

On dirait que le feu est au village.

BABYLAS.

Ah ! laissez donc, le feu est au village !
c'est ben autre chose, ma foi, c'est Monsieur
qui est arrivé.

MAURICE, à Martial.

Monsieur !

BABYLAS.

Oui, Monsieur, qu'est un pauvre malheu-
reux comme tant d'autres, qui n'a pas le sou,
qui tombe de fatigue, et qui...

MARTIAL.

Eh bien ! il faut le secourir !

MAURICE, à Valentin.

Soyez le bien venu, mon ami ; nous ferons
pour vous tout ce qui sera en notre pouvoir.

MARTIAL.

Venez, venez, notre maison est toujours
ouverte aux infortunés.

BABYLAS.

Mais, mon Dieu, not'maitre, il n'a pas be-
soin de votre maison, puisque le seigneur
Reimbeau m'a dit de le conduire au château,
et de le recommander au concierge.

MAURICE.

Et pourquoi au château ? il y a tant à men-
ter pour y arriver, et ce pauvre homme paraît
si faible, qu'il lui sera impossible d'aller jus-
que-là.

VALENTIN.

Je le crains , et si vous pouviez ..

MARTIAL.

Certainement que nous le pouvons. Notre maison est très-peu éloignée , et l'on vous y donnera tout ce dont vous avez besoin.

BABYLAS.

Mais , écoutez donc , not' maître. Le seigneur Reimbœuf se fâchera peut-être !

MAURICE.

Oh ! que non.

MARTIAL.

Tu vois bien que cet homme est hors d'état d'aller au château. Tu vas le conduire à la maison.

BABYLAS.

A la maison ! mais il n'y a personne , puisque vous avez permis à tout le monde de venir à la fête , et (*baissant la voix*) on ne peut pas laisser seul un homme de si mauvaise mine.

MARTIAL.

Eh bien ! tu y resteras avec lui.

BABYLAS.

Pour le garder ? ah ! par exemple ! et la fête ?

MAURICE.

Tu la verras une autre fois.

BABYLAS.

Mais une autre fois il n'y en aura pas.

MARTIAL.

Allons ! ne vas pas raisonner ! Où est Victorin ?

VALENTIN, avec surprise.

Victorin !

BABYLAS.

Il est là-bas avec mademoiselle Juliette , qui prépare les bouquets !

MARTIAL.

C'est bon. Conduis ce pauvre diable, et aie bien soin de lui. Tu prendras une bouteille de notre vieux vin de Tavel, et tu lui en donneras, cela ranimera ses forces. Ça fait qu'ensuite, s'il veut aller au château, il ira. Dépêche-toi.

BABYLAS.

Vous le voulez ? eh bien ! je ne pourrai pas être à la fête, et M. le Comte se formalisera.

MAURICE.

Oh ! sois tranquille, nous t'excuserons.

BABYLAS,

Et mon ami Victorin qui compte sur moi !

MARTIAL.

Eh bien ! il s'en passera, va-t'en.

MAURICE, à Valentin.

Allons, mon ami...

VALENTIN.

J'ai déjà entendu prononcer plusieurs fois le nom de Victorin ; avez-vous un fils qui s'appelle ainsi ?

MAURICE.

Oui, c'est le nom de mon fils. Mais pourquoi cette question ?

VALENTIN.

C'était le nom d'un enfant qui m'était bien cher !... mais hélas ! je l'ai perdu !... je ne le verrai jamais !... Cher enfant !... malheureux père !... que n'ai-je pu mourir avec vous ?

(On entend dans l'éloignement les sons du tambourin et du galoubet.)

BABYLAS.

Ah ! mon Dieu ! v'là la fête !...

MAURICE.

Tous les habitants des hameaux voisins vont se rendre dans cette vallée.

VALENTIN.

Souffrez que je m'éloigne.

MARTIAL.

Allons, allons, Babybas.

BABYLAS.

Pardi, allez, me v'là ; queu guignon ! moi qui comptais tant m'en donner.

MARTIAL.

Allez, brave homme, nous nous reverrons bientôt.

(Valentin sort avec Babylas qui paraît désolé; au même instant, les rochers du fond se garnissent de villageois et de villageoises qui arrivent en dansant. Juliette entre en scène en même temps qu'eux.)

SCÈNE VIII.

MAURICE, MARTIAL, JULIETTE,
PAYSANS, etc.

MAURICE.

En bien! mes enfans, vous êtes tous réunis? allons, allons, M. le Comte ne peut tarder à paraître. Dépêchons-nous.

JULIETTE.

Où est donc ce vilain Babylas? est-ce qu'il ne vient pas chercher les bauquets?

MARTIAL.

Oh! il est à la maison, bien fâché, bien triste!... il ne pourra pas assister à la fête.

JULIETTE.

Oh! le pauvre garçon! pourquoi donc cela?

MARTIAL.

Je te le dirai.

JULIETTE.

En ce cas, mes amis, venez avec moi jus-

254. LA VALLÉE DU TORRENT.

qu'à la grange; Victorin va vous donner vos bouquets.

MAURICE.

C'est cela; mes enfants, allez avec Juliette.

MARTIAL.

Et dépêchez-vous, morbleu ! car mon colonel sera sans doute bientôt ici.

JULIETTE.

Oh ! nous serons de retour dans un instant.

(Elle sort avec tous les villageois.)

SCÈNE IX.

MARTIAL, MAURICE.

MARTIAL.

Qu'as-tu donc, frère ? tu parais tout rêveur.

MAURICE.

Effectivement, je réfléchis... N'as-tu pas remarqué le trouble de cet homme quand on a nommé Victorin ?

MARTIAL.

Si fait, mais cela m'a semblé tout naturel, puisqu'il regrette un enfant qui portait ce nom.

MAURICE.

N'importe, je veux l'interroger; il se pourrait...

MARTIAL.

Ne vas-tu pas croire que c'est de notre Victorin qu'il a voulu parler ?

MAURICE.

Je ne crois rien, mais ce serait possible, et je ne veux rien négliger de tout ce qui peut intéresser mon fils adoptif ; après tant de recherches infructueuses peut-être parviendrai-je un jour à obtenir quelques renseignemens utiles à la cause de Victorin.

MARTIAL.

Il serait bien singulier que... Mais, puisque nous en sommes sur cet article, je veux t'ouvrir mon cœur, te faire part de quelques soupçons qui me paraissent mieux fondés que les tiens.

MAURICE.

Des soupçons ! et sur qui ?

MARTIAL.

Je vais te surprendre. Sur le seigneur Reimbeau.

MAURICE.

Qu'oses-tu dire ?

MARTIAL.

Écoute : j'ai de bons yeux, et je connais les hommes. Ce n'était point de l'émotion que ce seigneur a fait paraître au récit des malheurs de Victorin ; non, c'était une sorte de terreur... un effroi qu'il cherchait vainement

à déguiser. Cet effroi devint plus grand encore dès qu'il eut aperçu le buste de M. de Luceval!... Ses yeux étaient hagards!... tous ses traits semblaient décomposés!... Cela n'est pas naturel.

MAURICE.

Y penses-tu?... l'ami, le frère de notre noble seigneur!...

MARTIAL.

Raison de plus pour tenter d'éclaircir mes doutes. Mon colonel peut être trompé, et si j'en acquérais la certitude, il serait de mon devoir de le désabuser.

MAURICE.

Mais il dit avoir été l'ami de M. de Luceval, il paraît s'intéresser à Victorin...

MARTIAL.

Pourquoi donc cet empressement à le fuir? Pourquoi ce trouble quand on annonça son approche? Si j'avais eu le malheur de perdre le meilleur de mes amis, j'aurais donné des larmes à sa mémoire! Le souvenir de sa perte eût toujours excité mes regrets, affligé mon cœur; mais si, après dix ans, le fils de cet infortuné se fût offert à mes regards, loin d'éviter sa présence, j'aurais volé dans ses bras, j'aurais reversé sur lui l'amitié que je portais à son père, et son affection eût adouci mes regrets. Maintenant, compare cette conduite avec celle du seigneur Rejubeau.

MAURICE.

Quel est ton dessein ?

MARTIAL.

Dem'attacher à ses pas, de l'épier sans cesse ;
et malheur à lui ! si j'acquiers la certitude de
ce que je ne fais que soupçonner en ce mo-
ment.

MAURICE.

M. le Comte s'avance. Mon frère , sois
prudent.

MARTIAL.

Ne crains rien. (*Allant à la coulisse par la-
quelle les paysans sont sortis.*) Arrivez donc ,
arrivez donc, vous autres : voilà Mousseigneur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , LE COMTE , VICTORIN ,
JULIETTE , PAYSANS , PAYSANNES , SUITE
DU COMTE.

(Tandis que le Comte et les gens de sa suite traversent
le pont et descendent les rochers , les paysans , ten-
nant des bouquets et guidés par Victorin et Juliette ,
garnissent le devant de la scène.)

258 LA VALLÉE DU TORRENT.

vous sont connus ; vous rendre heureux est le plus cher de mes désirs. J'ai promis que cette soirée serait consacrée tout entière au plaisir, et je tiendrai ma promesse : dansez , livrez-vous à la joie : quand la nuit nous chassera de ces lieux , nous rentrerons au château , où de nouveaux divertissemens nous attendent.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive Monseigneur !

MARTIAL , présentant Victorin au Comte.

Mon Colonel , permettez-moi de vous présenter notre cher Victorin ; il partage les sentimens de respect et d'amour que votre bonté nous inspire , et vous demande l'honneur de votre protection.

LE COMTE.

Je connais vos malheurs , mon jeune ami ; l'éloge que font de vous vos parens adoptifs ajoute encore à l'intérêt que ce récit m'avait inspiré ; nous ferons bientôt plus ample connaissance , et j'ai l'espoir qu'un jour nous nous en féliciterons tous deux.

VICTORIN.

Il lui exprime sa reconnaissance , puis il semble chercher autour de lui.

LE COMTE.

Qu'a-t-il donc ? il paraît inquiet.

MAURICE.

Que veux-tu , Victorin ?

VICTORIN.

Il exprime qu'il cherche quelqu'un qui devait être avec le Comte.

LE COMTE

Que veut-il dire ?

JULIETTE.

Je vais vous l'expliquer, Monseigneur : j'ai peut-être eu tort, mais je n'ai pu résister au désir de lui apprendre que le seigneur qui vous accompagnait avait été le meilleur ami de son père : cette nouvelle lui a fait bien plaisir, il serait charmé de voir ce seigneur, et c'est lui qu'il cherche en ce moment.

LE COMTE.

Mais il n'est pas ici, et cela m'étonne.

MARTIAL, bas à Maurice.

Je l'aurais parié.

MAURICE, de même.

Tais-toi.

LE COMTE.

Il viendra sans doute, mais il ne faut pas l'attendre. Commencez toujours, mes amis.

MAURICE.

Monsieur le Comte, veuillez prendre place.
(Tout le monde s'assied.)

BALLET.

300 LA VALLÉE DU TORRENT.

(La danse est interrompue par Babylas que l'on entend crier dans l'éloignement.)

Not' maître ! not' maître ! M. Martial !

TOUS.

Qu'entends-je ?

JULIETTE.

C'est Babylas !... Oh ! comme il paraît effrayé.

MARTIAL.

Il vient à nous.

(Le jour baisse par degrés.)

SCÈNE XI.

DES PRÉCÉDENS, BABYLAS.

BABYLAS, accourant.

Ah ! not' maître !... Ah ! Monseigneur !
queu malheur !... quelle aventure !

MARTIAL.

Qu'as-tu donc ?

MAURICE.

Qu'est-il arrivé ?

BABYLAS.

Cet homme que vous m'avez chargé de
conduire...

MAURICE.

Eh bien ?

BABYLAS.

C'est un coquin !

MARTIAL.

Que dis-tu ?

BABYLAS.

Il vient d'être arrêté.

MAURICE.

Arrêté !

BABYLAS.

Figurez-vous qu'après lui avoir donné tout ce qu'il lui fallait, j'étais venu m'asseoir à la porte de la maison, où j'enrageais de tout mon cœur au son du tambourin ; v'la que tout à coup, je vois arriver tout plein des soldats ; je m'informe de ce qu'ils viennent faire, ils me répondent qu'ils vont au château arrêter un grand scélérat qu'ils me dépeignent : v'la que je reconnais notre homme sur le signalement ; v'la que la peur me prend, je dis tout à l'officier ; il entre dans la maison, et le mendiant est arrêté.

MARTIAL.

Est-il possible ?

LE COMTE.

Quel est cet homme ?

MAURICE.

Un malheureux que nous avons secouru.

MARTIAL, vivement.

Et que le seigneur Reimbeau avait recom-
mandé au concierge de votre château.

LE COMTE.

Reimbeau !

BABY LAS.

Eh ben ! c'était une friime ; car c'est le sei-
gneur Reimbeau lui-même qui a envoyé les
soldats qui l'ont arrêté.

MARTIAL.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BABY LAS.

Vous allez sûrement le savoir, car voilà
l'officier, les soldats et le mendiant.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, VALENTIN, UN OFFICIER,
SOLDATS.

L'OFFICIER.

MONSIEUR le Comte, les magistrats de
Lourdes, sur les dépositions du seigneur
Reimbeau, m'ont chargé de saisir le nommé
Charles Valentin, condamné depuis long-tems
à la peine capitale, et qui, jusqu'à ce jour,
avait échappé aux recherches de la justice ;
j'ai suivi les ordres qui m'ont été donnés ; le
coupable est en mon pouvoir, et cette lettre

du seigneur Reimbeau vous instruira des motifs de son arrestation.

(Le nom de Valentin a fait tressaillir Victorin , il a cherché à voir le malheureux qu'on vient d'arrêter ; mais Valentin , placé au milieu des soldats , et couvrant sa figure de ses mains , ne peut en être aperçu : Victorin , d'ailleurs , a cessé ses recherches à l'instant où l'officier a désigné Valentin comme proscrit par les lois. Le Comte reçoit la lettre des mains de l'officier , la décachète et la lit à haute voix.)

LE COMTE , lisant.

« Cher Comte ,

» Ce que je dois à la mémoire de mon mal-
» heureux ami a pu seul m'éloigner de vous
» dans un moment où tous les cœurs se réunissent pour vous fêter. Ce jour fut sans
» doute marqué par le Ciel pour combler
» tous mes vœux , puisqu'à l'instant même
» où je rencontre d'une manière si miraculeuse
» le fils de l'infortuné Luceval , l'assassin de
» son père vient se remettre lui-même en mon
» pouvoir. »

TOUS.

Grand Dieu !

(Mouvement d'horreur de la part de Victorin.)

LE COMTE.

Misérable ! c'est toi qui a commis ce crime horrible ! Ah ! je bénis le Ciel qui te livre enfin à la justice que tu as bravée trop long-temps ; rien maintenant ne saurait te soustraire au châti-

VALENTIN, avec fermeté.

Je ne chercherai point à éviter mon sort !...
Je suis flétri dans l'opinion des hommes, mais
Dieu connaît mon cœur; la prévention a égaré
mes juges, les apparences les ont trompés,
ils m'ont cru coupable, puisqu'ils m'ont con-
damné; mon honneur est perdu, l'échafaud
m'attend, bientôt j'y porterai ma tête, et ce-
pendant, je le jure à la face du Ciel, je suis
innocent.

(Le son de cette voix a paru frapper Victorin; il a
cherché pendant ce couplet à se rappeler en quels
lieux il l'avait déjà entendue.)

LE COMTE.

M. l'Officier, faites votre devoir.
(Les gardes font un mouvement pour entraîner Va-
lentin, Victorin se précipite au-devant de leurs
pas et les arrête. Surprise générale.)

TOUS.

Quel est son dessein ?

VALENTIN.

Que vois-je !

LE COMTE.

Que faites-vous, jeune homme ? oubliez-
vous que ce monstre est l'assassin de votre
père ?

VICTORIN.

Il passe rapidement devant le Comte, se jette
dans les bras de Valentin, le ramène sur le devant
de la scène, le presse sur son cœur, et semble par
ses gestes vouloir exprimer que le Comte est dans
l'erreur.

TOUS.

Oh ! Ciel !

BABYLAS.

Tiens ! il le connaît !

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

VALENTIN.

De son père ! Grand Dieu ! que dois-je penser ! Ce jeune homme .. serait-il ?...

VICTORIN.

Il renouvelle ses protestations et cherche à se faire reconnaître par Valentin.

VALENTIN.

Mais oui ; mes yeux ne m'abusent point ; ce sont les traits chéris de mon malheureux maître !... c'est lui !... c'est Victorin !...

VICTORIN.

Il paraît enchanté de ce que Valentin le reconnaît.

VALENTIN.

O mon Dieu ! je te remercie ! j'ai revu le fils de mon bon maître , il m'a pressé dans ses bras !... je mourrai sans regrets !

BABYLAS , à Juliette.

Ah ! c'est ce vieux Valentin qui...

LE COMTE.

Reinbeau s'est donc abusé !... Cet homme ne peut être coupable.

VALENTIN.

Ah ! Seigneur ! depuis huit années, voilà les seules paroles consolantes que j'aie entendues. Non, non, je ne suis point coupable !... J'aurais donné ma vie pour mon maître, comment aurais-je pu attenter à la sienne?... On m'a proscrit, condamné ; mais l'instant de ma justification approche ! et quelle preuve plus éclatante de mon innocence que l'accueil touchant que M. Victorin vient de me faire !... Si j'étais l'assassin de M. de Luceval, son fils, en ce moment, ne presserait-il dans ses bras ?

VICTORIN.

Il se précipite en effet dans les bras du vieux Valentin.

MARTIAL.

Non, c'est impossible ; ce funeste événement est trop présent à la pensée de Victorin, pour qu'il puisse se tromper à ce point.

L'OFFICIER.

Cependant, M. le Comte, un arrêt en date du 15 novembre 1613, condamne à la peine de mort Charles Valentin, en réparation du crime d'assassinat commis sur la personne de son maître ; cet homme est bien Charles Valentin, il me l'a dit lui-même, et je ne puis me dispenser...

VICTORIN.

Il se place devant Valentin et fait signe aux gardes de ne point approcher.

LE COMTE.

Un moment , M. l'Officier; laissez-moi le
temps d'approfondir cette affaire.

BABYLAS.

V'là-t-il un événement !

LE COMTE , à Valentin.

Sur quelles preuves fûtes-vous donc con-
damné ?

VALENTIN.

Pendant le voyage , j'avais obtenu de mon
maître la permission de le quitter pour aller
voir une vieille parente qui avait pris soin de
ma jeunesse et qui demeurerait à peu de distance
de la route ; il me l'accorda , et je lui promis
de le joindre le lendemain matin à Briare.
Fatale idée ! Si je n'eusse point quitté mon
maître , j'aurais pu le défendre ; je serais mort
du moins en combattant pour lui , et le dés-
honneur n'eût pas flétri mon nom. Mais le
Ciel en avait ordonné autrement.

JULIETTE.

Ah ! pauvre homme ! il me fait de la peine.

BABYLAS.

Je crois que j'en pleure , mademoiselle Ju-
liette.

VALENTIN.

Après avoir rendu mes devoirs à ma pa-
rente , je crus pouvoir arriver à Briare avant
la nuit , et je partis. Quel fut mon désespoir ,

quand je trouvai la chaise de poste de M. de Luceval au milieu de la route; les chevaux avaient été emmenés; le postillon était étendu sur la poussière, et mon maître, mon bon maître nageant dans son sang et percé de plusieurs coups mortels, était encore dans la voiture où il paraissait avoir été frappé. Je jette des cris affreux, je me précipite sur le corps sanglant de M. de Luceval, je tente de le rappeler à la vie!... Soins inutiles!... Il avait cessé d'exister!... Je cherche son fils, il a disparu! Je ne vous dirai point ce que je devins dans ce moment cruel; ma tête se perdit, ma raison s'égara, et quand je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais chargé de fers et dans le fond d'un cachot. J'appris bientôt de quel crime affreux j'étais accusé!... Je parus devant mes juges, des archers m'avaient arrêté aux portes de Briare; j'étais couvert de sang; le corps de M. de Luceval avait été retrouvé; je portais sur moi, dans une ceinture de cuir, une somme considérable dont mon maître m'avait chargé de faire le recouvrement. Tous ces incidents réunis contre moi parurent à mes juges des preuves suffisantes, et mon arrêt fut prononcé. Mais quelques prisonniers dont les cachots étaient voisins du mien avaient concerté un projet de fuite; ils s'étaient procuré de fausses clefs, ils me proposèrent de les accompagner, et le désir de conserver ma vie me fit accepter leur proposition. Mes fers une fois brisés, j'abandonnai la France. Pendant

huit années je traînai dans les pays étrangers mes chagrins et ma misère ; enfin je ne puis résister à l'envie de revoir encore mon pays ; je rentre en France, je suis reconnu, arrêté, et à l'instant où je croyais marcher au supplice, le Ciel me donne le moyen de faire éclater mon innocence, et rend à mes vœux le fils d'un maître que j'ai pleuré si long-tems.

MAURICE.

L'infortuné !

MARTIAL.

Et voilà la justice des hommes ! L'innocent est proscrit, persécuté !... tandis que le coupable !...

LE COMTE.

Nous saurons l'atteindre, et tôt ou tard il recevra le prix de ses forfaits.

MARTIAL.

Je l'espère.

LE COMTE

Valentin, vos malheurs touchent à leur terme ; vous reparâîtrez devant les tribunaux, mais le témoignage de Victorin atténuera les accusations portées contre vous ; et si ce que vous avez dit est vrai, l'arrêt qui vous condamne sera bientôt annulé. Comptez sur moi pour hâter le moment qui doit vous rendre à la société. Coupable, je vous aurais poursuivi sans relâche ; innocent, je tous servirai de tout mon pouvoir.

VALENTIN.

Que de bontés, Seigneur !

LE COMTE.

Suivez vos gardes, et n'ayez aucune crainte.

VICTORIN.

Il se place toujours devant Valentin, et fait entendre qu'il ne souffrira pas qu'on l'emmène.

MARTIAL.

Que fais-tu, Victorin !

BABYLAS.

Ah ! mon Dieu ! v'la-t'i' pas qu'il veut s'en aller !

MAURICE.

Ne t'en rapportes-tu pas à la parole de M. le Comte ?

VICTORIN.

Il exprime qu'il a en lui la plus grande confiance, mais il fait voir les haillons qui couvrent Valentin et les rides que l'âge et le chagrin ont imprimées sur sa physionomie.

JULIETTE.

Il vous représente, M. le Comte, que ce pauvre Valentin a déjà tant souffert qu'il serait cruel de le reconduire en prison.

LE COMTE.

Il le faut cependant. Je ferai en sorte qu'il y reste peu de tems, mais il est indispensable...

VICTORIN.

Il paraît vouloir céder, mais il prend la main de
Valentin et se dispose à l'accompagner.

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu ! il veut le suivre en prison !

MAURICE.

Y songes-tu, Victorin ?

MARTIAL.

Tu pourrais quitter tes bons amis !

BABYLAS.

Ah ! mais, un moment ; c'est que si mon
ami Victorin va en prison, j'y vas aussi, moi.

LE COMTE, à Victorin.

Cette action fait l'éloge de votre cœur,
mais vous ne pensez pas que c'est affliger vos
bienfaiteurs.

VALENTIN.

Restez, mon jeune maître, croyez-en la
parole de ce bon seigneur. Vous reverrez bien-
tôt votre vieux Valentin.

(Victorin déclare de nouveau qu'il n'abandonnera
point l'ami de son enfance.)

JULIETTE.

O Monseigneur ! ne souffrez pas qu'il s'é-
loigne !

MAURICE.

Cruel enfant !

MARTIAL.

Mon Colonel, n'y aurait-il pas moyen de ?...

VALENTIN.

M. le Comte, ne craignez rien de moi. Fort de mon innocence, et de l'appui de M. Victorin, je sollicite moi-même un jugement qui doit me rendre l'honneur. Je ne veux point me soustraire à la justice ; prenez toutes les mesures que vous jugerez convenables ; mais , au nom du Ciel, ne me séparez pas de mon jeune maître.

LE COMTE.

Allons, je prendrai tout sur moi. Monsieur l'Officier, veuillez m'accompagner au château ; je vais vous prier de vous charger d'une lettre pour les magistrats de Lourdes. Demain, j'irai moi-même visiter monsieur l'intendant ; je lui rendrai compte de tout ce qui vient de se passer, et je me concerterai avec lui sur les moyens de faire reviser le procès de Valentin. En attendant, je réponds de lui ; mais pour vous mettre à l'abri de tout reproche, qu'il habite la maison de Maurice, et faites-le garder à vue jusqu'à ce que vous ayez reçu de nouveaux ordres.

L'OFFICIER.

Cela suffit, M. le Comte.

MARTIAL.

Ah ! mon Colonel ? combien vous soulagez mon cœur !

BABYLAS.

V'la qu'est arrangé !

VICTORIN.

Il est au comble de la joie , il exprime sa reconnaissance au Comte, puis embrasse, avec la plus vive tendresse, Martial, qui le premier a donné cette idée.

LE COMTE.

Aimable enfant ! Venez , bon Maurice , et vous aussi, Martial , vous pourrez me donner quelques détails utiles sur cette affaire. Quant à Victorin , nous allons le laisser avec son vieux serviteur ; et demain , de bonne heure, ils viendront tous deux me trouver au château.

VALENTIN.

O Monseigneur ! que cette noble confiance me touche et m'attendrit !

MAURICE.

Victorin , nous serons bientôt de retour,

LE COMTE.

Venez , M. l'Officier.

L'OFFICIER.

Je vous suis , M. le Comte.

JULIETTE.

Mon père , je reste avec Victorin.

BABYLAS, à Juliette.

Moi, je vais au château parce que je suis curieux de savoir comment tout ça va se passer.

(Sortie générale. Le tems se couvre, et l'on voit luire quelques éclairs.)

SCÈNE XIII.

VALENTIN, VICTORIN, JULIETTE.

VALENTIN.

QUEL heureux jour ! oh mon jeune maître !... le Ciel lui-même a dirigé mes pas vers ces lieux : il a préparé cette rencontre inespérée pour faire connaître mon innocence ; il a inspiré au méchant Reimbeau le dessein de me perdre, afin de vous donner les moyens de me sauver. J'ai si long-tems pleuré votre mort !

VICTORIN.

Il lui montre Juliette, et lui fait entendre que ce sont ses parens qui lui ont sauvé la vie.

JULIETTE.

Il veut vous dire que c'est à mon père qu'il doit la conservation de ses jours.

VALENTIN.

Il veut me dire !... Pardon, ma belle Demoiselle, déjà je me suis aperçu... Je n'ose

ACTE II, SCÈNE XIV. 275

vous interroger ; mais , mon jeune maître ,
serait-il possible ?

VICTORIN , qui le voit hésiter.

Il lui prend la main , pose son doigt sur sa bouche
entr'ouverte , et lui fait comprendre qu'il a
perdu l'usage de la parole ,

VALENTIN.

Il est donc vrai ? et qui peut avoir causé
cet affreux changement ?

JULIETTE.

Le saisissement qu'il éprouva quand il vit
assassiner son père.

VALENTIN.

O mon Dieu ! ne permets pas que ce crime
abominable reste impuni ! que ta justice frappe
le meurtrier et venge l'innocence.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS , REIMBEAU , dans le fond.

(Il est enveloppé d'un grand manteau.)

JULIETTE.

VENEZ , M. Valentin , rentrons à la maison ;
nous y serons bien mieux qu'ici.

VALENTIN.

Volontiers , Mademoiselle ; je vous suis.

JULIETTE.

Viens-tu, Victorin ?

REIMBEAU.

On a nommé Victorin ! il est là !

(Pendant cet aparté, qui doit se dire lentement, Victorin a répondu à Juliette, en lui indiquant la chapelle ruinée.)

JULIETTE.

Ah ! c'est juste ; je n'y pensais plus. Voyez-vous, M. Valentin, cette chapelle ruinée ? mon père y a fait élever un monument à la mémoire de M. de Luceval ; Victorin y va prier soir et matin ; il ne veut pas rentrer sans avoir rempli ce pieux devoir.

VALENTIN.

Il a raison ; et je veux l'y accompagner.

JULIETTE.

Oh ! cela ne se peut pas, M. Valentin : parce que moi, d'abord, je n'aime pas entrer dans cette chapelle, le soir surtout, et aujourd'hui il fait si noir !... Si vous vouliez rester avec moi ?

VALENTIN.

De tout mon cœur, Mademoiselle ; quoique éloigné de mon jeune maître, mes vœux pour son malheureux père n'en seront pas moins d'accord avec les siens.

REIMBEAU, à part.

Bien ! il viendra seul.

JULIETTE.

Va, Victorin, va. Et ne sois pas long-tems.

(Pendant la fin de cette scène, Reimbeau est parvenu dans la chapelle sans être aperçu ; il se cache au milieu des ruines. Victorin y monte, on le voit traverser les ruines, ets'agenouiller devant un petit autel placé tout-à-fait sur la pointe de rocher. Valentin et Juliette s'agenouillent aussi sur le devant de la scène; dans ce moment, Reimbeau, toujours enveloppé dans son manteau, mais ayant le bras droit libre et armé d'un poignard, s'avance doucement, porte un coup de poignard à Victorin, le précipite dans le torrent, et disparaît rapidement. Au bruit de la chute de Victorin, Juliette et Valentin se sont levés précipitamment, mais ils n'ont pu apercevoir Reimbeau. L'orage gronde avec force.)

JULIETTE.

Grand Dieu ! Victorin !... Il va périr !...

VALENTIN.

Mon jeune maître !... ô Dieu, ! prends ma vie, ou donne-moi la force de le sauver.

(Il se précipite dans le torrent.)

JULIETTE.

Au secours ! au secours !... Malheureux Victorin !

(Elle gravit le rocher avec la plus grande précipitation, et sonne violemment la cloche de la chapelle.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, MARTIAL, BABYLAS, PAYSANS, PAYSANNES, ensuite LE COMTE, REIMBEAU, L'OFFICIER, SOLDATS, SUITE DU COMTE.

BABYLAS, sur le pont.

Ah! mon Dieu! not'maitre, tout le monde, accourez donc, c'est quelqu'un qui se noie.

TOUS.

Oh! Ciel!

(Tout le monde descend avec précipitation.)

JULIETTE aperçoit son père et s'écrie:

Ah! sauvez, sauvez Victorin.

TOUS.

Victorin!

MARTIAL.

Eh! vite, des flambeaux, des cordages... Mes amis, cinquante louis, cent louis pour celui qui sauvera Victorin!

(Tout le monde est en mouvement, on va, on vient, on court. Des gens du Comte guidés par Babylas arrivent avec des flambeaux, le Comte et Reimbeau arrivent avec la plus grande précipitation.)

LE COMTE.

Que viens-je d'apprendre, mes amis? Victorin...

MARTIAL.

Le voilà, le voilà. Oh! Ciel! exauce tous mes vœux!

(Valentin parvient à gagner le rivage, apportant Victorin dans ses bras. Cet enfant est sans connaissance, il ne donne aucun signe d'existence.)

JULIETTE, se précipitant sur son corps inanimé.

Victorin! cher Victorin!.... Il ne respire plus... ô mon Dieu! il est mort!

TOUS.

Mort!

REYMBEAU, à part.

Je n'ai plus rien à craindre.

TABLERAU GÉNÉRAL.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du château de Bigorre ; à droite , une galerie conduisant à divers appartemens ; à gauche , une autre galerie conduisant dans le parc. Au fond , des portes vitrées donnant sur les jardins. Sur le devant de la scène , plusieurs fauteuils , une table , du papier , etc.

SCÈNE I.

MARTIAL, JULIETTE, BABYLAS.

(Au lever du rideau, Martial entre par le fond, Juliette et Babylas arrivent par la porte à gauche.)

JULIETTE.

Ah ! mon oncle ! la bonne , l'heureuse nouvelle ! que je suis contente !

MARTIAL.

Je ne serais pas instruit, que ta joie m'ap-
prendrait tout. Enfin notre cher Victorin est
hors de danger.

BABYLAS.

Ah ! mon Dieu ! absolument.

JULIETTE.

Comme mon cœur a battu vivement quand
le chirurgien que M. le Comte avait envoyé

chercher nous a dit qu'il ne courait plus aucun péril !

BABYLAS.

J'avais deviné juste, moi ; quand on va commettre un crime, on n'a pas la main sûre, on tremble... ça n'peut pas être autrement... c'est ce qui est arrivé au coquin qui a voulu assassiner mon ami. Il avait peur, le fer a glissé sur l'épaule gauche, et ça l'i a fait une blessure très-peu profonde et pas, du tout dangereuse.

MARTIAL.

Dieu juste, je te remercie !

JULIETTE.

Il paraît que l'effroi que Victorin a éprouvé au moment de sa chute a seul causé cet évanouissement qui nous a tant alarmés.

BABYLAS.

Ah ! je crois ben, que nous avons eu peur ! et, mafine, tout semblait ben réuni pour ça, car il a fait un orage toute la nuit, mais un orage !... Dieu ! a-t-il plu !... a-t-il plu ! Les chemins doivent être beaux !

JULIETTE.

Heureusement, nous voilà tranquilles ! Victorin est tout-à-fait bien !

BABYLAS.

Ah ! mon Dieu ! si bien, que dans ce moment je vais à la maison lui chercher des

habits, parce que, comme il a repris ses forces, il veut absolument se lever, et retourner cheux nous aussitôt qu'il aura remercié Monseigneur; et j'y vas.

MARTIAL.

Par où passes-tu donc ?

BABYLAS.

Eh ! pardine, par cette porte du parc qu'est au bout de l'allée des peupliers, ça me raccourcit mon chemin d'un bon quart d'heure. Ah ! soyez tranquille, allez, je ne serai pas long-tems; à moins cependant que je ne rencontre queuque z'un, car je suis si content d'être sûr que mon ami Victorin ne mourra pas, que dans ma joie je suis capable de le conter à tout le monde. Oh ! queu bonheur ! Saute, Babylas, saute ! il y a de quoi te réjouir.

(Il sort en exprimant sa joie.)

SCÈNE II.

MARTIAL, JULIETTE.

JULIETTE.

COMME il est joyeux ! et moi, donc ! Ah ! mon oncle, quel bonheur de retrouver un être chéri, quand on a tremblé de le perdre ?

MARTIAL.

Bonne Juliette !

JULIETTE.

Comme cela fera plaisir à M. le Comte ! Oh ! l'aimable seigneur ! non-seulement il a voulu faire transporter Victorin dans son château, mais encore il a passé une partie de la nuit auprès de nous. Il a fallu le prier, le supplier, pour l'engager à prendre quelque repos.

MARTIAL.

Et le seigneur Reimbeau, est-il aussi resté ?

JULIETTE.

Oh ! ne me parlez pas de cet homme-là ! je ne sais pourquoi, mais il me déplaît !... il a toujours l'air sombre, le regard faux !... enfin, je ne sais si vous l'avez remarqué cette nuit, au moment où l'on venait de transporter ici Victorin, il était avec nous, il semblait partager notre empressement : mais à l'instant où après avoir examiné la blessure vous vous êtes écrié qu'elle était peu profonde, la figure du seigneur Reimbeau a changé tout à coup, une pâleur subite a couvert ses traits, il est sorti précipitamment, et depuis cet instant il n'a pas reparu dans la chambre de Victorin. Mais qu'avez-vous, mon oncle ? vous-même vous semblez ému, troublé !

MARTIAL.

Je n'ai rien, ma chère Juliette, rien absolument... je... Où est ton père ?

JULIETTE.

Avec M. Valentin, qui est venu le chercher, il y a plus d'une heure.

MARTIAL, à part.

Bien ; Valentin a rempli mes intentions !
J'aperçois Maurice ; Valentin est avec lui.
(*Haut.*) Laisse-nous, Juliette.

JULIETTE.

Volontiers, mon oncle.

MARTIAL.

Varetrouver Victorin, et calme ses craintes ;
aie soin seulement qu'il n'accepte aucun
breuvage, aucune espèce d'aliment sans m'a-
voir consulté.

JULIETTE.

O mon oncle, vous me faites frémir ! ..

MARTIAL.

Du silence !

SCÈNE III.

MARTIAL, MAURICE, VALENTIN.

MARTIAL.

En bien ! Maurice ?

MAURICE.

Ah ! mon frère ! tu me vois en proie à la
plus cruelle incertitude .. je ne sais à quoi

m'arrêter ! ce que Valentin vient de m'apprendre des rapports qui ont existé entre M. de Luceval et le seigneur Reimbeau, ce que tu m'as dit toi-même... tout se réunit pour faire naître en moi des doutes que je tremble d'éclaircir.

MARTIAL.

Pourquoi cette crainte ? si nous parvenons à connaître l'assassin de M. de Luceval, cette découverte pourrait-elle t'affliger ? n'est-ce pas, au contraire, l'événement le plus heureux pour notre cher Victorin ?

MAURICE.

Sans doute. Mais sur quel homme s'arrêtent nos soupçons ? sur l'ami du comte de Bigorre ! sur l'homme qui lui a conservé ses biens ; qui a les droits les plus sacrés à son estime, à sa reconnaissance ! sur l'homme enfin auquel il vient d'accorder la main de sa sœur !

MARTIAL.

Eh bien ! cela prouve qu'il ne le connaît pas ; s'il était instruit que ce Reimbeau est un intrigant sans naissance et sans fortune, il ne l'honorerait point du titre de son ami, et surtout il ne l'unirait point à sa sœur.

MAURICE.

Mais la reconnaissance...

VALENTIN.

M. Maurice, je crois vous avoir fait assez

connaître Reimbeau pour que vous puissiez penser qu'il n'eût point obligé le comte de Bigorre, si son intérêt ne le lui eût commandé. D'ailleurs, si M. le Comte savait d'où provient cet or que Reimbeau lui a prêté ! s'il savait que c'est peut-être à l'aide des dépouilles de mon malheureux maître !...

MAURICE.

Que dites-vous, Valentin ! Osez-vous, sur un simple soupçon, accuser un homme d'un forfait si horrible ! Vous pouvez être abusé par les apparences ; il est bien difficile de croire que le seigneur Reimbeau...

MARTIAL.

Difficile !... Ah ! ça, quel homme es-tu donc ? Depuis près de huit ans tu as fait les plus grands efforts pour obtenir quelques renseignements sur la destinée de Victorin ; peines, soins, démarches, tu n'as rien épargné pour parvenir à ce but que tu désirais si ardemment ; et aujourd'hui, quand tout semble prêt à se découvrir, quand la vérité va briller à tes yeux, tu hésites ! tu crains !... A quoi dois-je attribuer cette incertitude ?

MAURICE.

A la crainte de porter une accusation injuste, à la répugnance qu'éprouve tout honnête homme à dénoncer lâchement son semblable.

MARTIAL.

Je pense comme toi. Un soldat attaque bravement son ennemi ; il ignore l'art de le frapper dans l'ombre, et le délateur, à mes yeux comme aux tiens, est le dernier des hommes. Mais il me semble que notre position est bien différente ; ce n'est ni le ressentiment, ni l'appât d'un gain déshonorant qui nous porte à accuser Reimbeau ; seuls amis, seuls protecteurs de cet enfant que la Providence t'a confié, nous devons poursuivre le meurtrier de son père, nous devons le préserver des dangers qui le menacent ; c'est contre lui que sont maintenant dirigés les coups de l'assassin, eh bien ! c'est à nous de l'en garantir.

MAURICE.

Je partage tes sentimens, mais ne hasardons rien ; craignons d'offenser notre bienfaiteur ; avant de parler au Comte, unissons nos efforts, et tâchons d'acquérir quelques preuves.

MARTIAL.

Des preuves ! laisse-moi faire, et je te réponds que tu en auras bientôt... Mais Reimbeau lui-même s'avance ; rentrez...

MAURICE.

Quel est ton projet ?

MARTIAL.

De faire mes dernières épreuves ; si c'est

lui qui a frappé Victoria, il ne pourra soutenir la vue de sa victime. Laissez-moi faire.

(Maurice et Valentin rentrent. Reimbeau arrive par la porte du fond. Il paraît très-inquiet, très-agité; il avance avec précaution, s'approche de la chambre où est Victoria, et semble surpris en apercevant Martial.)

SCÈNE IV.

REIMBEAU, MARTIAL,

REIMBEAU.

C'est vous, Martial! guidé par mon inquiétude, par l'intérêt que je prends au sort du jeune Luceval, j'allais m'informer !... Mais vous semblez bien triste, bien abattu !... que dois-je penser !...

MARTIAL.

Hélas ! Seigneur ! le pauvre enfant !...

REIMBEAU.

Eh bien ?

MARTIAL.

Ah ! mon cœur est déchiré !

REIMBEAU.

Vous m'alarmez ! apprenez-moi, du moins..

MARTIAL.

Être enlevé si jeune, à ses amis !

REIMBEAU, très-vivement.

Que dites-vous ?... il est mort ?..

MARTIAL, le regardant finement.

Non, Seigneur. Mais il est certain que nous ne pourrons conserver ses jours.

REIMBEAU.

Est-il possible !

MARTIAL.

Cela n'est que trop vrai ! la blessure est très profonde, très-dangereuse !... et...

REIMBEAU.

Cependant, vous aviez dit...

MARTIAL.

Je m'étais abusé, mais maintenant je n'ai plus d'espérance. Malheureux enfant !... encore s'il lui avait été possible de nous désigner son assassin !

REIMBEAU.

Il n'a pu le faire connaître ?

MARTIAL.

Hélas ! non. Vous m'en voyez désespéré. Oh ! que je serais heureux si ce misérable était enfin connu ! que n'est-il en cet instant près de moi ! avec quel plaisir je vengerais la mort de mon pauvre Victorin ! mais que le scélérat n'espère pas échapper !... tôt ou tard il sera démasqué ; tôt ou tard il recevra le prix de ses forfaits ; et si le Ciel ne le livre pas en ce moment à ma vengeance, c'est qu'il ne veut pas sans doute qu'un tel brigand

venez m'en rendre compte ; instruisez-moi de toutes vos démarches, et soyez sûr que je n'épargnerai rien pour seconder vos efforts.

MARTIAL, à part.

Bon ! il ne partira pas !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BABYLAS.

BABYLAS, entrant gaiement par la petite porte et tenant un paquet.

Me v'là, me v'là ; v'là des habits pour mon ami Victorin.

MARTIAL, à part.

Barbylas !

BRIMBEAU, avec surprise.

Pour Victorin !

BABYLAS.

J'ai été long-tems, mais ce n'est pas ma faute ; il a bien fallu raconter cette bonne nouvelle à ceux que j'ai rencontrés ; aussi v'là tout le village qui se réunit pour venir chercher mon ami Victorin, et le conduire en triomphe à la maison.

BRIMBEAU.

Qu'entends-je !

MARTIAL, à part.

Le malheureux ! je n'ai pu le prévenir !

gneur, vous vouliez entrer voir Victorin; je vais avoir l'honneur de vous conduire.

REIMBEAU.

Un moment!... je suis si ému que je crains...

MARTIAL.

Que pouvez-vous craindre ?

REIMBEAU.

En quel état est ce pauvre jeune homme ? a-t-il repris l'usage de ses sens ?

MARTIAL.

Oui, Seigneur, il a recouvré toute sa connaissance. Si vous le voyiez ! il promène ses regards sur tout ce qui l'environne ; il fixe chacun de nous ; il semble nous remercier des soins que nous prenons de lui. On voit que ses yeux s'arrêtent avec plaisir sur les êtres dont il a reçu quelques témoignages d'amitié ! Il vous cherche, Seigneur, j'en suis persuadé ; la vue du meilleur ami de son père, allégerait ses maux et adoucirait l'amertume de ses derniers momens. Venez le voir, Seigneur ; venez le voir.

REIMBEAU.

Non, non, je n'irai pas ; cette vue me ferait trop de mal ! votre récit seul m'a causé un trouble !... Retournez près de lui, bon Martial ; prodiguez-lui vos soins et vos secours, et si vous obtenez quelques renseignemens,

REIMBEAU.

Je ne lui demande point par quelles raisons il a cru devoir agir ainsi ; bien persuadé qu'elles me sont étrangères ; mais je ne lui pardonnerai jamais de s'être plu à déchirer mon cœur.

(Il sort en lançant à Martial un regard foudroyant.)

SCÈNE VI.

MARTIAL, BABYLAS.

MARTIAL.

VIL hypocrite !

BABYLAS, à part.

Je crois que j'ai fait une bêtise, décampons.

MARTIAL, toujours tourné du côté par lequel Reimbeau est sorti.

Va, tu ne m'abuseras point, j'ai lu dans ton âme, et j'espère parvenir à te démasquer. *(Se retournant et saisissant par l'oreille Babylas qui cherche à se glisser dans la galerie.)* Et toi, misérable bavard...

BABYLAS.

Ah ! not maître !

MARTIAL.

Ne peux-tu donc t'abstenir de parler mal à propos !

BABYLAS.

Je ne savais pas, not' maître, je ne savais pas.

MARTIAL.

Si je n'écoutais que mon indignation...

BABYLAS.

Ne l'écoutez pas, not' maître, je vous en prie, pardonnez-moi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, VALENTIN,
JULIETTE.

MAURICE.

Q'u'y a-t-il donc, que fais-tu Martial ?

JULIETTE.

Ah ! mon oncle...

MARTIAL.

Laissez-moi, je suis d'une colère...

MAURICE.

Quelle peut en être la cause ?

MARTIAL.

Malgré mon horreur pour le mensonge, je m'étais décidé à tromper Reinbeau ; j'avais réussi, il croyait Victorin perdu, et nous n'avions point à craindre qu'il songeât à s'éloigner ; mais ce bavard infernal est venu

296 LA VALLÉE DU TORRENT.

détruire mon ouvrage ; son rapport tout-à-fait contraire au mien a excité la défiance de Reimbeau , et je ne doute pas que bientôt il ne nous ôte les moyens de le convaincre.

MAURICE.

Tu penses qu'il va quitter le château ?

MARTIAL.

J'en suis sûr. S'il m'était resté quelques doutes , ils seraient évanouis depuis mon entretien avec lui : je l'ai observé attentivement , j'ai vu son trouble , sa terreur , et je répondrais... Mais il va partir , et toutes mes espérances sont déçues.

BABYLAS.

Vous ne réfléchissez pas , not' maître , qu'après toute la pluie qui est tombée depuis quelques jours , les chemins sont absolument impraticables.

JULIETTE.

On peut toujours s'éloigner par la Roche Noire et le pont Saint-Sauveur.

BABYLAS.

Oui , c'est ça qu'il est solide , le pont !

MARTIAL.

Allons , tais-toi , morbleu ! tu es un étourdi , et tu auras à te reprocher toute la vie d'avoir contribué au malheur de Victorin.

BABYLAS.

Moi, j'ai contribué au malheur de mon ami Victorin !... ah ! not' maître, fallait me tirer les oreilles vingt fois plus fort, et ne pas me dire ça, ça me fait trop de mal... ah ! mon Dieu ! contribuer au malheur de ce bon jeune homme !... mais tout n'est pas désespéré. Il me pousse une idée ; tenez, M. Maurice, chargez-vous de remettre ça à mon ami Victorin.

(Il lui donne le paquet.)

MAURICE.

J'y vais.

BABYLAS.

Et soyez tranquille, j'y perdrai mon nom, ou je réparerai ma sottise.

(Fausse sortie.)

MAURICE ET JULIETTE.

Où vas-tu ?

MARTIAL.

Que veux-tu faire ?

BABYLAS.

Ne vous inquiétez pas ; vous voulez que le seigneur Reimbeau ne puisse pas partir, eh bien ! je vas me mettre aux agnel's, je vas l'épier, je vas... je ne vous dis que ça, j'ai mon projet, et vous verrez que je réussirai... Ah ! mon Dieu ! j'aimerais cent fois mieux me jeter dans le grand torrent, que d'avoir à me reprocher le malheur de mon ami Victorin.

(Il sort en courant, Maurice sort de l'autre côté.)

SCÈNE VIII.

MARTIAL, JULIETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur Martial, mon parti est pris; il n'est qu'un moyen de démasquer Reinbeau, et je vais l'employer.

MARTIAL.

Quel est votre dessein ?

VALENTIN.

Vous l'apprendrez bientôt.

MARTIAL.

Vous m'alarmez. Songez que votre arrêt subsiste encore.

VALENTIN.

Je le sais; mais j'ai résolu de tout sacrifier pour mon jeune maître.

JULIETTE, à part.

Que veut-il donc faire ?

MARTIAL.

Attendez du moins... M. le Comte vient ici, l'Officier de justice l'accompagne.

VALENTIN.

Je les attends.

MARTIAL.

Nous vous seconderons tous. Juliette, dis à ton père d'amener ici Victorin.

JULIETTE.

J'y vais, mon oncle. (*A part.*) Que va-t-il donc se passer ?

VALENTIN.

O mon maître ! je n'ai pu défendre tes jours ; mais je braverai tout pour venger ton trépas.

SCÈNE IX.

MARTIAL, LE COMTE, VALENTIN,
L'OFFICIER DE JUSTICE.

LE COMTE.

Je te félicite, Martial, Reimbeau vient de m'apprendre que le jeune Luceval était tout-à-fait hors de danger, et cette heureuse nouvelle m'a fait le plus grand plaisir.

MARTIAL.

Oui, mon Colonel, Dieu merci, nous n'avons plus rien à craindre pour lui, à moins que le scélérat qui a failli le ravir à notre tendresse ne renouvelle ses tentatives et ne parvienne à lui arracher la vie.

LE COMTE.

Je saurai l'en empêcher. Dès ce moment Victorin est sous ma protection, et malheur à qui oserait menacer ses jours ! Avant de quitter ces lieux, Reimbeau m'a prié de veiller sur lui, et...

MARTIAL.

Pardon, mon Colonel, le seigneur Reimbeau est parti ?

LE COMTE.

A l'instant même, il veut aller au-devant de ma sœur, de ma chère Adélaïde ; et quelque desir que j'eusse de le garder près de moi, je n'ai pu résister à ses instances.

MARTIAL, à part.

Diable ! il n'a point perdu de temps !

LE COMTE.

L'amitié qui me lie à Reimbeau, l'affection que j'ai toujours eue pour toi et ta famille, l'intérêt que m'inspire ce jeune orphelin, voilà des motifs assez puissans pour m'engager à tout entreprendre. J'ai donc promis de protéger Victorin, et déjà je m'occupe des moyens de remplir ma promesse. Monsieur a visité le lieu où Victorin fut attaqué, il en a parcouru les environs et n'a rien découvert ; nous venons prendre ici tous renseignemens qui pourraient guider la justice dans la recherche des coupables. Parle, Martial, a-t-on recueilli quelques indices, fait quelques observations ?... a-t-on des doutes, des soupçons ? Il faut tout dire, les conjectures mêmes les plus hasardées peuvent jeter quelque jour sur cette affaire et nous conduire à la connaissance de la vérité.

VALENTIN , s'avancant avec fermeté.

M. le Comte , c'est moi qui , si vous le permettez , vous donnerai des renseignemens utiles sur cette horrible trame ; c'est moi qui déchirerai le voile dont on a couvert cet affreux événement , c'est moi qui vais vous désigner le coupable.

LE COMTE , avec surprise.

Vous !... parlez , je suis prêt à vous entendre.

VALENTIN.

Avant tout , M. le Comte , souffrez que je réclame votre indulgence : l'accusation que je vais porter vous paraîtra sans doute peu croyable , elle vous surprendra ; vous affligera même !... peut-être excitera-t-elle contre moi toute votre indignation !... Mais , je vous le jure !... je ne dirai rien qui ne soit conforme à la vérité.

LE COMTE.

A quoi tend ce discours ?... ne craignez rien , parlez , je vous l'ordonne.

VALENTIN.

Eh bien ! M. le Comte , l'assassin de l'infortuné Luceval , celui de Victorin !... je frémis de vous le nommer !... c'est Reimbeaul

LE COMTE et L'OFFICIER.

Reimbeaul

MARTIAL, à part.

Le coup est porté !

LE COMTE, saisi d'effroi.

Reimbeau ! Sur quoi fondez-vous cette horrible accusation ?

VALENTIN, avec force.

Sur la connaissance que j'ai acquise de son caractère, sur sa conduite passée, sur son affectation à fuir les regards du jeune Luceval, sur le trouble, la terreur que j'ai vus dans ses traits, enfin sur sa fuite à l'instant où il se voit soupçonné.

LE COMTE.

Ce ne sont pas là des preuves.

L'OFFICIER.

En avez-vous d'autres ?

VALENTIN.

Non, Seigneur. Mais que Reimbeau soit arrêté, qu'on me confronte avec lui, et j'ai la certitude de parvenir à le confondre.

LE COMTE.

Reimbeau ne peut être privé de sa liberté que sur une accusation appuyée de preuves assez fortes pour motiver cet acte de rigueur.

VALENTIN.

Hélas !

LE COMTE.

Vous n'en pouvez fournir !... misérable !

vous osez porter une semblable accusation sans avoir les moyens de la prouver ! Vous osez flétrir la réputation d'un homme qui jouit de l'estime générale ! et vous pensez que j'accueillerai votre lâche délation ! Ignorez-vous que Reimbeau est le meilleur de mes amis , que je lui suis attaché par les liens de l'estime et de la reconnaissance, que je l'ai jugé digne de s'allier à ma famille ? Mais vous-même êtes accusé de ce crime affreux ! et je vois maintenant le motif qui vous fait agir ! c'est Reimbeau qui vous a remis au pouvoir de la justice , c'est le désir de la vengeance qui vous arme contre lui ; et vous avez attendu qu'il ait quitté ces lieux , pour débiter cette horrible calomnie ! N'espérez plus rien de moi , je vous abandonne à votre destinée ; et si j'ai pu croire un instant à votre innocence , l'action infâme que vous venez de commettre détruit tout l'intérêt que vous m'aviez inspiré.

(Il veut sortir.)

VALENTIN.

Ah ! Seigneur ! daignez m'entendre !

MARTIAL.

Mon Colonel !

L'OFFICIER.

Permettez , M. le Comte , je dois recevoir toute sa déposition.

VALENTIN.

Je savais , Seigneur , qu'en accusant Reim-

304 LA VALLÉE DU TORRENT.

beau, j'exciterais votre courroux, mais ce que vous appelez une action infâme était un devoir sacré pour moi. Sans mon respect pour vous, sans la reconnaissance que je vous dois, ce n'est point ici, c'est devant les tribunaux que j'aurais accusé l'assassin de mon maître ! Je sais quel péril me menace, mais j'ai fait le sacrifice de ma vie ; je me remets moi-même entre les mains de la justice. Que Reimbeau soit arrêté, qu'il soit amené aux pieds des magistrats, qu'il se justifie s'il en a les moyens : la loi prononcera, on le punira s'il est coupable, et je consens à perdre la vie si je l'ai calomnié.

LE COMTE.

Son assurance m'étonne !

L'OFFICIER.

Mais enfin, qui peut vous faire croire que ce crime fut commis par le seigneur Reimbeau ?

VALENTIN.

Seigneur, il fréquentait habituellement la maison de M. de Luceval ; c'est là que je l'ai connu ; il était sans bien et venait de dissiper l'héritage d'un oncle, seul parent dont il dût attendre quelque chose. Livré à la débauche, il précipite mon maître dans tous les excès auxquels dès long-tems il s'était abandonné. C'est par ses funestes conseils que M. de Luceval s'éloigna d'une épouse

infortunée que le chagrin conduisit au tombeau ; c'est lui qui l'entraîna dans ces maisons infâmes où vont s'engloutir les biens et l'honneur des familles ; c'est lui qui consumma sa ruine , et qui cessa de le voir dès qu'il fut sans ressource. Maintenant , daignez réfléchir , M. le Comte : mon maître est assassiné au moment où il rapporte en France de grandes richesses ; M. Victorin , abandonné dans une forêt , où il eût péri de misère sans les secours du généreux Maurice , est dépouillé de tous les biens de son père , et Reimbeau vit au sein de l'opulence ; il dispose en votre faveur d'une somme considérable : où donc a-t-il pris sa fortune ? Rappelez-vous sa terreur à l'aspect des traits de mon malheureux maître ? Songez qu'il a mis un soin extrême à fuir la présence de M. Victorin !... Songez que le coup qui a frappé cet infortuné jeune homme n'a pu partir que de la main qui assassina mon maître ; et que l'on n'a commis ce horrible crime que dans la crainte de trouver dans le fils de M. de Luceval un accusateur terrible , qui tôt ou tard appellerait la vengeance des lois sur la tête du meurtrier de son père.

LE COMTE.

Tous ces faits sembleraient offrir quelques présomptions contre lui , mais qui peut m'assurer qu'ils sont exacts , que la prévention ne les a pas dénaturés ? D'ailleurs , quand vous

ACTE III, SCÈNE X. 307

Et Victorin est-il instruit de ce que vous venez de me dire ?

MARTIAL.

Non, mon Colonel. Je l'aperçois. Il vient sans doute vous remercier de vos bontés pour lui.

LE COMTE.

Qu'il approche, je veux l'interroger. Mais surtout que le nom de Reimbeau ne soit pas prononcé devant lui.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, JULIETTE, VICTORIN.

MAURICE.

Viens, mon ami ; viens exprimer ta reconnaissance à ton généreux protecteur.

VICTORIN.

Il s'incline devant le Comte, et le remercie de toutes ses bontés.

LE COMTE.

Oui, malheureux enfant, je serai ton protecteur, ne crains rien ; près de moi le fer des assassins ne pourra t'atteindre, et le monstre qui a tenté de t'arracher la vie n'échappera point au glaive de la justice.

(Nouvelles démonstrations de Victorin.)

VALENTIN, à part.

Promesse consolante !

VALENTIN.

A cette époque je n'avais que des sou-
çons ; aujourd'hui, grâce aux renseigne-
ments que j'ai obtenus de M. Martial et de son
frère, je suis persuadé qu'il est coupable
sans cette conviction, je ne l'aurais poin-
accusé.

L'OFFICIER.

Mais comment le seigneur Reimbeau
aurait-il pu savoir que M. de Luceval reve-
nait en France avec des trésors, puisque
vous dites vous-même qu'il avait cessé de le
voir avant son départ pour les Indes.

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Seigneur. J'ai su de mon
maître qu'à l'instant de son débarquement, il
l'avait rencontré, qu'il lui avait fait part de
l'heureux succès de son voyage, et de ses pro-
jets pour l'avenir.

MARTIAL.

Rappelez-vous, mon Colonel, que le sei-
gneur Reimbeau vous a dit le contraire.

LE COMTE.

En effet. (*A part.*) Dans quelle incertitude
cruelle me jettent leurs discours ! (*Haut.*)

Et Victorin est-il instruit de ce que vous venez de me dire ?

MARTIAL.

Non, mon Colonel. Je l'aperçois. Il vient sans doute vous remercier de vos bontés pour lui.

LE COMTE.

Qu'il approche, je veux l'interroger. Mais surtout que le nom de Reimbeau ne soit pas prononcé devant lui.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, JULIETTE, VICTORIN.

MAURICE.

Viens, mon ami ; viens exprimer ta reconnaissance à ton généreux protecteur.

VICTORIN.

Il s'incline devant le Comte, et le remercie de toutes ses bontés.

LE COMTE.

Oui, malheureux enfant, je serai ton protecteur, ne crains rien ; près de moi le fer des assassins ne pourra t'atteindre, et le monstre qui a tenté de t'arracher la vie n'échappera point au glaive de la justice.

(Nouvelles démonstrations de Victorin.)

VALENTIN, à part.

Promesse consolante !

308 LA VALLÉE DU TORRENT.

JULIETTE, à part.

Comme tout le monde est triste !

LE COMTE.

Victorin, j'ai besoin d'obtenir de toi quelques détails nécessaires à la poursuite des coupables. Tu vas répondre à mes questions.

VICTORIN.

Bien volontiers.

MAURICE, à part.

Valentin a parlé.

LE COMTE, à Victorin.

Tu n'as pu voir, l'homme qui a menacé tes jours ?

VICTORIN.

Non.

LE COMTE.

Tu n'a rien aperçu qui puisse t'aider à me le désigner ?

VICTORIN.

Non.

(Il exprime que cet homme était couvert d'un grand manteau.)

JULIETTE.

Tout ce qu'il a vu, c'est que cet homme était couvert d'un grand manteau.

LE COMTE.

Tu ne soupçonnes pas quel peut être l'auteur de cet attentat ?

(Pantomime de Victorin que Juliette explique de la manière suivante :)

JULIETTE.

Il ne connaît personne qui puisse le haïr.

VALENTIN.

Pauvre enfant !

LE COMTE.

Et pourrais-tu me dépeindre le meurtrier de ton père ?

(Victorin va précipitamment à la table, et écrit avec vivacité sur une feuille qu'il remet à Juliette.)

JULIETTE, lisant.

« C'était un homme un peu plus grand que M. Maurice ; de grands yeux noirs, les sourcils forts, cheveux longs et noirs, teint brun ; il était vêtu très-simplement. »

MARTIAL.

Mon Colonel, ce signalement...

LE COMTE, lui imposant silence d'un geste.

Tu n'avais jamais vu cet homme ?

VICTORIN.

Jamais.

LE COMTE.

Crois-tu que ce soit une personne connue de ton père, ou des bandits qui, dans le dessein de le voler ?...

(Victorin l'arrête d'un geste, court à la table, écrit vivement ; Juliette lit :)

JULIETTE, lisant.

« Mon père, en expirant, dit à son meur-

310 LA VALLÉE DU TORRENT.

trier : Malheureux ! c'est toi qui m'assassines ! »

MARTIAL, vivement.

Eh bien, mon Colonel, ne pensez-vous pas ?...

LE COMTE, avec beaucoup d'émotion.

Silence !

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'on soupçonnerait le coupable ?

(Ces mots font tressaillir Victorin, il promène ses regards sur toutes les personnes qui l'entourent, puis va se précipiter aux genoux du Comte.)

VALENTIN, s'agenouillant aussi.

Oh ! M. le Comte ! ne rejetez pas ses prières ; vengez mon maître, et sauvez, sauvez son fils !

(Victorin presse vivement le Comte, il saisit une de ses mains, l'arrose de ses larmes ; puis, tout à coup fixant une des bagues du Comte, il recule saisi d'horreur.)

TOUS.

Oh ! Ciel !

LE COMTE.

Qui peut l'agiter ainsi ?

JULIETTE.

Cher Victorin !

(Pantomime de Victorin.)

JULIETTE, l'expliquant.

Il veut dire que son père portait une bague semblable à celle de M. le Comte.

MAURICE.

Est-il possible ?

LE COMTE.

Quoi ! cette bague !... C'est un présent de Reimbeau !

TOUS.

De Reimbeau !

VALENTIN.

Oui , je la reconnais !... Elle avait appartenu à madame de Luceval ; mon maître la conservait précieusement !...

L'OFFICIER.

M. le Comte, d'après la gravité des faits et la force des présomptions qui s'élèvent contre le seigneur Reimbeau, je dois à l'instant même...

LE COMTE.

Veuillez passer dans mon cabinet ; faites-vous accompagner par Victorin et ses parens adoptifs. Recueillez leur aveux , et prenez toutes les mesures que votre devoir vous prescrira ; j'irai bientôt vous rejoindre ; mais ce cruel événement a tellement troublé mes idées , que j'ai besoin de rester seul un moment.

L'OFFICIER.

Il suffit , M. le Comte.

(Maurice, Juliette, Valentin et Victorin sortent par le fond avec l'Officier.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, MARTIAL.

(Le Comte devient sombre, rêveur, et va s'asseoir dans un fauteuil, à droite, et paraît agité de sensations pénibles; interdit et tremblant, Martial s'approche doucement de lui.)

MARTIAL, à part.

COMME il est accablé !... (*Haut.*) Vous êtes offensé, mon Colonel ?

LE COMTE.

Cette accusation m'afflige; je ne vous le cacherai point, Martial; il m'est bien pénible de voir planer un soupçon odieux sur un homme auquel j'ai dès long-temps accordé toute mon estime. Mais autant j'éprouverai de joie à le trouver innocent, autant je serai impitoyable s'il a commis les crimes qu'on lui impute. Toute obligation doit s'évanouir devant celle de purger la société d'un monstre qui la déshonore.

MARTIAL.

Vous serez convaincu, je n'en doute point; mais le coupable échappera.

LE COMTE.

La justice saura l'atteindre.

MARTIAL.

Mon Colonel, il est un sûr moyen pour lui de se soustraire à nos recherches. Nous sommes à une très-petite distance des frontières d'Espagne, et je vous réponds qu'en ce moment c'est vers ce pays qu'il dirige sa course.

LE COMTE.

Vous penseriez P...

MARTIAL.

Je le crains.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BABYLAS.

(Babylas entre sans bruit, il ne voit pas le Comte, et court droit à Martial.)

BABYLAS.

Ah ! vous v'là, notre maître ! je suis bien aise de vous trouver, parce que... (*Apercevant le Comte qui se lève.*) Ah ! mon Dieu !

MARTIAL.

Qu'y a-t-il ?

BABYLAS, regardant alternativement le Comte et Martial.

Dame ! écoutez : c'est que j'ai peur de faire encore une bêtise. Peux-je parler devant Monseigneur ?

314 LA VALLÉE DU TORRENT.

MARTIAL.

Eh ! sans doute , parle , parle.

LE COMTE.

De quoi s'agit-il donc ?

BABYLAS , avec mystère.

Je vous ramène le seigneur Reimbeau.

MARTIAL.

Est-il possible !

LE COMTE.

Reimbeau ! Martial , tu l'accusais d'avoir pris la fuite !

BABYLAS.

C'était ben ce qu'il comptait faire , mais j'y avons mis bon ordre.

LE COMTE et MARTIAL.

Comment ?

BABYLAS.

Les chemins sont si mauvais qu'il n'y a pas possibilité de descendre dans la vallée , à moins qu'on ne passe sur le pont Saint-Sauveur , qu'est tout délabré. Dans l'intention de réparer la sottise que j'avais faite , je prends avec moi queuqu'z'uns des plus forts garçons du village , et en moins d'un clin d'œil , *patatras* ! v'là la moitié du pont dans le torrent. Je nous en revenons ; v'là qu'à moitié chemin je rencontre le seigneur Reimbeau , et v'là que je l'y contons que le pont est si ben brisé qu'il n'y a plus moyen de le traverser.

MARTIAL.

Eh bien ?

BABYLAS.

Ah ! si vous aviez vu queu figure il a faite, quand j'y ai conté ça !... Il a voulu s'en assurer lui-même, et quand il a vu que je n'avais pas menti, dame il n'a su queu parti prendre.

MARTIAL.

Hâte-toi donc !...

BABYLAS.

Comme il me croit trop bête pour le tromper, il m'a promis dix louis si je pouvais lui procurer les moyens de continuer son voyage ; je lui ait dit qu'au bout de deux heures une grande partie des eaux serait retirée, et qu'alors je lui trouverais un gué qu'il pourrait traverser facilement. Il s'est décidé à attendre, et m'a prié de le conduire dans quelque maison écartée où il pourrait rester, mais *ben secrètement*, qu'il m'a dit, parce qu'il ne voulait pas que Monseigneur sût qu'il n'était pas parti. J'ai fait semblant d'y consentir. Je l'ai fait prendre un tas de détours et de chemins qu'il ne connaissait pas, et je l'ai ramené ici par la petite porte du parc : il m'envoie en avant pour savoir s'il n'y a personne ; il m'attend là-bas : ainsi décidez-vous, queuque vous voulez que j'en fasse ?

LE COMTE, à part.

Tant de précautions !... tant de mystère !...

316 LA VALLÉE DU TORRENT.

MARTIAL.

Ordonnez, mon Colonel.

BABYLAS.

Dame ! ordonnez , je sis prêt.

LE COMTE.

Je veux le voir, lui parler ; je veux lire
dans son âme !... Vous pouvez l'introduire.

BABYLAS.

J'y vas.

(Il sort en courant.)

MARTIAL.

Mon Colonel, le sort de notre pauvre enfant
est maintenant dans vos mains.

LE COMTE.

Rassure-toi , Martial. Quelle que soit mon
amitié pour Reimbeau, la justice seul réglera
ma conduite. Laisse-moi.

MARTIAL.

J'obéis, mon Colonel. (*A part.*) Oh ! Ciel !
exauce mes vœux !

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

REIMBEAU, LE COMTE, BABYLAS.

BABYLAS, à la cantonade et affectant de baisser
la voix.

ENTREZ, Seigneur, entrez.

REIMBEAU entre avec précaution, puis tout à coup, reconnaissant le lieu où il se trouve, il s'écrie :

Que vois-je !.... Misérable ! où m'as-tu conduit ?

LE COMTE, s'effrant à ses regards.

Chez moi, Seigneur.

REIMBEAU, à part.

Ciel ! le Comte !... Je suis trahi !

BASYLAS.

Allons-nous-en.

(Il sort en courant.)

LE COMTE.

Je n'espérais pas vous revoir sitôt ; mais votre retour comble tous mes vœux , car j'ai appris , depuis votre départ , tant de choses extraordinaires , que j'avais le plus grand besoin de vous entretenir.

REIMBEAU, avec une feinte surprise.

Moi ! cher Comte !

LE COMTE.

Vous-même. Veuillez approcher, et me prêter toute votre attention.

REIMBEAU, à part.

Il sait tout ! (*Haut.*) Je vous écoute.

LE COMTE, après une pause et le regardant fixement.

Une accusation terrible pèse en ce moment sur votre tête.

REIMBEAU, vivement.

. Et vous pouvez croire ?...

LE COMTE.

C'est à vous de fixer mon opinion. Vous connaissez mon amitié pour vous, vous savez si j'ai reconnu dignement le service que vous m'avez rendu. Vous êtes à tous les yeux l'ami le plus cher du comte de Bigorre, et la main de sa sœur va vous unir pour jamais à sa famille. Mais songez que cette famille, illustrée depuis des siècles par la gloire que ses membres se sont acquise en servant leur pays et leurs souverain, n'a jamais vu l'ombre même du soupçon planer sur ceux qui lui ont appartenu ; que, fiers de son antique noblesse, et des vertus qui l'ont toujours distinguée, les Comte de Bigorre sont jaloux de conserver sans tache le nom et la renommée de leurs aïeux. Songez que l'époux d'Adélaïde doit être digne d'elle et de moi ; et que l'homme que je veux appeler du nom de frère ne doit jamais m'exposer à rougir..

REIMBEAU.

Que voulez-vous dire, cher Comte ? je ne puis comprendre...

LE COMTE.

Je vais, puisque vous m'y forcez, m'expliquer plus clairement. On vous accuse d'avoir assassiné le sieur de Luceval.

REIMBEAU.

Quelle horrible calomnie !

LE COMTE.

C'est de vous que j'attends la vérité. Vous m'avez dit que vous aviez été l'ami de cet infortuné. Ne me cachez rien, je veux, je dois tout savoir ; et si vous tenez encore à mon estime, il faut, sans perdre un instant, vous justifier de ce crime odieux.

REIMBEAU, à part.

De l'audace ! (*Haut.*) Quels sont mes accusateurs ?

LE COMTE.

Vous connaissez l'accusation, c'en est assez pour me répondre.

REIMBEAU, à part.

Une promptة fuite est le seul parti qui m reste. (*Haut.*) Comte, le ton que vous prenez avec moi me prouve que vous partagez l'opinion de mes ennemis. Je dédaigne de répondre à une accusation si infâme ; que ces misérables osent m'appeler devant les tribunaux, c'est là seulement que je consens à me défendre.

LE COMTE.

Et c'est là ce que je voulais empêcher ! Si cette affaire devient publique, votre réputation est flétrie, et vous devez renoncer à la main de ma sœur.

REIMBEAU.

J'y renonce, en effet. Jamais je ne deviendrai le frère d'un homme qui a pu me croire coupable d'une telle infâmie. Pour prix de mes bienfaits, je réclame de vous un asile pour quelques jours; c'est ici que j'attendrai sans crainte les coups de mes ennemis, c'est devant vous que je saurai les réduire au silence. Comte, vous regretterez un jour l'outrage que vous me faites en ce moment; vous regretterez de m'avoir méconnu; il ne sera plus tems, les nœuds qui nous unissaient seront à jamais brisés.

LE COMTE, à part.

Tant de sang froid peut-il être le partage du crime!

REIMBEAU, à part très-vivement.

Cette nuit, il faut, à quelque prix que ce soit, m'éloigner de ces lieux. (*Haut et avec la plus grande assurance.*) Adieu, Comte.

(Le Comte est en proie à la plus cruelle incertitude; il ne sait s'il doit ou non s'opposer à la sortie de Reimbeau. Ce dernier s'éloigne fièrement; mais arrivé près de la porte du fond, elle s'ouvre avec fracas, et l'on voit paraître Victorin, Martial, Maurice, Valentin, Juliette, Babylas; l'Officier de justice, les soldats et plusieurs paysans l'accompagnent.)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, REIMBEAU, VICTORIN,
MARTIAL, MAURICE, VALENTIN,
JULIETTE, BABYLAS, L'OFFICIER DE
JUSTICE, GARDES, VALETS DU COMTE, PAYSANS
et PAYSANNES.

(A la vue de Victorin, Reimbeau recule avec précipitation, et paraît saisi de terreur. En apercevant Reimbeau, Victorin reste un instant immobile de surprise, puis il paraît être en proie à d'effrayantes convulsions. Tous les regards se fixent sur eux.)

REIMBEAU, à part.

DIEU ! je suis perdu !

(Il gagne l'avant-scène et cache sa figure dans ses mains. Victorin, toujours tourmenté par des douleurs terribles, n'a pas détourné les yeux de dessus Reimbeau. Il cherche à voir ses traits une seconde fois ; Reimbeau, cédant à la crainte, veut fuir : il tourne d'abord la tête du côté de Martial qui, soupçonnant son dessein, lui présente la pointe de son épée ; un mouvement involontaire force Reimbeau à détourner la tête. Victorin qui l'épiait aperçoit sa figure ; une commotion subite se fait ressentir dans toute sa personne ; il ouvre la bouche, veut parler, et ne pousse d'abord qu'un cri.)

VICTORIN.

Ah ! (*Puis désignant Reimbeau du doigt, il dit avec la plus grande volubilité.*)
Voilà... voilà l'assassin de mon père !...

TOUS.

Grand Dieu !

(Victorin est resté dans la même position, le corps penché, les yeux hagards, la bouche béante, remuant fréquemment les lèvres, comme s'il croyait parler encore, et désignant toujours le meurtrier. Juliette auprès de lui, marque la plus tendre sollicitude; Maurice, placé près de lui, semble veiller sur ses jours! Valentin, un genou en terre, désigne aussi Reimbeau; le Comte est saisi d'effroi. Reimbeau, dans sa rage, a voulu se précipiter sur Victorin; mais Martial, l'épée à la main, a su le retenir; Babylas est à genoux; l'Officier paraît prêt à saisir Reimbeau, et tous les paysans sont groupés diversement.)

LE COMTE.

Misérable! tu es enfin démasqué!... Le supplice t'attend, tu ne l'échapperas plus. (*A l'Officier et aux gardes.*) Messieurs, faites votre devoir.

REIMBEAU.

Ah! je saurai du moins me soustraire à la honte.

(Il tire un poignard et veut se frapper; on l'arrête et on l'entraîne.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté REIMBEAU et
L'OFFICIER.

MARTIAL.

ENFIN nous l'emportons !

LE COMTE.

Honnête Valentin ! que je t'ai d'obligations ! c'est toi qui a dessillé mes yeux ! Victorin, je deviens ton débiteur, et je prends l'engagement de te faire restituer la fortune qui t'appartient. Oui, mon ami, tu seras riche !

VICTORIN, parlant toujours avec quelque difficulté.

Riche !... Moi !... pour Juliette !... pour mon père... Tout... tout pour mes bienfaiteurs !

(Tableau général.)

FIN DE LA VALLÉE DU TORRENT.

LE
MARÉCHAL DE VILLARS,
OU
LA BATAILLE DE DENAIN,
MÉLODRAME HISTORIQUE
EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,
PAR MM. FRÉDÉRIC ET DUPERCHE;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
la Porte Saint-Martin, le 27 novembre 1817.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.
VOLTAIRE. *Henriade*, Chant VII.

PERSONNAGES.

LE MARÉCHAL DUC DE VILLARS, commandant en chef l'armée de Flandre.

VIGNORY, capitaine du génie, ami du Maréchal.

VICTOR, son neveu, capitaine des chevaux-légers, 1^{er} aide de camp du Maréchal.

LE COMTE D'ALBERGOTTI, lieutenant-général.

BERTRAND, domestique de confiance du Maréchal.

LA ROSE, sergent de grenadiers français.

UN OFFICIER de l'armée ennemie.

M^{me} DE SÉNANGES, veuve, fille du capitaine Vignory.

LA MÈRE BARBE, vivandière.

BABET, sa nièce.

UN SOUS-OFFICIER français.

OFFICIERS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

DAMES ET BOURGEOIS de Cambrai.

SOLDATS des deux armées.

INGÉNIEURS.

PAGES ET VALETS du Maréchal

La scène est en Flandre.

L'action se passe les 22 et 23 juillet 1712.

LE
MARÉCHAL DE VILLARS,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une tranchée. Au fond est un fort : en avant un des ouvrages avancés de ce fort est occupé par des troupes françaises ; sur le devant de la scène est une batterie dont le feu est dirigé sur le fort. Les canons sont placés sur un terre-plein plus élevé que le reste de la scène.)

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, des soldats français s'occupent à placer des gabions et des fascines dans l'ouvrage qui vient d'être pris, et d'y poser une batterie ; des officiers surveillent les travaux. Un groupe de sous-officiers et soldats est sur le devant de la scène. Leurs regards se portent sur les coulisses de droite, et ils semblent attendre avec impatience.)

LA ROSE, entrant par ce côté. 2

RASSUREZ-VOUS, mes amis : je n'ai pu pénétrer dans la tente sous laquelle on a pu porter le capitaine Vignory, car il y avait une affluence extraordinaire de soldats et d'officiers,

328 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

qui, comme nous, s'intéressent vivement à lui ; mais j'ai su que la blessure qu'il a reçue cette nuit, dans l'attaque de ce retranchement, était moins dangereuse qu'on ne l'avait cru d'abord. C'est au bras gauche qu'il a été atteint. Mille bombes ! il a de quoi s'en consoler ! C'est lui qui le premier est parvenu dans le retranchement ; c'est lui qui a planté ce drapeau... Je voudrais avoir fait cette belle action, quand il aurait dû m'en coûter un bras ! N'entends-je pas du bruit ? Oui, c'est un aide de camp de M. de Villars qui vient savoir des nouvelles du Capitaine. C'est pour la troisième fois. C'est qu'il est le meilleur ami du Maréchal ; et il le mérite, morbleu !... car... Ah ! voilà enfin la mère Barbe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BARBE, apportant un panier qui contient quelques bouteilles.

LA ROSE.

EH ! arrivez-donc, la mère ! nous mourons de soif : depuis deux heures nous vous attendons.

BARBE.

Depuis deux heures ! il n'y a pas dix minutes que le feu a cessé. Croyez-vous que je serais venue ici pendant que vous vous battiez ? Si l'ennemi n'avait pas demandé une

suspension d'armes , vous ne me verriez pas encore.

LA ROSE.

Allons , allons , à boire. Vous n'apportez que cela ?

BARBE.

C'est tout ce qui me reste de mes provisions. Ma nièce est allée à Cambrai , avec Thomas , pour les renouveler.

LA ROSE.

Ainsi nous allons bientôt voir la charmante Babet. Vous êtes sûre qu'elle nous apportera de quoi nous dédommager du jeûne trop rigoureux que le Maréchal nous fait garder.

BARBE.

Oui. Oh ! je vous conseille de vous plaindre du Maréchal ! Quand il est venu prendre le commandement , il n'a rien trouvé dans ce pays. Le long séjour de deux armées en avait épuisé toutes les ressources ; il a fallu faire venir des grains de fort loin. A mesure qu'ils arrivent , il faut les moudre. Malgré tous ses efforts , le Maréchal n'a pu même rassembler que très-peu de vivres , il ne peut pas vous en donner beaucoup à la fois.

LA ROSE.

On le sait bien , la mère , on le sait bien , et l'on n'en demande pas ; mais on voudrait boire , puisqu'on le peut , et c'est tout naturel.

LE MARÉCHAL DE VILLARS.

BARBE.

Est-ce que je ne me trompe pas?... C'est capitaine Vignory; on m'avait dit qu'il venait être blessé.

LA ROSE.

Et cruellement encore. Mais, Dieu merci ! ce ne sera pas dangereux , et il faudrait qu'il fût bien malade pour rester au quartier.

BARBE.

Oh ! c'est que c'est un homme , celui-là !... d'une intrépidité !..

LA ROSE.

Je le crois bien. Vive Dieu !.... si le Maréchal avait beaucoup d'officiers comme le Capitaine , et son neveu M. Victor, l'ennemi ne resterait pas long-tems en Flandre. Voyez, voyez, comme on se presse autour lui !... comme tout le monde l'entoure !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE VIGNORY,
le bras en écharpe ; OFFICIERS ET SOLDATS.

(Vignory entre , suivi d'une foule de soldats et de sous-officiers qui l'entourent avec empressement.)

VIGNORY.

Ce ne sera rien , mes enfans , ce ne sera rien , je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez.

LA ROSE.

Quelle joie de vous revoir, mon Capitaine !
C'est donc bien vrai qu'il n'y a rien à craindre
pour vous ?

VIGNORY.

Rien, mes amis : une balle et deux coups de
baïonnette qui m'ont percé le bras à une petite
distance les uns des autres ; mais est-il un
seul de vous qui, à l'instant d'un assaut,
resterait éloigné de ses camarades pour aussi
peu de chose ?

BARBE.

M. Vignory, un officier doit se ménager
davantage.

VIGNORY.

Oh ! oui, peut-être un officier dont la tête
aurait quelque prix !... Malheureusement, la
nature n'a pas jugé à propos de m'en donner
une propre à concevoir de grandes idées ;
elle m'a donné du courage, et je m'en sers.

LA ROSE.

Ah ! mon Capitaine !

VIGNORY.

Eh ! non. Sorti de vos rangs, j'y serais
encore si je n'avais eu le bonheur de sauver
la vie à M. de Villars.

LA ROSE.

Sans compter cette preuve de courage, vous

332 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

nous en avez donné bien d'autres, mon Capitaine ; et un brave tel que vous ne pouvait pas manquer...

VIGNORY.

Vous êtes tous braves. Êtes-vous tous capitaines, mes enfans ? Un officier a besoin d'avoir plus que de la vaillance , il lui faut aussi de cela. (*Il se touche le front du bout du doigt*) Le Maréchal, trop reconnaissant de ce que j'ai fait pour lui, voulait m'avancer davantage ; je me suis rendu justice , et je l'ai prié de réserver ses bontés pour mon neveu. Je suis resté simple officier ingénieur, tandis que grâce à ses talens , sa bravoure , Victor est déjà capitaine des cheveu-légères , et l'un des premiers aides de camp du Maréchal.

LA ROSE.

Ah ! c'est que M. de Villars se connaît en hommes.

VIGNORY.

Il se plaît à récompenser le courage ; le chevron que tu portes en est la preuve.

LA ROSE.

Et il me nomme son grenadier !... mon Capitaine. Son grenadier ! morbleu ! je préfère ce titre au plus beau grade de l'armée !

VIGNORY.

A propos , Barbe , si vous retournez à Cambrai , gardez-vous d'instruire ma fille de

ma blessure : je connais sa tendresse ; elle accourait près de moi , et c'est ce que je veux éviter.

BARBE.

Ça suffit , M. le Capitaine.

VIGNORY.

Quel est ce bruit ?

(Il remonte la scène.)

LA ROSE , à Barbe.

La fille du Capitaine est donc à Cambrai ?

BARBE.

Madame de Sénanges , oui , depuis plusieurs jours. Elle était d'abord au Quénoy chez une de ses tantes , et elles en sont sorties à l'approche de l'ennemi.

LA ROSE.

Elles ont bien fait , car on assure que la ville a capitulé.

VIGNORY , dans le fond.

C'est M. le comte d'Albergotti.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE D'ALBERGOTTI

LE COMTE.

SOLDATS , que chacun soit à son poste , le Maréchal ne tardera point à paraître. (*A Vignory.*) Ah ! Capitaine , je suis enchanté

334 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

de vous voir ! on m'avait fort alarmé en m'apprenant votre blessure.

VIGNORY.

Je vous remercie ; je suis mieux, beaucoup mieux.

LE COMTE.

On ne m'a point parlé de Victor , n'était-il pas avec vous ?

VIGNORY.

Non , fort heureusement ! car l'affaire a été terrible.

LE COMTE.

Heureusement ! c'est vous , Capitaine , qui vous félicitez de ce que votre neveu a manqué l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers ?

VIGNORY.

Ah ! M. le Comte ! j'ai commis une grande imprudence !

LE COMTE.

Laquelle ?

VIGNORY.

Vous connaissez Victor , son courage, son talent militaire ; vous avez été souvent témoin des bontés dont M. de Villars le comble chaque jour.

LE COMTE.

Il les mérite à tous égards.

VIGNORY.

Il est éperdument épris de ma fille, qui, mariée fort jeune au colonel de Sénanges, s'est vu ravir son époux après six mois de mariage ; de son côté, Sophie aime beaucoup son cousin, et j'ai promis de les unir si Victor acquérait une nouvelle gloire dans cette campagne. Vous concevez sans peine l'effet qu'a produit une telle promesse sur un cœur qu'enflammait déjà l'amour de la patrie. Depuis ce moment, l'impétueux jeune homme cherche partout le danger, s'y précipite avec ardeur, et chaque fois que son devoir l'appelle au combat je tremble pour ses jours, que l'espoir de posséder son amie lui fait exposer avec trop d'imprudence.

LE COMTE.

C'est donc pour cette cause que vous lui avez laissé ignorer l'attaque de ce fort ?

VIGNORY.

Il n'est point au camp : hier, M. le Maréchal a daigné le charger d'une mission importante ; il est parti à l'entrée de la nuit, et depuis cet instant je suis dans une inquiétude !... ah ! M. le Comte ! si Victor, emporté par l'excès de sa valeur, tombait sous le fer ennemi, mon bonheur, celui de ma famille, seraient à jamais perdus.

LE COMTE.

Calmez-vous ; Victor, excellent officier,

336 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

justifiera encore dans cette circonstance
choix de M. de Villars ; je connais à peu près
l'objet de sa mission ; elle demande de l'au-
dace, une grande vivacité et beaucoup
de prudence ; le Maréchal donne ses ordres avec
tant de précision, qu'à moins de les outre-
passer, on ne court que les chances ordi-
naires de la guerre. Une seule chose serait à
craindre ; cependant je ne pense pas que
Victor...

VIGNORY.

Une chose à craindre ! quelle est-elle ?

LE COMTE.

Le Maréchal est, sans contredit, le plus
habile de tous nos généraux.

VIGNORY.

Oh ! oui, le plus habile, le plus intrépide,
le plus grand !

LE COMTE.

Mais il en est aussi le plus sévère. Il veut
une obéissance aveugle ; la moindre infrac-
tion à ses ordres est punie, quelquefois
même avec trop de rigueur. Si Victor, aveu-
glé par son amour...

VIGNORY.

Oh ! non, sur ce point je ne redoute rien.
Il peut s'exposer avec trop d'imprudence ;
mais désobéir à son général : jamais.

LE COMTE.

En ce cas, vous devez être rassuré. Je vous

quitte, j'ai des ordres à donner pour l'assaut qui se prépare.

VIGNORY.

Souffrez que j'aie l'honneur de vous accompagner.

LE COMTE.

Vos forces vous le permettront-elles ?

VIGNORY.

Oui, oui.

LE COMTE.

Nous avons ici beaucoup d'ingénieurs; vous pouvez prendre un peu de repos.

VIGNORY.

Du repos ! j'ai été blessé ce matin à l'attaque de ce maudit fort, et, morbleu ! je veux avoir le plaisir de le voir prendre.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA ROSE, BARBE, SOLDATS.

LA ROSE.

En bien ! la mère Barbe, votre vin n'arrive pas ?

BARBE.

Il arrivera ; c'est que Babet a diablement de besoin ce matin ! M. Bertrand l'a chargée d'une foule d'emplettes.

338 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

LA ROSE.

Ah ! l'intendant du Maréchal ? c'est un fier original !...

BARBE.

Oui, il l'est un peu.

LA ROSE.

Se mêlant de tout.

BARBE.

Parlant de tout.

LA ROSE.

Ayant l'air de tout faire.

BARBE.

Et ne faisant rien.

LA ROSE.

La main me démange toujours quand je lui entends dire : nous avons battu l'ennemi , nous avons donné tel ou tel ordre , nous avons... enfin, on croirait que le Maréchal ne fait rien sans ses avis... c'est ça qu'ils doivent être jolis, ses avis ! Mais, la mère Barbe , je meurs de soif !

BARBE.

Patience ! Babet ne risquera pas de se casser les jambes pour vous servir plus vite.

LA ROSE.

Ah ! la pauvre enfant , je serais désespéré qu'il lui arrivât le moindre mal ; elle est si fraîche , si gentille !...

BARBE.

Qu'elle soit belle ou laide, fraîche ou fanée,
ça ne vous regarde pas.

LA ROSE.

Eh ! que m'importe, mère Barbe !... C'est
vous qui avez blessé mon cœur ! vous , dont
la cantine est si bien garnie , dont la cuisine
a si bonne odeur ! Ah ! je veux vous en donner
la preuve en vous embrassant.

BARBE.

N'y venez pas , ou je vous...

LA ROSE.

Bah ! bah !... les boulets de canon , les
coups de sabre et les soufflets de femme , ne
m'effraient pas plus les uns que les autres ; il
faut absolument...

(Il essaie de l'embrasser.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS , BERTRAND , DEUX
DOMESTIQUES qui portent un grand panier, un
pliant, une table de campagne.

BERTRAND.

En bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est
que ça ? voulez-vous bien finir ?

LA ROSE.

Eh ! mille bombes ! de quoi vous mêlez-
vous ?

MARÉCHAL DE VILLARS.

BERTRAND.

je croyais que c'était Babet : c'est la
barbe; embrassez, embrassez... Comme
un courage, un grenadier!

LA ROSE.

Oh bien! quelle nouvelle, monsieur le
factotum? le Maréchal viendra-t-il à la tran-
che?

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est que ce ton de familia-
rité? monsieur le factotum! le factotum! je
n'aime pas les sobriquets, Monsieur! et puis
vous ne pouvez pas dire monsieur le Maréchal?
Il me semble que le respect que vous devez
à votre général...

LA ROSE.

Ah! nous avons pour lui bien plus que du
respect; nous avons de l'amour, de l'admi-
ration!... enfin, le verrons-nous ce matin?

BERTRAND.

Oui, nous sommes allés reconnaître l'en-
nemi du côté de Haminaige; ensuite nous
reviendrons déjeuner ici.

LA ROSE.

En ce cas, ces Messieurs ne resteront
long-tems là-haut (*désignant le fort*)
l'arrivée du Maréchal, nous irons sans
les relever.

BERTRAND.

Point du tout, Monsieur, point du tout, notre intention n'est pas d'emporter ce fort; c'est trop peu de chose, nous avons d'autres desseins.

BARBE.

Cependant, M. Bertrand, si le Maréchal n'avait pas le projet, et même la certitude de prendre le fort ce matin, il n'aurait pas donné l'ordre d'en célébrer ce soir la prise par un bal dont il a dès hier commandé les apprêts, et auquel toutes les dames de Cambrai sont invitées.

BERTRAND.

Vous êtes aussi dans l'erreur, ce prétendu bal est encore une ruse de guerre.

BARBE.

Il n'aura donc pas lieu ?

BERTRAND.

Eh! non, sans doute! le moment serait bien choisi!... quand la France est sur le point d'être envahie; quand les soldats manquent de pain.

BARBE.

Il ne faudra donc acheter aucun des rafraichissemens dont vous m'avez donné la liste ?

BERTRAND.

Pardonnez-moi, Madame, il faut tout acheter.

BARBE.

Mais si le bal n'a pas lieu ?

BERTRAND.

Que vous importe ? vous avez de l'argent , des ordres , obéissez en silence : c'est le lot d'une femme , qui ne doit jamais se mêler des affaires d'état.

BARBE.

Des affaires d'état , des affaires d'état ! vous mettez à tout une importance...

LA ROSE.

M. Bertrand a raison , de la subordination , mère Barbe , de la subordination.

BERTRAND.

C'est clair , il parle bien le grenadier !... à propos , comment va ce brave capitaine Vignory ?

LA ROSE.

Ah ! beaucoup mieux.

BERTRAND.

J'en suis charmé. Quand nous avons appris cet accident à Cambrai , cela nous a fait beaucoup de peine , et nous avons envoyé deux aides de camp , pour savoir de ses nouvelles.

LA ROSE

Vous vous trompez , M. Bertrand , vous en avez envoyé trois.

BERTRAND.

Deux, ou trois, tout ce que je sais, c'est que nous nous sommes empressés de lui rendre tous les petits services qui dépendaient de nous. Moi, d'abord, j'ai couru chez sa sœur qui loge à deux pas de l'hôtel du Maréchal, et j'ai prévenu madame de Sénanges de ce qui était arrivé à son père.

BARBE.

Où ? Eh bien ! vous avez fait là une belle équipée ! M. le capitaine Vignory m'avait défendu d'en parler à sa fille.

BERTRAND.

A vous, c'est possible, parce que vous auriez dit cela tout bonnement, tout... Mais moi, mère Barbe, c'est bien différent.

LA ROSE.

Cependant, si madame de Sénanges s'avise de venir ici, ça ne fera pas grand plaisir au capitaine ; ne savez-vous pas qu'à l'exception des cantinières, le Maréchal a défendu qu'aucune femme pénètre dans le camp ?

BERTRAND.

Eh bien ! eh bien ! si le Maréchal se fâche, je lui dirai que c'est ma faute ; il criera, et tout sera fini.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BABET.

BABET, apportant un panier de bouteilles.
Me voilà, ma tante.

LA ROSE.

Eh ! c'est la charmante Babet !

BARBE.

Tu n'apportes que cela ?

BABET.

Thomas mesuivait avec deux grands paniers ;
mais nous avons rencontré ici près le capitaine
Vignory, qui n'a pas voulu le laisser passer,
et l'a renvoyé au camp.

BARBE.

Pourquoi donc ça ?

BABET.

Il a dit que je portais assez de vin pour
les militaires qui se trouvaient ici, et qu'ils
n'avaient pas le tems de boire davantage parce
qu'on allait recommencer tout à l'heure à
attaquer le fort.

LA ROSE.

Eh bien ! M. Bertrand ?

BERTRAND.

Eh bien ! le capitaine Vignory se trompe ,

il veut toujours tout savoir, et il ne sait jamais rien. C'est l'homme le plus singulier!... enfin quand je vous dis qu'on n'attaquera pas, c'est que j'en suis bien sûr.

(On entend trois coups de canon.)

LA ROSE.

M. Bertrand, voilà un coup de canon qui a l'air de vouloir vous donner un démenti.

BERTRAND.

Eh ! non, non...

(Des officiers arrivent ; on entend battre aux champs au dehors, et crier : Voici le maréchal. On fait sortir les femmes. Chacun court à son poste. Les sentinelles descendent de dessus les parapets. On aperçoit aussi des mouvemens dans l'ouvrage avancé occupé par les Français.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL DE VILLARS, entrant d'un côté, suivi de son état-major, LE COMTE D'ALBERGOTTI ET VIGNORY entrant de l'autre. Le tambour bat aux champs, les soldats prennent les armes. Le Maréchal, en entrant, salue le drapeau.

LE MARÉCHAL, courant à Vignory.

C'est toi, cher Vignory ! le Ciel te conserve à ma tendre amitié ! Mais pourquoi rester ici ? Je t'avais envoyé l'ordre de revenir au quartier-général.

346 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

VIGNORY.

Maréchal , on va monter à l'assaut , et ni moi ni mon neveu n'y serions ? Ce serait la première fois depuis l'ouverture de la campagne , et cela ne peut ni ne doit être.

LE MARÉCHAL.

Vignory , mon devoir est de veiller sur les jours des braves qui , comme toi , ne se ménagent point assez. Mais , puisqu'il ne m'est plus possible de t'éloigner , au moins tu resteras près de moi pendant l'attaque.

LA ROSE , bas à Bertrand.

Pendant l'attaque !

BERTRAND , de même.

Ce n'est pas de ce côté !

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! M. le Comte ?

LE COMTE.

M. le Maréchal , vos intentions ont été remplies. Dès l'aube du jour , j'ai fait attaquer ces deux ouvrages. Les grenadiers , guidés par le capitaine Vignory , s'en sont emparés , et nous nous y sommes logés. Le commandant m'a fait demander une suspension d'armes. Voulant laisser reposer les troupes et attendre vos ordres , je la lui ai accordée pour quelques instans. Les trois coups de canon que l'on a tirés à votre arrivée ont

annoncé votre présence à nos soldats, et le renouvellement des hostilités.

LE MARÉCHAL.

Les dispositions sont-elles faites ?

LE COMTE.

Je viens de les terminer.

LE MARÉCHAL.

Ainsi, vous êtes prêt à livrer l'assaut ?

LE COMTE.

Oui, Monseigneur, les troupes sont partout sous les armes. La première fusée qui s'élèvera de cette batterie indiquera que l'action va s'entamer ; à la seconde, le feu commencera de toutes parts.

LE MARÉCHAL.

Faites donner le premier signal.

(Le Comte s'approche de la batterie, donne un ordre. Une fusée s'élève, et l'on voit aussitôt le pavillon blanc arboré sur le fort.)

LA ROSE, pendant ce mouvement, dit à Bertrand.

Notre intention n'est point d'emporter ce fort ; c'est trop peu de chose.

BERTRAND.

Vous me tourmentez, Monsieur ; eh bien ! nous avons changé d'avis, et voilà tout.

LE MARÉCHAL, à la vue du pavillon blanc.

Ah ! ah ! ces messieurs veulent parlementer.
(Au Comte.) Allez recevoir leurs députés.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS , excepté LE COMTE.

LE MARÉCHAL.

VIGNORY, tu n'as pas encore de nouvelles de ton neveu ?

VIGNORY.

Non, Maréchal. Hier au soir, il est venu prendre congé de moi un moment après avoir reçu la mission dont vous avez daigné le charger. Je ne l'ai pas revu depuis.

BERTRAND, il a couvert la table, et préparé le déjeuner.

M. le Maréchal...

LE MARÉCHAL, impatient.

Laissez-moi. (*A Vignory.*) Cette mission présente beaucoup de difficultés, et peut amener de très-grands résultats; voilà pourquoi je l'ai choisi de préférence à tout autre.

VIGNORY.

Je vous en rends mille grâces.

LE MARÉCHAL.

Mais je ne conçois rien à son retard; il devait rentrer au camp avant l'aurore.

VIGNORY.

Peut-être y est-il en ce moment.

LE MARÉCHAL.

Non, non. J'ai laissé l'ordre de me l'envoyer aussitôt qu'il arrivera.

BERTRAND, l'invitant encore à déjeuner.

M. le Maréchal !...

LE MARÉCHAL, avec emportement.

Eh ! laissez-moi, vous dis-je. (*A Vignory.*)
Je ne puis t'exprimer combien son retard m'inquiète et me tourmente ! Car, cher Vignory... en ce moment, chaque minute est de la plus haute importance.

VIGNORY.

L'ennemi a-t-il fait de nouveaux mouvements ?

LE MARÉCHAL, lui tendant la main.

Ami !... demain... demain, le sort de la France sera décidé.

VIGNORY, se rapprochant de lui avec mystère.

Vous allez livrer bataille ?

LE MARÉCHAL.

Et remporter la victoire, ou m'ensevelir sous les ruines de la monarchie ; toutes mes dispositions sont prises ; tous mes ordres sont donnés, je n'attends que le retour de Victor, pour fixer l'heure et le lieu de la première attaque. Puisse le Ciel secondar notre valeur !.. Car nous ne pouvons plus nous flatter de vaines espérances ; si cette armée, notre dernière

350 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

et unique ressource, est vaincue, rien ne peut empêcher l'ennemi de pénétrer jusqu'au sein du royaume.

VIGNORY.

Non, il n'aura pas cet honneur ! Nous le vaincrons, nous le forcerons à s'éloigner, j'en ai pour garans votre génie, le courage des Français, et les lauriers nombreux qui ombragent votre front.

LE MARÉCHAL.

Ah ! ces lauriers, acquis par trente ans de travaux, un seul instant peut les flétrir ! L'armée que je commande, rassemblée à la hâte, est dans un état déplorable ; celle que je dois combattre est deux fois plus nombreuse ; l'ennemi est abondamment fourni de provisions de toute espèce ; il peut être facilement recruté ; sa retraite est protégée par une foule de villes habilement fortifiées ; et moi... je n'ai ni magasins, ni vivres, ni munitions, je n'attends point de renforts ; et si je suis contraint de me reporter en arrière, je n'ai pas un point, pas un seul, sur lequel je puisse m'appuyer.

VIGNORY.

Cette armée ennemie dont vous faites un tableau si brillant n'est pas commandée par un Maréchal de Villars.

LE MARÉCHAL.

Le général qui la conduit jouit à juste

titre de la plus haute réputation ; si j'espère lui résister , c'est parce que la supériorité de ses forces lui inspire trop de confiance , c'est parce qu'il n'a point pour le soldat français toute l'estime qu'il mérite ; c'est enfin parce qu'il dédaigne de prendre contre nous les précautions que la présence d'un ennemi rend indispensables, et que je n'ai jamais négligées, même lorsque j'étais certain de la victoire.

VIGNORY.

Les succès faciles qu'il a obtenus dans les dernières campagnes lui ont inspiré une orgueilleuse sécurité : elle lui coûtera cher, et s'il fut toujours vainqueur, bientôt il va cesser de l'être.

LE MARÉCHAL.

Vignory, ne nous laissons point éblouir par un espoir trop flatteur ; je suis certain d'avoir pénétré tous les projets de mon adversaire ; je crois avoir réuni tous les moyens de les faire échouer ; mais dans la position où je me trouve, une erreur légère, un ordre mal exécuté, une imprudence, un rien peut renverser toutes mes espérances, et me livrer au pouvoir de celui dont je crois la défaite assurée. Ces réflexions augmentent mes inquiétudes sur le retard inconcevable de ton neveu.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE D'ALBERGOTTI, TROIS OFFICIERS ÉTRANGERS.

LE COMTE.

M. LE MARÉCHAL, ces Messieurs ont sollicité l'honneur de vous être présentés ; ils sont porteurs de propositions de la part du commandant de la place.

LE MARÉCHAL.

Parlez, Messieurs.

L'OFFICIER.

M. le Maréchal, d'après vos dispositions, il paraît que vous avez le projet de tenter un assaut ; une telle résolution peut faire verser beaucoup de sang de part et d'autre, car nous sommes décidés à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

LE MARÉCHAL.

Je vous en loue, Messieurs, c'est le devoir de tout bon soldat.

L'OFFICIER.

Notre commandant, voulant éviter des malheurs inutiles, vous propose une trêve de vingt-quatre heures. Il profitera de ce temps pour faire connaître la situation de la place au général commandant nos armées, et si de-

main avant midi nous ne sommes pas secourus , il vous remettra la forteresse.

LE MARÉCHAL , se tournant vers les soldats français.

Grenadiers , vous venez d'entendre ces propositions ; déjà les ouvrages avancés de ce fort sont en notre pouvoir ; une heure d'assaut , et nous sommes maîtres de la place ; répondez à ces Messieurs , je m'en rapporte à vous.

LA ROSE et LES GRENADIERS.

A l'assaut , mon général , à l'assaut. Commandez , et dans cinq minutes nous plantons notre drapeau sur ces remparts.

LE MARÉCHAL.

Bien , mes Grenadiers !... Messieurs , ces braves gens ont répondu pour moi.

L'OFFICIER.

Comment , M. le Maréchal , ces soldats !..

LE MARÉCHAL.

Ce sont toujours eux que je consulte en pareille circonstance. (*Mouvement des officiers.*) N'en soyez pas surpris ; quand il s'agit de l'honneur de leur patrie , je ne puis choisir de meilleurs juges.

L'OFFICIER.

Daignez nous permettre d'aller porter votre réponse à notre commandant.

LE MARÉCHAL.

Allez , Messieurs. (*Il tire sa montre.*) Je

354 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

vous donne dix minutes ; lorsqu'elles seront écoulées, si vous ne vous rendez pas à discrétion, je commande l'assaut.

L'OFFICIER.

A discrétion, M. le Maréchal ! nous comptons sur une...

LE MARÉCHAL.

A discrétion, Messieurs, ou j'emporte la place. Mais vous perdez un tems précieux ; une minute est déjà presque écoulée ; voyez, il ne vous en reste plus que neuf.

(Il leur tourne le dos ; les officiers se consultent un instant, et se retirent.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES OFFICIERS.

LE MARÉCHAL, avec impatience.

Et point de nouvelles de Victor !

BERTRAND, lui montrant la table.

M. le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Que voulez-vous ?

BERTRAND.

C'est votre déjeuner.

LE MARÉCHAL.

Eh quoi ! malgré mes ordres, toujours

cette extravagante profusion !... tout cela !...
tout cela pour un seul homme !

BERTRAND.

Et vos aides de camp !

LE MARÉCHAL, continuant sans l'entendre.

Et ces braves n'ont eu que deux onces de
pain aujourd'hui !... et il ne m'a pas été pos-
sible !... ah !... (*Il se cache un instant le*
visage de sa main ; puis il reprend vivement.)
Distribuez cela à mes grenadiers.

BERTRAND.

Comment, M. le Maréchal ?...

LE MARÉCHAL.

Ils vont se battre ; ils ont besoin de prendre
des forces.

BERTRAND.

Mais vous ?

LE MARÉCHAL.

Obéissez. (*Aux soldats.*) Prenez, mes en-
fans, buvez à ma santé, et n'en dites rien ;
car, malheureusement, je ne puis pas en of-
frir autant à toute l'armée. (*Dans le fort,*
on bat la chamade ; on amène le pavillon
rouge et on laisse le blanc.) Ah ! ah ! ces mes-
sieurs ont fait leurs réflexions !... (*Au Comte.*)
Monsieur, allez recevoir la garnison, prenez
possession de la place, et faites promptement
réparer toutes les fortifications. (*A un officier.*)
Vous, Monsieur, faites détruire tous nos ou-
vrages.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, hors LE COMTE ET
L'OFFICIER.

(Un officier entre , et remet au Maréchal un papier
qu'il ouvre et lit rapidement.)

LE MARÉCHAL, froissant le papier dans ses mains
avec violence.

C'est inouï ! c'est inconcevable !... Si je ne
connaissais pas bien Victor !

VIGNORY.

Vous en recevez des nouvelles ?

LE MARÉCHAL.

Non , malheureusement. J'avais envoyé
au-devant de lui jusqu'à une lieue hors du
camp, et l'on n'a rien aperçu. On n'a pas été
plus loin ; car j'ignore, passé ce point, quelle
route les circonstances l'aurent forcé de
prendre.

VIGNORY.

Il a du monde avec lui ?

LE MARÉCHAL.

Beaucoup, et sa trop longue absence m'en
inquiète d'autant plus. S'il avait été surpris,
attaqué par l'ennemi, il n'est pas homme à
mettre bas les armes sans se défendre ?

VIGNORY.

J'en réponds sur ma tête.

LE MARÉCHAL.

S'il avait été battu , nous aurions vu revenir des fuyards ; on aurait quelques nouvelles , et rien !... rien !... S'il avait commis quelque imprudence !

VIGNORY.

Je le crois incapable...

LE MARÉCHAL.

Je le pense comme toi , et cette idée seule peut me calmer. Je cours aux avant-postes ; je vais à tout hasard faire quelques préparatifs , afin de n'être pas pris au dépourvu. J'ai aussi des ordres à donner au Comte de Villars , mon frère , qui commande la brigade de Guyenne. Ah ! tandis que tous les officiers généraux semblent d'accord pour contrarier mes dessein , je trouve en lui seul du zèle , de l'empressement , et , ce qui est plus doux encore pour mon cœur , les secours et les consolations de l'amitié ! Je reviendrai bientôt en ces lieux. (*Aux grenadiers.*) Mes amis , nous venons de manquer l'occasion d'acquérir de la gloire. Je vais vous en ménager de nouvelles.

LA ROSE.

Nous sommes toujours prêts , mon général.

LE MARÉCHAL.

Oui , je puis compter sur vous , car vous

358 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

êtes Français , et l'ennemi menace votre patrie.
(*Aux officiers et aides de camp.*) Suivez-moi,
Messieurs.

(Il sort suivi de son état-major.)

SCÈNE XIII.

VIGNORY, BERTRAND, LA ROSE,
BARBE, SOLDATS.

VIGNORY, à part.

QUELLE cruelle incertitude !... Ah ! je partage bien sincèrement toute la peine que la trop longue absence de Victor fait éprouver au Maréchal. Si je savais où joindre mon neveu !... Que ne m'est-il possible !... ah ! si cédant aux élans d'une valeur imprudente Victor avait osé !.... non , non , éloignons cette pensée ; elle me fait trop de mal.

(Il remonte la scène.)

BERTRAND.

Le Maréchal a de l'humeur, le Capitaine du chagrin ; il y a quelque chose là-dessous.

LA ROSE.

Vous aviez raison, 'M. Bertrand , l'assaut n'a point eu lieu. Ah ! vous voyez de loin ; je vous rends justice.

BERTRAND.

C'est bon, c'est bon, Monsieur, et moi

aussi, je vous rends justice : vous mangez très-bien ; voilà deux fois que vous déjeunez aujourd'hui !

LA ROSE.

Mille bombes ! un grenadier déjeune quatre fois et se bat dix dans la même matinée , sans que son estomac ni son bras soient jamais fatigués.

BARBE, du fond.

La Rose, dites-moi donc , quelle est cette dame que je vois arriver, conduite par Babet ?

LA ROSE, qui a remonté la scène.

Eh bien ! vous ne la connaissez pas ? C'est madame de Sénanges, la fille du Capitaine Vignory.

BARBE.

Oui, vraiment , c'est elle : et son père qui ne voulait pas qu'elle vînt ici !

LA ROSE.

M. Bertrand n'a pas été de cet avis-là.

BARBE, à Bertrand.

Ah ! le Capitaine va joliment vous arranger !

LA ROSE.

Je cours l'appeler. Mon Capitaine ! mon Capitaine !

BARBE.

Croyez-moi, M. Bertrand, allez-vous-en.

360 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

BERTRAND.

Moi ! du tout, je ne crains rien.

LA ROSE.

Mon Capitaine... ah ! le voilà !...

BERTRAND, aux valets.

Prenez vite tout ce bagage, et suivez-moi ?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, M^{me} DE SÉNANGES,
conduite par Babet.

BABET.

VEenez, venez, Madame, il n'y a plus de danger, à présent que le fort est rendu.

M^{me} DE SÉNANGES, courant dans les bras de Vignory.

Mon père, je vous revois !

VIGNORY.

C'est vous, Sophie ! quel motif vous amène ? Que venez-vous faire en ces lieux ? Ce n'est pas ici la place d'une femme.

M^{me} DE SÉNANGES.

Mon père, je n'ai pu résister à mon inquiétude ; M. Bertrand est venu m'apprendre que vous aviez été dangereusement blessé.

VIGNORY.

Bertrand !... J'avais défendu...

BERTRAND, au fond aux valets.

Dépêchez-vous donc !

(Il s'éloigne.)

M^{me} DE SÉNANGES.

Effrayée par cette nouvelle, et tremblant pour vos jours, je suis accourue vous prodiguer mes soins.

VIGNORY.

Je t'en remercie, ma Sophie, je n'attendais pas moins de ta tendresse, et voilà pourquoi j'ai voulu te cacher cet événement.

M^{me} DE SÉNANGES.

Eh ! tôt ou tard ne fallait-il pas que j'en fusse instruite ? O mon père ! quand donc serai-je délivrée de cette crainte cruelle qui me poursuit partout ? Me faudra-t-il sans cesse vous voir braver la mort ? Ne mettrez-vous jamais un terme à mes alarmes ? Faut-il que chaque jour, à chaque instant, je sois menacée de vous perdre ? Mais rassurez mon cœur, je vous en supplie : le récit de Bertrand avait porté l'effroi dans tous mes sens, il disait que vous étiez dans le plus grand danger, que votre blessure...

VIGNORY.

Ce n'est rien, ma Sophie.

M^{me} DE SÉNANGES.

Mais, mon père !...

VIGNORY.

Ce n'est rien, te dis-je. Laisse-moi, Sophie, je ne puis m'éloigner; j'attends ici le Maréchal, et... Laisse-moi, je t'en conjure.

M^{me} DE SÉNANGES.

Mais pourquoi cette agitation, ce trouble ? S'il est vrai que votre blessure ne vous fasse courir aucun danger, vous avez donc un autre sujet de peine ? Oui, rien n'est plus certain, l'impatience, la crainte se peignent dans vos traits. Mon père, instruisez-moi : de quel nouveau malheur sommes-nous menacés ?

VIGNORY.

C'est ton cousin qui cause toute mon inquiétude.

M^{me} DE SÉNANGES.

Victor !

VIGNORY.

Le Maréchal l'a chargé d'une mission extrêmement importante.

M^{me} DE SÉNANGES.

Et cette mission ?

VIGNORY.

J'ignore quel en est l'objet ; mais Victor est parti à l'entrée de la nuit, depuis ce moment on n'a pas reçu de ses nouvelles ; le Maréchal est furieux, et moi...

M^{me} DE SÉNANGES.

Ah ! rassurez-vous , mon père , la colère
du Maréchal sera bientôt apaisée.

VIGNORY.

Que veux-tu dire ?

M^{me} DE SÉNANGES.

Victor est de retour.

VIGNORY.

Est-il possible !

M^{me} DE SÉNANGES.

Il s'est couvert de gloire.

VIGNORY.

Comment le sais-tu ?

M^{me} DE SÉNANGES.

Tout Cambrai retentit déjà de sa belle
action.

VIGNORY.

Quelle belle action ?

M^{me} DE SÉNANGES.

Il vient de faire entrer dans Cambrai tout
ce qu'il a pris à l'ennemi ; des voitures , des
bagages , une grande quantité de chevaux de
cavalerie ; cela peut , je crois , s'appeler une
belle action.

VIGNORY.

O ma chère Sophie ! tu rassures mon cœur ;
car , je l'avoue , je tremblais !... Le Maréchal

364 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

sera satisfait, je pense ; qu'a-t-il pu lui commander ? de vaincre !

M^{me} DE SÉNANGES.

Regardez, mon père, je ne m'abuse pas ! non, le voilà ! c'est lui ! lui-même !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR, avec joie.

Mon oncle ! mon cher oncle ! Madame, vous aussi ! Ah ! je ne m'attendais pas au bonheur de vous rencontrer.

VIGNORY.

Mon cher Victor !... As-tu vu le Maréchal ?

VICTOR.

Je croyais le trouver ici.

VIGNORY.

Il va revenir, et t'ordonne de l'y attendre.

VICTOR, à madame de Sénanges.

Je puis donc, sans manquer à mon devoir, me livrer au plaisir de rester quelques instans auprès de vous.

VIGNORY.

Que tu m'as causé de chagrin !... Le Maréchal était fort inquiet, fort mécontent de ton retard.

VICTOR.

Je pense qu'il me sera facile de m'excuser à ses yeux ; j'ai complètement réussi , ses ordres ont été exécutés à la lettre ; j'ai même fait quelques remarques qui , j'en suis sûr , lui feront un très-grand plaisir.

M^{me} DE SÉNANGES.

Vous l'entendez , mon père.

VIGNORY.

Tant mieux , tant mieux , mon cher Victor.

VICTOR.

Je venais lui rendre compte de ma mission , lorsqu'en traversant le bois de Saint-Amand , je fus instruit que l'armée ennemie ayant fait hier un mouvement , un convoi considérable qui lui arrivait en longeant l'Escaut , se trouvait un peu éloigné d'elle et très à découvert , je résolus aussitôt d'enlever ce convoi ; l'ennemi que j'allais attaquer était plus nombreux que le corps sous mes ordres , mais le terrain qu'il avait à parcourir ne lui permettait pas de déployer toutes ses forces , il ne craignait d'ailleurs d'être attaqué que d'un côté , et en faisant un détour je pouvais le surprendre de l'autre ; j'ai fait aussitôt mes dispositions ; une course rapide nous a promptement approchés de l'ennemi , nous avons tous payé d'audace , et la fortune a couronné nos efforts : nous avons vaincu.

VIGNORY.

Quels résultats avez-vous obtenus ?

VICTOR.

Deux cent quarante voitures de bagages ; les chevaux de deux escadrons de cavalerie ennemie que j'ai démontés, et deux mille prisonniers : j'en avais que douze cents hommes avec moi.

M^{me} DE SÉNANGES.

Convenez, mon père, que je n'avais pas tort en disant qu'il avait fait une belle action.

VIGNORY.

Oh ! bien belle, n'est-ce pas ? Voilà dix fois qu'elle me répète la même chose, et je ne concevais pas pourquoi ; mais, au fait, cela me paraît très-bien.

VICTOR.

Cher oncle, j'aurais voulu faire plus encore pour mériter le prix charmant que vous avez promis à mon courage.

VIGNORY.

Oui, oui, cela est juste ; ce trait d'audace me paraît être bien. (*Tendant la main à Victor.*) Je suis fort content de toi, Victor, et si, comme je n'en doute pas, le Maréchal approuve ta conduite, ma Sophie est à toi.

M^{me} DE SÉNANGES.

Ah ! mon père !

VICTOR.

Mon cher oncle !

VIGNORY.

Enfin me voilà tiré d'inquiétude.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE D'ALBERGOTTI.

LE COMTE.

Vous ici, malheureux jeune homme !
Ah ! fuyez, fuyez ; le Maréchal s'avance à
grands pas.

M^{me} DE SÉNANGES, VICTOR et VIGNORY.

Fuir !

VICTOR.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Fuyez, vous dis-je ! Évitez M. de Villars ;
vous savez comme il est terrible dans ses pre-
miers momens.

VICTOR.

Mais, encore une foi, pourquoi fuir ?

LE COMTE.

Le Maréchal est furieux ! En parcourant
le camp, il a rencontré la brigade de Cham-
pagne qui vous accompagnait, il a su ce
que vous aviez entrepris, et je ne puis vous

368 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

peindra sa colère; vous avez, dit-il, compromis sa gloire et ses armes. Éloignez-vous; craignez de payer de votre tête l'imprudence que vous avez commise.

M^{ME} DE SÉNANCES.

De sa tête ! Ah ! fuyez, fuyez, cher Victor !

VICTOR.

Et, le puis-je ! Ma Sophie, si j'ai commis une faute involontaire, mon devoir n'est-il pas d'en attendre la punition en silence ?

VIGNORY.

Est-il possible qu'il soit aussi coupable ?

M^{ME} DE SÉNANCES, au comble de l'effroi.

Grand Dieu ! voici le Maréchal !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL, SUITE.

LE MARÉCHAL, furieux et encore dehors.

Il est ici, dit-on, il est ici ! (*Il entre.*)
C'est donc ainsi, Monsieur, que vous exécutez mes ordres ?

VICTOR.

Monseigneur, j'ai cru...

LE MARÉCHAL.

Oui, énorgueilli par quelques légers succès, vous avez cru pouvoir impunément abu-

ser de ma confiance. Le malheureux ! Je le préfère à vingt autres , et c'est ainsi qu'il reconuait mes bontés !

VICTOR.

Monseigneur.... la victoire ayant couronné mes efforts !...

LE MARÉCHAL.

Vous osez parler de victoire, jeune insensé ! Allez voir l'ennemi porter en ce moment toutes ses forces vers Landrecies, quand je n'avais rien négligé pour en détourner son attention ; quand j'avais, à dessein , laissé ce point entièrement dégarni ! Je savais que ses convois devaient passer là. S'ils n'avaient point été insultés, sa sécurité se serait accrue, et la réussite de mes plans était assurée. Votre désobéissance a tout détruit ; maintenant l'armée française est prête à tomber dans le précipice que j'avais creusé pour engloutir l'armée ennemie.

VIGNORY.

Il serait possible !...

LE MARÉCHAL.

Que trop, hélas ! Ah ! qu'un général est malheureux de ne pouvoir tout exécuter lui-même ! Chargé de la responsabilité la plus effrayante , il est comptable même des fautes qu'il n'a pas commises. Depuis deux mois , deux mois entiers , je travaille nuit et jour pour déjouer les projets de mon adversaire ,

370 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

ne pouvant l'attaquer ouvertement. Je prépare, avec des soins infinis, les moyens de lui faire perdre tous les avantages que le nombre lui donne sur moi ; et dans un seul instant l'insubordination d'un jeune ténéraire détruit toutes mes espérances, me fait perdre le fruit de tous mes travaux, me met à la merci de l'ennemi que j'allais vaincre !... Ah ! il paiera cher cette criminelle audace !...

M^{me} DE SÉNANGES, tremblant.

Monseigneur !...

LE MARÉCHAL.

Une femme !... une femme en ces lieux ! Vignory, comment l'avez-vous permis ?

VIGNORY.

Monsieur le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Et vous aussi, vous bravez mes défenses ; rendez-vous à l'instant aux arrêts, aux arrêts forcés !

M^{me} DE SÉNANGES, avec effroi.

Mon père !

LE MARÉCHAL, au Comte.

Monsieur, recevez les aveux de ce perfide. Que le conseil de guerre soit prêt à s'assembler. Qu'un exemple terrible mette à jamais tout général à l'abri des dangers auxquels peuvent l'exposer la désobéissance et l'insubordination.

VICTOR.

Monseigneur !

LE MARÉCHAL.

Traître ! par ta coupable imprudence, tu as préparé la ruine de ta patrie. Tu as exposé ton général à une défaite humiliante. Tu m'as enlevé la gloire qu'une victoire décisive allait m'assurer ! Les châtimens les plus sévères vont punir ton audace, et venger à la fois ta patrie et ton bienfaiteur outragé !

TOUT LE MONDE, suppliant les mains étendues.

Grâce ; Monseigneur !

LE MARÉCHAL,

Obéissez à mes ordres.

(On arrête Victor. Sophie tombe dans les bras de son père. Chacun marque l'intérêt qu'il prend à ce qui se passe.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un riche salon ; à droite une porte conduisant au cabinet du Maréchal. Deux lustres non garnis sont suspendus au plafond. Au fond, trois grandes portes vitrées. Des sièges et une table couverte d'un tapis, sont sur un des côtés.

SCÈNE I.

LA ROSE, VIGNORY, M^{me} DE SÉNANGES,
QUELQUES SOLDATS.

(La Rose et les soldats sont en scène au lever du rideau. Vignory et madame de Sénanges arrivent avec inquiétude.)

VIGNORY, à la Rose.

Elle ! bien ?

LA ROSE, désignant le cabinet à gauche.
Toujours là.

M^{me} DE SÉNANGES.

Pauvre Victor !

VIGNORY.

Cet interrogatoire me semble d'une longueur !

ACTE II, SCÈNE I.

373

M^{me} DE SÉNANGES.

Hélas ! il va décider du destin de mon cher Victor. Je tremble !...

VIGNORY.

L'infortuné ! si jeune ! si courageux !

M^{me} DE SÉNANGES.

Après un action si glorieuse !

VIGNORY.

Tous les soldats, tous les officiers qui l'ont accompagné dans cette expédition, parlent avec enthousiasme de sa bravoure, de son intrépidité ; ils disent que l'attaque fut combinée avec beaucoup de talent, et qu'en toute autre circonstance le succès qu'il a obtenu lui aurait mérité les plus brillantes récompenses.

M^{me} DE SÉNANGES.

Et cependant on va le traîner devant un conseil de guerre, des juges inflexibles vont prononcer son arrêt ; peut-être sera-t-il dépouillé de son grade, trop heureux encore si l'on daigne lui laisser la vie !... Et c'est M. de Villars qui commande une telle injustice !

LA ROSE, désignant le cabinet à droite.

Plus bas, Madame, M. le Maréchal est là.

VIGNORY.

Tu ne sais pas, ma Sophie, quelle effrayante responsabilité pèse sur la tête du Maréchal !

374 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

son mérite , le bonheur qu'il a eu dans toutes ses entreprises, la confiance que le roi lui accorde, lui ont suscité de nombreux ennemis. Si nous étions vaincus, lui seul serait accusé de nos revers. Sa réputation, la gloire qu'il s'est acquise, tout serait perdu dans un instant. Ah! ma chère Sophie!... plaignons le Maréchal, et ne le blâmons pas. Sans doute il gémit comme nous sur le sort de Victor; mais Victor a manqué à la discipline; les lois militaires le condamnent, et dans l'état de crise où nous nous trouvons, M. de Villars ne peut pardonner une faute qui compromet la gloire de ses armes et le salut de la France.

LA ROSE.

On ouvre cette porte; M. d'Albergotti va paraître.

VIGNORY.

Sophie, cache-lui tes larmes.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE D'ALBERGOTTI, VICTOR, UN OFFICIER faisant les fonctions de secrétaire.

VIGNORY, avec crainte.

En bien! M. le Comte! qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Cette faute est grave, Monsieur, très-grave.

Le capitaine Victor a combattu malgré les défenses expresses de M. le Maréchal. Je ne puis disconvenir qu'il n'ait montré beaucoup de courage et de talent dans cette attaque; mais ce que M. de Villars craignait est malheureusement arrivé, et les derniers mouvemens de l'ennemi vont nous mettre dans l'impossibilité de garder notre position. Je dois avouer que le capitaine a fait toutes ses observations avec une rare intelligence; aussi, suis-je entré dans les détails les plus minutieux, afin de faire briller son mérite et d'atténuer sa faute.

VIGNORY.

Ah ! je vous en remercie, M. le Comte.

M^{me} DE SÉNANCES.

Cher Victor !

VICTOR.

Cesse de me plaindre, ma Sophie; j'ai mérité mon sort; j'ai enfreint les ordres du Maréchal, et je ne vois que trop maintenant les suites funestes de ma désobéissance. Le désir de te posséder a égaré ma raison : insensé ! j'espérais t'obtenir, quand j'élevais entre nous une barrière insurmontable. Je croyais servir ma patrie, tandis que par mon imprudence je préparais sa ruine.

VIGNORY.

Quel malheur ! mon Dieu !

376 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

VICTOR.

O mon père ! pardonnez-moi la peine que je vous cause !

VIGNORY.

Te pardonner ! mon cher Victor , ah ! ton sort est trop affreux pour que je puisse t'adresser aucun reproche ; je voudrais te sauver !

M^{me} DE SÉNANGES.

Vous le pouvez , mon père.

VIGNORY.

Moi !

M^{me} DE SÉNANGES.

Vous-même. Implorez la clémence du Maréchal, obtenez de lui le pardon de Victor ! Pensez-vous qu'il vous refuse ? ne vous honore-t-il pas de son amitié ? n'êtes-vous pas depuis vingt ans son compagnon d'armes, le confident de ses plus secrètes pensées ? ne lui avez-vous pas sauvé la vie ?

VIGNORY.

Ma fille, ce n'est pas le moment de le lui rappeler.

VICTOR.

Non, mon oncle, vous ne pouvez détourner le coup affreux dont je suis menacé ; la colère de M. le Maréchal est juste, et quelle que soit sa sévérité, je n'ai pas le droit de m'en plaindre... Ah ! pourquoi ai-je survécu à cette fatale entreprise ! Que ne suis-je tombé

sous le fer des ennemis ! je serais mort au champ d'honneur, et j'aurais emporté dans la tombe votre estime et vos regrets.

LA ROSE.

Voici M. le Maréchal.

M^{me} DE SÉNANGES.

Dieu !

VIGNORY.

Sophie, laisse-moi agir avant de rien entreprendre.

M^{me} DE SÉNANGES.

Mais, mon père !...

VIGNORY.

Je l'exige.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL.

(Le Maréchal sort lentement du cabinet. Il a les bras croisés, et paraît enseveli dans ses réflexions. Il lève la tête, aperçoit Victor, Sophie, Vignory, et paraît éprouver une vive douleur.)

LE COMTE.

Monsieur le Maréchal, j'ai l'honneur de vous soumettre le procès-verbal de l'interrogatoire du capitaine Victor.

LE MARÉCHAL.

Cela suffit. Dans une heure, vous connaîtrez

378 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

mes intentions. Que le conseil soit prêt à s'assembler, et que Monsieur soit conduit à la citadelle.

M^{me} DE SÉNANGES.

Ah ! M. le Maréchal !

LE MARÉCHAL.

C'est à regret que je vous afflige, Madame; il m'en coûte d'avoir à punir le neveu, le fils adoptif du plus brave soldat de mon armée; mais, dépositaire de la confiance du souverain, je saurai m'en montrer digne, et tout sacrifier à mes devoirs.

VICTOR.

J'obéis, M. le Maréchal, je n'attends aucune grâce. Je suis coupable, mais j'éprouve une consolation bien douce; en pensant que ma faute n'a pu me ravir votre estime. Croyez bien que si j'ai quelques regrets en ce moment, c'est d'avoir apporté quelques obstacles aux généreux desseins que vous méditez pour le salut de ma patrie, et de ne pouvoir au prix de tout mon sang réparer ma fatale imprudence.

(Le Maréchal, trop ému pour parler, fait signe d'emmener Victor.)

VIGNORY, lui tendant la main.

Adieu, mon fils !

VICTOR, baisant sa main.

Mon père !

arrivent, la victoire nous reste, et tu m'emportes dans tes bras. Ah! cet instant.....
(avec beaucoup d'ame) cher Vignory, je ne l'oublierai jamais.

VIGNORY, froidement.

Ce que je me rappelle, moi, c'est que nous combattions tous deux malgré les ordres du roi.

LE MARÉCHAL, troublé.

C'est vrai.

VIGNORY, avec intention.

Et ce n'est pas la seule fois que cela vous soit arrivé.

LE MARÉCHAL.

Mais...

VIGNORY.

Un jour, entre autres, le roi fut témoin d'une escarmouche entre quelques gendarmes français et un parti de fourrageurs ennemis.

— « Quel est ce jeune officier qui combat à la tête des gendarmes ? dit Louis-le-Grand.

— Sire, c'est Villars. — Ah ! s'écrie aussitôt » Sa Majesté, dès que l'on tire en quelque endroit, il semble que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. »

LE MARÉCHAL.

En effet, je fus même sévèrement reprimandé par le roi.

382 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

VIGNORY.

Réprimandé ! oui , mais Victor va passer au conseil de guerre !

LE MARÉCHAL.

Vignory , je n'exposais que mes jours ; Victor a compromis la sûreté de l'armée et le salut de la France.

VIGNORY.

Il a été , comme vous , emporté par sa valeur ; il a cru faire une action d'éclat , mériter votre estime...

LE MARÉCHAL.

Il ne devait pas outre-passer mes ordres.

VIGNORY.

Interrogez les officiers , les soldats qui l'ont accompagné.

LE MARÉCHAL.

Je sais qu'il a combattu en brave.

VIGNORY.

Et vous le punissez !

LE MARÉCHAL.

J'admire son courage , je punis sa désobéissance.

VIGNORY.

Et quel sera son sort maintenant ? La mort sera-t-elle le prix d'une action glorieuse ?

LE MARÉCHAL, avec beaucoup d'émotion.

La mort ! non, non, le conseil est composé d'hommes sages, impartiaux...

VIGNORY.

N'importe, ils le condamneront !... Et la gloire qu'il s'est acquise, celle qu'il pouvait acquérir encore, son grade, son avenir, tout, tout sera perdu !...

LE MARÉCHAL, cherchant à cacher son trouble.

Laisse-moi, Vignory.

VIGNORY, vivement et avec âme.

Non, M. le Maréchal, je ne vous quitterai pas. Quelque coupable que soit mon neveu, il n'a point manqué à l'honneur, je puis encore plaider sa cause. Ah ! si c'était un traître, loin de parler en sa faveur, je serais le premier à vous demander sa mort. Il n'est point de supplice assez cruel pour le lâche qui trahit sa patrie. Mais Victor n'a commis qu'une imprudence ; voudriez-vous qu'il payât du bonheur de sa vie entière un instant d'erreur ? Non, M. le Maréchal, non, vous ne le souffrirez pas ! J'en appelle à votre cœur, à votre générosité. Ce n'est point une grâce que je vous demande, non, mais permettez-lui de combattre encore pour sa patrie ; placez-le au poste le plus dangereux ; que par une action d'éclat il répare sa faute, ou qu'il meure avec gloire ! Vous ne répondez pas ? Vous

384 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

êtes insensible à mes prières ? Mais songez donc que peut-être il ignorait...

LE MARÉCHAL.

Rien. Je lui en avais assez dit pour qu'il sentît toute l'importance de la mission dont je le chargeais.

VIGNORY.

Il croyait servir sa patrie.

LE MARÉCHAL.

Il l'a perdue !

VIGNORY, avec terreur.

Perdue !... je me tais. Que ses destins s'accomplissent, qu'il soit condamné ; mais je ne puis être témoin de sa perte ; recevez ma démission.

LE MARÉCHAL.

Ta démission ! quand la France est dans le plus grand péril ! quand une foule d'ennemis menacent ses frontières ! quand Louis XIV appelle tous les Français à la défense de la patrie ! c'est dans ces momens que tu voudrais quitter tes drapeaux ?

VIGNORY.

Vous avez raison, ce serait une lâcheté ; je reste. Mais vous avez déchiré mon cœur ; la vie m'est odieuse ; et puisque l'honneur me défend de poser les armes, c'est au milieu des baïonnettes ennemies que je vais chercher la fin de tous mes maux.

LE MARÉCHAL, l'arrêtant.

Malheureux ! que fais-tu ? Depuis trente ans, n'as-tu pas appris à me connaître ? Penses-tu donc que je me plairais à prolonger ta douleur s'il m'était permis de la faire cesser. (*Pre-
nant le procès-verbal, qu'il parcourt rapide-
ment pendant qu'il continue d'un ton vif et
animé.*) Tiens, lis toi-même ; connais toute
l'importance de ce que tu appelles une erreur ;
voilà les aveux de Victor. Quand j'attendais
avec impatience la réponse qu'il devait me rap-
porter, il prenait un long détour pour aller
attaquer l'ennemi que je lui avais expressément
ordonné d'éviter ; il éveillait l'attention des
généraux que je m'efforçais d'abuser ; il ré-
pandait l'alarme dans le camp hollandais.
Maintenant, les ennemis se disposent au siège
de Landrecies ; le Quesnoy vient de capituler,
et la plus prompte retraite est le seul parti...
(*S'arrêtant, comme frappé d'une idée su-
bite.*) Que vois-je ! Quel trait de lumière !

VIGNORY.

Maréchal !

LE MARÉCHAL.

Laisse-moi, laisse-moi... il se pourrait... ce
mouvement...

VIGNORY, avec crainte.

Son crime est-il plus grand que je ne le
croyais ?

LE MARÉCHAL.

Ah ! cher Vignory ! j'entrevois... Ma carte de Flandre !

VIGNORY.

Votre...

LE MARÉCHAL.

Donne-moi ma carte. Ah ! si tout pouvait se réparer encore ! (*Courant à la table, et comparant sa carte géographique avec le procès-verbal qu'il parcourt avec la plus grande vivacité.*) En effet, cette observation est très-juste. Les lignes de l'ennemi sont fort étendues ; sa communication avec Marchiennes est éloignée ; ses retranchemens sous Denain vont se trouver presque entièrement dégarnis par le mouvement qu'il a fait sur Landrecies. Il est possible... Mes aides de camp !

VIGNORY, à part.

Aurait-il quelque espérance ? (*Haut et vivement.*) Les aides de camp de M. le Maréchal !

LE MARÉCHAL.

Oui, cela peut... cela doit réussir ! Qu'on prépare à l'instant ma chaise de poste. Vignory, va toi-même donner l'ordre...

VIGNORY.

J'y cours, Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Et surtout envoie-moi mes aides de camp.

VIGNORY.

Les voici.

(Il sort. Le comte d'Albergotti entre , suivi de trois aides de camp du Maréchal.)

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL, ALBERGOTTI,
AIDES DE CAMP.

LE MARÉCHAL, qui écrit avec vivacité.
APPROCHEZ, Messieurs.

LE COMTE.

M. le Maréchal, vos ordres sont exécutés. La maison du roi est partie pour prendre la ligne sur la Somme, et M. le comte de Coigny fait retirer toutes nos troupes avancées sur Hennecourt.

LE MARÉCHAL, continuant.
Tout est changé.

LE COMTE.

Comment ! M. le Maréchal ?

LE MARÉCHAL.

Plus de retraite !... nous allons livrer bataille.

LE COMTE.

Livrer bataille ! dans l'état de faiblesse où nous nous trouvons ?

LE MARÉCHAL.

Nous serions plus faibles encore , si nous fuyions devant l'ennemi. (*Il plie sa lettre.*) M. le Comte , faites répandre nos hussards sur les avenues de Bouchain et sur les bords de la Seille , afin qu'aucun déserteur ne puisse passer du côté des ennemis , et nul d'entre eux du nôtre. (*A un aide de camp.*) Vous , Monsieur , courez porter au comte de Villars , mon frère , l'ordre de préparer les ponts sur la Sambre , de se pourvoir d'un grand nombre de fascines. (*A un autre.*) Vous , prévenez de ma part le marquis de Vieux-Pont qu'il ait à marcher sur l'Escaut avec les pontons. (*Au troisième.*) Vous , remettez cet ordre à M. le comte de Broglie ; qu'il longe la Seille en s'approchant de l'Escaut , avec les vingt escadrons qui sont sous son commandement ; c'est alors seulement qu'il pourra décacheter cet ordre et prendre connaissance de mes desseins. Allez promptement , et que ces préparatifs ne souffrent aucun retard.

LE COMTE.

Quoi ! M. le Maréchal ! vous voulez donc attaquer l'ennemi sous Landrecies ?

LE MARÉCHAL.

Sous Landrecies !... vous croyez ?

LE COMTE.

Tous ces préparatifs semblent l'annoncer positivement.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Cela ne vaut-il pas mieux que de battre en retraite ?

LE COMTE.

M. le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Vous doutez du succès ?

LE COMTE.

L'ennemi a des forces si imposantes ! des retranchemens si formidables !

LE MARÉCHAL.

C'est pour cela que je veux l'attaquer. Il compte trop sur notre faiblesse ; il se défie trop peu de nous. D'ailleurs , une retraite abattrait le courage de mes soldats ; les Français ne savent pas fuir , et je ne veux pas le leur apprendre. Allez , Messieurs , nous saurons demain si les retranchemens des ennemis sont aussi bons que le dit M. le Comte. (*Fausse sortie.*) Ah ! un moment !... je donne bal aujourd'hui. Il ne faut pas que je l'oublie ; il doit empêcher l'ennemi de remarquer mes mouvemens , et cela devient maintenant plus utile que jamais. Une fête , d'ailleurs , entretiendra la confiance , la gaieté de mes soldats. Ces braves gens s'imaginent que je ne songerais pas au plaisir si je n'étais sûr de vaincre. Il est important de les entretenir dans ces dispositions. Je veux que personne

390 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

ici ne puisse soupçonner mes projets. Il faudrait , par quelques signaux , trouver le moyen de m'instruire du résultat de vos démarches , et cela au milieu du bal , devant tout le monde. Voilà ce que j'imagine. Vous me ferez connaître que tout va comme je le désire , en plaçant quelques fleurs sur ma table ; un gant jeté à mes pieds m'apprendra que l'attaque commence ; enfin , votre épée déposée sans affectation m'annoncerait que le sort nous est défavorable , si un pareil malheur nous arrivait. Surtout , Messieurs , que votre physionomie ne trahisse point mes secrets. Point de tristesse , point de joie ; réprimez tous vos sentimens. N'oubliez pas que ce jour va décider du sort de notre patrie , et que nous devons mourir avant de permettre à l'ennemi de pénétrer en France.

(Le Comte et les aides de camp s'éloignent. Vignory rentre.)

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAL, VIGNORY.

VIGNORY.

Vos chevaux sont prêts.

LE MARÉCHAL.

Bien, je vais partir. Mon absence ne sera pas longue , mais j'ai besoin de visiter quelques

postes importants ; un général ne peut trop connaître le terrain sur lequel il doit se battre.

VIGNORY.

Avant de vous éloigner, me refuserez-vous la grâce que je vous ai demandée ?

LE MARÉCHAL.

Vignory, le conseil ne pourra s'assembler aujourd'hui, tes inquiétudes doivent être moins vives.

VIGNORY.

Ma douleur est plus forte que jamais !... Vous allez combattre, et Victor ne sera pas là !

LE MARÉCHAL.

Les ordres de la Cour sont formels, je ne puis les enfreindre. Cependant il m'est possible d'adoucir la situation de ton neveu ; je vais le faire ; il va être mis en liberté ; je n'exige que sa parole d'honneur, et je le connais trop bien pour le croire capable d'y manquer.

VIGNORY.

Ah ! M. le Maréchal !

LE MARÉCHAL.

Suis-moi, je vais t'en donner l'ordre à l'instant même.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BERTRAND, seul.

M. le Maréchal... M. le Maréchal... je venais vous annoncer... Il ne m'écoute pas... Il a trop de confiance en moi pour me donner des ordres.... Ah !... ah !... Maintenant, occupons-nous des apprêts de ce maudit bal ! à la bonne heure, voilà une affaire qui mérite réflexion. (*Appelant.*) Eh ! Jasmin, Germain, (*Un valet de pied paraît.*) Fais monter la mère Barbe et sa fille, et ça tout de suite. Va prévenir tes camarades ; qu'on apporte des bougies, qu'on garnisse les lustres, qu'on illumine toute la maison, qu'on dresse les buffets ; allons, allons, vite, qu'on se dépêche. (*Le valet sort.*) Pourvu que la mère Barbe ne se soit pas en allée ; c'est que je l'ai chargée d'une partie de mes emplettes, parce qu'une femme ça sait mieux... et puis, il y aura un peu de bénéfice, et j'aime mieux qu'elle en profite qu'une autre, à cause de sa nièce, qui est, ma foi, très-gentille ! Ah ! les voilà toutes deux !

SCÈNE VIII.

BERTRAND, BARBE, BABET, en toilette.

BARBE.

Ah ! vous v'là enfin, M. Bertrand ! J'avons assez attendu après vous, toujours !

BERTRAND.

A ! j'avons ! j'avons !... Pour Dieu ! la mère Barbe, ne parlez pas comme ça ici, ce n'est pas....

BARBE.

Bah ! bah ! bah ! je parlons comme je pouvons, et ça va tout de même. Ah ! ça, vos provisions sont finies ; c'est du beau et du bon ; mais dame, c'est cher.

BERTRAND.

Cela ne fait rien ; nous ne regardons pas à la dépense. Mais, voyez donc, voyez donc, la mère Barbe, cette petite Babet !... Comme elle est jolie dans ses atours ! Qu'est-ce que vous apportez là, ma petite ?

BABET.

Ce sont des biscuits et de la pâtisserie, M. Bertrand.

BERTRAND.

Il ne fallait pas apporter cela ici ; c'est pour les buffets.

BABET.

Ils sont garnis, et tout ça mē reste.

BERTRAND.

Ah bien ! si ça reste !.. (*Il prend un biscuit.*)
Oh ! c'est qu'elle est vraiment jolie !

BARBE.

Dites- donc , M. Bertrand , est-ce que
M. le Maréchal ne vient pas de sortir en voi-
ture ?

BERTRAND.

Justement, la mère [Barbe, et il a donné
ordre de seller et brider ses chevaux tout
prêts.

BABET.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que ça veut donc
dire ?

BERTRAND.

Ah ! dame ! ça veut dire... Rappelez-vous
ce que je vous ai dit ce matin.

BARBE.

Comment ! vous pensez toujours que le bal
n'aura pas lieu ?

BERTRAND.

J'en suis plus sûr que jamais.

BABET.

En ce cas pourquoi donc nous donner tant
de peine ?

BERTRAND.

Pourquoi ? Parce que nous le voulons. M. le Maréchal, avant de monter dans sa chaise de poste, m'a encore recommandé de me dépêcher et de ne rien épargner. (*Mangeant un biscuit.*) J'obéis.

BABE.

Mais à quoi bon toute cette frime-là ?

BERTRAND.

Ah ! il paraît que l'escapade du capitaine Victor nous a mis dans un fier embarras ! L'ennemi marche sur nous, et nous sommes bien aises de lui faire croire que nous nous amusons à danser, pendant que nous nous occupons de battre en retraite.

BABET.

En retraite !

BERTRAND.

Certainement ; mais, voyez-vous, je ne crois pas que le Maréchal revienne ici.

BABE.

En vérité ?

BERTRAND.

C'est sûr ! Et quand l'ennemi arriverait à Cambrai, ça ne m'étonnerait pas.

BABET.

Ah ! mon Dieu ! l'ennemi !

BABE.

Miséricorde ! Et nos bagages !

396 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

BABET.

Sauvons-nous, ma tante !

BERTRAND.

N'ayez donc pas peur, ma petite Babet, est-ce que je ne suis pas là ?

BABET.

Sûrement que vous y êtes ; mais c'est que...

BERTRAND

Soyez tranquille ; tant que j'y resterai , il n'y aura pas de danger. (*Dans ce moment, plusieurs domestiques traversent le fond, portant des assiettes de dessert, des flacons, des bouteilles ; et des girandoles.*) Allons, Messieurs, dépêchons-nous. Qu'est-ce que c'est que le vin que tu portes, toi ? Ah ! bon ! c'est mon vin !... c'est-à-dire le vin de M. le Maréchal. Nous n'en buvons pas d'autre. Donne-m'en deux bouteilles. Là, c'est ça ; va-t'en, à présent. (*A. Babet.*) C'est qu'il est chenu, celui-là ; il n'en faut pas trop donner.

BABET.

Ces bouteilles-là ne serviront donc pas ?

BERTRAND.

Oh ! que si, qu'elles serviront ; ... mais je ne veux pas qu'on les serve, parce que... Est-ce qu'il ne faut pas que nous ayons notre part de la fête, hein ! ma petite Babet ? Hein ! fri-

pone !... Elle est jolie comme un ange ! Je vais les poser là ; je les retrouverai.

BARBE.

Est-il heureux, ce M. Bertrand ! Il est ici comme le maître, absolument.

BERTRAND.

Ah ! mon Dieu ! oui, la mère Barbe, comme le maître, vous l'avez dit. Cela ne peut pas être autrement ; car, voyez-vous, M. le Maréchal serait extrêmement embarrassé s'il ne m'avait pas. D'abord, sous le rapport de la discrétion, vous me connaissez ; pour la fidélité, c'est intact !... (*A Babet.*) J'ai encore bien autre chose de côté pour notre petite collation. (*Reprenant sa conversation.*) Quant à l'intelligence, à l'activité, je n'en dirai rien, ça ne se voit que de reste. Toujours parlant, commandant, agissant et marchant !... Ah ! j'ai un mal !... Eh bien ! voyez si ces gens-là viendront allumer les lustres ! Germain ! Jasmin !... ils sont, j'en suis sûr, à bavarder dans quelque coin, au lieu de... Venez avec moi, venez, Barbe ; et vous, ma petite Babet, dépêchez-vous ; car, si le Maréchal rentrait, vous sentez bien que je ne veux pas qu'il vous voie ici.

BARBE.

Tiens ! croyez-vous pas qu'il dirait quelque chose ?

BERTRAND.

Non, non, il ne dirait rien ! il serait content, s'il savait que je vous ai chargées de tout ça ! cela lui ferait bien de l'honneur dans la ville. Vous êtes de bonnes petites femmes ; mais, entre nous, voyez-vous... ça ne peut pas... Allons, venez, venez vite.

BABET.

Ah ! je n'entends rien à tout ça, moi.
(Bertrand sort en appelant Germain, Jasmin.)

SCÈNE IX.

BABET, ensuite LA ROSE.

BABET.

Mon Dieu ! est-il bavard, ce M. Bertrand ! Avec ça, ce qu'il vient de nous dire des ennemis n'est pas trop rassurant, et je sais bien que, pour moi... Savoir si c'est vrai ; il a dit tant de choses... Oh ! je m'en vas le savoir au plus juste ; v'là La Rose.

LA ROSE.

Vivat ! mille bombes ! c'est comme ça qu'il faut traiter les braves gens.

BABET.

Vous êtes ben joyeux, M. La Rose.

LA ROSE.

Ah ! c'est qu'il y a de quoi, mademoiselle

Babet ! Ce bon M. Victor , le voilà libre ! Les soldats de sa compagnie ont été le chercher à la citadelle , et l'apportent en triomphe jusqu'ici. Ah ! c'est que c'est un brave , celui-là ! Toujours le premier au feu ! Milles morts ! les soldats se feraient tuer pour des officiers comme ça.

BABET.

Dites-moi , M. La Rose , c'est-i' vrai que le Maréchal est parti ?

LA ROSE.

Parti ! où ça ?

BABET.

Est-ce que je sais ? Il est monté en chaise de poste , et on dit comme ça qu'il ne reviendra plus à Cambrai ; que toute l'armée bat en retraite , et que l'ennemi s'avance tant qu'il peut.

LA ROSE.

Ah ! morbleu ! c'est une nouvelle à la Bertrand , ça.

BABET.

Juste.

LA ROSE.

Il n'y a rien de plus faux , ma chère Babet ; le Maréchal reviendra à Cambrai , parce que , jusqu'à nouvel ordre , le quartier-général y reste ; l'ennemi ne marche pas sur nous , parce qu'il est tout occupé au siège de Landrecies ; et le bruit qui court dans l'armée , c'est

400 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

que nous allons le trouver et lui dire deux mots dans ses retranchemens : ça ne ressemble guère à une retraite, comme vous voyez.

BABET.

A la bonne heure ; mon cher M. La Rose, cela me met du baume dans le sang ; car, en vérité, je craignais... (*Des domestiques apportent des girandoles garnies de bougies allumées ; on baisse les lustres, et on s'occupe à y placer les bougies. On apporte, on dispose des sièges.*) Vous êtes donc de service ici, M. La Rose ?

LA ROSE.

Oui, ma chère petite Babet, je suis de planton, et je n'en suis pas fâché, parce que le Maréchal est généreux. Nous tâterons peut-être un peu de ces bonnes choses que j'ai vu préparer dans la salle voisine.

BABET.

Ça vous ferait donc plaisir, M. La Rose ?

LA ROSE.

Dame ! écoutez donc, depuis ce matin, le déjeuner du Maréchal est bien loin, et mon estomac...

BABET.

Ah ! mon Dieu ! si j'osais vous offrir...

LA ROSE.

Osez, Mademoiselle, osez. J'accepterai tout d'une si jolie main.

BABET.

Eh ben ! tenez , M. La Rose , v'là de la pâtisserie ; et puisque M. Bertrand est sûr que l'ennemi va venir à Cambrai , il vaut mieux que vous en profitiez que lui.

LA ROSE.

Bien pensé , Mademoiselle. Mais , comment emporter ça ? Je veux partager avec les camarades... Eh ! tenez , versez dans mon chapeau.

BABET.

Dépêchez-vous , car si le Maréchal venait...

LA ROSE.

C'est vrai , morbleu ! il ne faut pas qu'il me trouve en maraude.

BABET.

Et puis , si M. Bertrand vous voyait dans ce bel appartement , il se fâcherait peut-être.

LA ROSE.

Eh ! il y vient bien , lui !

BABET.

Oh ! mais il est intendant de M. le Maréchal.

LA ROSE.

Eh bien ! je suis son grenadier , moi. Mille bombes ! mes titres valent bien les siens. D'ailleurs , je suis de service dans la salle voisine. Qu'est-ce que c'est que ces bouteilles-là ?

402 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

BABET.

C'est le vin du Maréchal.

LA ROSE.

C'est dommage, mais je le respecte.

BABET.

Quand je dis au Maréchal, c'est-à-dire à M. Bertrand, qui les a mises de côté pour lui.

LA ROSE.

Oh ! bien, je les prends.

BABET.

Vite, vite, il va revenir !

LA ROSE.

Mon bagage est prêt ; un baiser, et je m'en vas.

BABET, tendant sa joue.

Dépêchez-vous, M. La Rose.

LA ROSE.

Je prends, et je me sauve,

(Il sort en courant.)

SCÈNE X.

VIGNORY, VICTOR.

VICTOR.

Mon bon oncle, que de reconnaissance !...
C'est à vos prières que je dois...

tor, nous n'avons qu'un mo-
échal ne peut tarder à paraître ;
me va bientôt venir nous join-
plus grand besoin de te parler.

VICTOR.

ute.

VIGNORY.

mais demain peut-être tu ren-
prison. L'approche d'une af-
a seule engagé le Maréchal à
eil de guerre qui doit prononcer
'attends aucune grâce de M. de
eut, il ne doit point en faire.
n qui t'attend si tu es condamné.
te prescrire : tu es brave, l'hon-
a.

VICTOR.

on père, tout ce que je dois
ie voyais avec douleur prêt à
ient qui anéantissait toutes mes
bonté de M. le Maréchal me
ens de me soustraire à la honte,
Quand ma faute ne me mettrait
écessité de tout entreprendre,
a décider du sort de ma patrie,
, je ferai mon devoir.

404 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

si le Ciel seconde ta valeur, tu acquerras de nouveaux droits à l'estime générale, et nous pourrons encore être heureux. (*Avec attendrissement.*) Si tu succombes...

VICTOR.

Mon père, l'honneur nous restera.

VIGNORY.

Les ordres du Maréchal peuvent nous séparer ; peut-être nous voyons-nous pour la dernière fois ; viens embrasser encore ton ami, ton père !...

VICTOR.

Et Sophie !..

VIGNORY.

Cache-lui cette résolution. Le Maréchal approche ; adieu. Puisse le Ciel prendre pitié de ma douleur, et faire triompher ton courage !
(Il le presse contre son cœur. A l'instant où Victor va sortir, le Maréchal entre.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

Vous ici, Victor ?

VICTOR.

Ah ! M. le Maréchal, permettez-moi de vous exprimer toute la reconnaissance que



ACTE II, SCÈNE XII. 405

m'inspirent vos bontés. Vous daignez me conserver une place dans les rangs de vos soldats; croyez que je ferai tout pour la mériter, et que la mort me semblera douce, si je puis expier ma faute et regagner votre estime.

LE MARÉCHAL.

Le seul moyen d'y parvenir, Monsieur, c'est de combattre avec votre valeur accoutumée; mais de ne point commettre d'imprudence. Je vous défends d'exposer vos jours sans nécessité. Songez que je suis le meilleur ami de votre père, et le protecteur de tous les braves.

VICTOR.

M. le Maréchal, je serai digne de vous.
(Il s'éloigne rapidement.)

SCÈNE XII.

LE MARÉCHAL, VIGNORY.

LE MARÉCHAL, voyant la tristesse de Vignory.

CALME tes inquiétudes, mon cher Vignory, tout peut se réparer.

VIGNORY.

Ah! M. le Maréchal, en sa présence, j'avais plus de courage; maintenant qu'il n'est plus là, je songe que peut-être je ne le verrai plus, et mes larmes...

Que dis-tu ?

VIGNORY.

Pardon, Maréchal, je n'ai pas été maître de ce premier mouvement ; mais à présent, c'est fini... Parlons de vos projets, du salut de la France... Vous êtes revenu plus tôt que je ne le croyais ; êtes-vous content ?

LE MARÉCHAL.

Je dois l'être. Rien n'égale l'ardeur de mes soldats ; quoique manquant de tout, je n'ai pas remarqué dans l'armée le plus léger mécontentement ; tous brûlent de combattre ; ils ne se plaignent que de l'inaction dans laquelle j'étais depuis long-tems forcé de les laisser. Je leur ai appris à quelles honteuses conditions l'ennemi consentait à nous accorder la paix ; j'ai vu toute leur indignation : non, il n'y a pas dans l'armée un seul homme qui ne soit résolu à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ah ! mon cher Vignory, honneur aux soldats français ! rien ne peut abattre leur courage ; peines, fatigues, privations, ils savent tout supporter quand il s'agit de l'intérêt et de la gloire de leur patrie ; leur dévouement ranime mes espérances, et j'avais grand besoin de ce secours-là. La victoire ou la mort, je n'ai point d'autre alternative, et, je le sens, je ne survivrais point à une défaite. Je ne reçois plus d'ordres de la

Cour, tout pèse maintenant sur moi. J'ai soumis au roi l'état de mes troupes, celui des ennemis, et les plans que j'avais formés; il ne m'a répondu que par ces mots : « Je mets ma confiance en » Dieu et en vous, et ne veux rien vous ordonner, puisque je ne puis vous donner » aucun secours. »

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

BERTRAND.

MONSIEUR, je...

LE MARÉCHAL, brusquement.

Que me veut-on encore ? ne puis-je être seul un moment ?

BERTRAND.

Pardon, M. le Maréchal, c'est que...

LE MARÉCHAL, avec humeur.

Laissez-moi.

VIGNORY, bas à Bertrand.

Retirez-vous, Bertrand, l'instant n'est pas favorable.

BERTRAND, de même.

Pour moi ! ils le sont tous, Monsieur, vous allez voir. (*Au Maréchal.*) M. le Maréchal, (*le Maréchal faisant un geste d'impatience*)

408 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

faites-moi l'honneur de m'entendre : tout est prêt, et la compagnie est arrivée.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! il fallait l'introduire.

BERTRAND.

J'attendais que...

LE MARÉCHAL.

Vous aviez tort ; vous êtes aujourd'hui d'une maladresse !... Faites entrer, et pendant le bal placez dans mon cabinet tout ce qu'il me faut pour monter à cheval.

BERTRAND.

J'y vais, M. le Maréchal. (*Bas à Vignory.*) Hein ! quand je vous le disais !... Il y a bien des gens qu'on n'écouterait pas comme ça.

SCÈNE XIV. (*)

LE MARÉCHAL, VIGNORY, ensuite
M^{me} DE SÉNANGES, RICHES HABITANS,
DAMES DE CAMBRAI, vêtues avec élégance,
OFFICIERS-GÉNÉRAUX.

LE MARÉCHAL.

VOILA le plus cruel de ma position ; au milieu de toutes mes inquiétudes, il me faut affecter

(*) Les Directeurs de spectacle de province, qui n'ont point de ballet, peuvent substituer un repas à celui-ci.

de la tranquillité; paraître gai, content... et dans quelques heures nous serons sur le champ de bataille; si le Ciel me seconde, je sauverai la France; mais s'il m'était contraire!... Oh! que cette incertitude est pénible! (*Les portes s'ouvrent, la société paraît. Reprenant son air gai.*) Pardon, Mesdames, si je n'ai pu voler au-devant de vos pas; veuillez entrer, les plaisirs vont naître dans ce séjour que vous daigniez embellir par votre présence. Prenez place; mes blessures, mon âge ne me permettent pas de vous donner l'exemple, mais j'aurai le plus grand plaisir à vous voir.

(*Il donne la main à Sophie, et la conduit près d'un siège. Tout le monde se place. Le Maréchal est assis à gauche près de la table, sur laquelle est toujours la carte de Flandre.*)

NOTA. Les portes, en s'ouvrant, ont laissé voir une grande galerie richement illuminée, Vis-à-vis la porte du milieu on voit un orchestre, également décoré et garni de musiciens. Vis-à-vis les deux autres portes sont deux buffets couverts de fruits, pâtisseries, rafraîchissemens, et éclairés par des girandoles.

(*A l'instant où le bal va commencer, le premier aide de camp du Maréchal arrive et dépose une branche de laurier et deux roses sur la table du Maréchal.*)

LE MARÉCHAL, avec l'expression de la joie la plus vive.

Bien!... allons, Messieurs, formez vos quadrilles, et surtout ne vous occupez point de moi.

410 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

Le bal commence.

(Après un pas gracieux le deuxième aide de camp du Maréchal entre dans la salle; le Maréchal suit tous ses mouvemens avec inquiétude; l'aide de camp détache son ceinturon, ôte son épée et la dépose dans un coin.)

LE MARÉCHAL, avec chagrin.

Grand Dieu!

(La danse a continué, le Maréchal reste quelques tems plongé dans une profonde rêverie; puis, saisissant sa carte, il la parcourt avec la plus grande vivacité. Les danseurs s'en aperçoivent, et par respect ils s'arrêtent dans la crainte de le troubler; l'orchestre se tait.)

LE MARÉCHAL, s'apercevant qu'on ne danse plus.

Eh bien! plus de danses! (*Affectant beaucoup de gaieté.*) Ah! pardon, Mesdames, je devrais ne m'occuper que de vous.

(On danse. A la fin d'une allemande qui attire l'attention de toute l'assemblée, le troisième aide de camp paraît, et sans affectation laisse tomber son gant devant le Maréchal.)

LE MARÉCHAL, se levant, dit à ses aides de camp pendant que l'orchestre continue très-piano.

L'attaque va commencer, suivez - moi, Messieurs.

(Il rentre dans son cabinet; ses aides de camp qui se trouvaient près de lui l'y suivent. L'allemande continue sans qu'on remarque l'absence du Maréchal. On commence une walse; bientôt elle devient générale. Après quelques tours on entend le bruit du canon. Tout le monde s'arrête.

ACTE II, SCÈNE XV.

M^{me} DE SÉNANGES.

41

Je ne me trompe pas, c'est le bruit du canon !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL, AIDES DE CAMP, OFFICIERS-GÉNÉRAUX.

(Le cabinet s'ouvre, et l'on voit sortir le Maréchal, botté et couvert d'un buffle ; ses aides de camp l'entourent. Surprise générale.)

LE MARÉCHAL.

RASSUREZ-VOUS, Mesdames, ce sont nos soldats qui commencent à battre l'ennemi ; et nous allons les seconder. Pardonnez-nous de vous quitter, mais nous ne vous préférons que la gloire.

VICTOR, s'approchant de Sophie.
Chère Sophie !

M^{me} DE SÉNANGES, avec surprise.
Victor !

VICTOR, lui baisant la main.
Te mériter, ou mourir !

LE MARÉCHAL.
Venez, Messieurs ; en vrais Français, quittons le bal pour voler à la victoire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une campagne. Au troisième plan commence un marais profond qui s'étend jusque sous les remparts de Denain. Au septième plan s'élève un mamelon sur lequel est placée une forte batterie qui tire de loin en loin, mais dont le feu ne bat que le fond du marais ; dans l'éloignement on aperçoit la ville de Denain, le camp fortifié des ennemis, et un chemin retranché sur une chaussée qui est censée conduire à Marchiennes. Au premier plan, sont quelques maisons abandonnées, et un tertre élevé de quelques pieds.

SCÈNE I.

VIGNORY, au fond, avec des soldats et des ingénieurs qui sondent la profondeur du marais.

BARBE, entourée de quelques soldats auxquels elle donne à boire, est sur le devant ;

LA ROSE est parmi les soldats qui entourent Barbe.

BARBE.

ALLONS, allons, dépêchez-vous, mes enfans ; le capitaine est de mauvaise humeur, il groudera.

LA ROSE.

Parbleu ! et moi aussi, je suis de mauvaise humeur, et ce n'est pas étonnant, nos

ACTE III, SCÈNE I. 413

affaires vont mal : les forces de l'ennemi semblent augmenter à chaque instant, et je crains bien que malgré tous nos efforts la victoire ne lui reste.

BARBE.

Vous me faites trembler, mon cher La Rose ; ce serait un bien grand malheur pour la France.

LA ROSE.

Oui, morbleu ! c'en serait un grand !

BARBE.

Tout serait perdu.

LA ROSE.

Oh ! que non. Diable ! comme vous y allez, la mère Barbe ! il y a encore en France des hommes qui chérissent leur pays : qu'on fasse un appel aux braves, et l'on aura bientôt plus de soldats qu'il n'en faut pour défendre le sol français.

BARBE.

Dieu veuille qu'on n'en vienne pas là, mon pauvre La Rose !

LA ROSE.

Voyez-vous, mère Barbe, avec un homme comme M. de Villars, il est bien difficile de savoir d'avance à quoi s'en tenir ; ce n'est pas la première fois que je me bats sous ses ordres, et j'ai toujours vu que c'était à l'instant où l'ennemi croyait la victoire assurée que le

414 LE MARÉCHAL DE VILLARS.
Maréchal lui faisait perdre la bataille ; il aime
les surprises.

VIGNORY, descendant du tertre, à Victor qui
entre en scène.

Eh bien ! mon cher Victor ?

VICTOR.

Nous sommes en sûreté, les gardes avancées
sont disposées de manière à ce que nous soyons
prévenus à tems de l'approche des éclaireurs
ennemis. Ce marais est occupé par nos trou-
pes dans toute sa longueur.

VIGNORY.

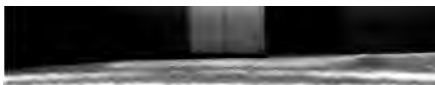
C'est bien ! Nos ingénieurs peuvent conti-
nuer leurs opérations ; mais je ne pense pas
qu'on en obtienne un résultat satisfaisant ; il
me paraît impossible de traverser le marais.

VICTOR.

Avez-vous reçu quelques nouvelles ?

VIGNORY.

Aucune. L'attaque a commencé sous
Landrecies, elle continue avec un succès à
peu près égal ; les officiers-généraux les plus
renommés par leurs talens et leur expérience
assurent que cette affaire ne peut offrir de
grands avantages, quand même la victoire nous
resterait ; mais ce qui me fait trembler, c'est
qu'ils prétendent que le Maréchal s'est trop
pressé de livrer bataille, qu'il a trop divisé ses
forces, et que le moindre échec entraînerait



ACTE III, SCÈNE I.

415

infailliblement la perte de l'armée.

VICTOR.

O mon père !

VIGNORY.

Je suis inquiet de ne pas voir arriver la division de M. le comte d'Albergotti ; je crains... Cours au-devant de ses pas, mon cher Victor, remets-lui cette première partie du travail de nos ingénieurs, informe-toi de l'état actuel de l'armée, et viens m'en rendre compte.

VICTOR.

J'y vais, mon père.

(Il sort.)

VIGNORY.

La Rose, avez-vous placé vos sentinelles jusqu'au point que je vous avais indiqué ?

LA ROSE.

Oui, mon Capitaine.

VIGNORY.

Prenez quelques hommes, et allez vous joindre aux éclaireurs répandus dans la plaine ; vous vous porterez à l'extrémité de leur droite ; et si quelque événement important se préparait, vous accourriez nous prévenir.

LA ROSE.

Cela suffit, mon Capitaine ; allons, camarades, des hommes de bonne volonté, nos

416 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

fusils, et fasse le Ciel que nous trouvions l'occasion de nous en servir !

(Plusieurs soldats se réunissent à la Rose.)

VIGNORY.

Vous, grenadiers, ne quittez point vos postes, et soyez prêts à la première alerte. Bonne femme, c'est assez, retirez-vous. (*A part.*) Continuons nos opérations. O mon Dieu ! prends le peu de jours qui me restent, et fais triompher ma patrie et mon roi.

(Il sort d'un côté ; La Rose, suivi de quelques grenadiers, sort de l'autre.)

SCÈNE II.

BARBE, PLUSIEURS SOLDATS, ensuite BABET.

BARBE, avec colère.

BONNE femme, c'est assez, retirez-vous ! Quelle humeur il a, ce M. Vignory !... Est-ce ma faute, à moi, si le Maréchal ne vient pas à bout de battre les ennemis ? j'aimerais mieux que ce fût comme ça, bien certainement. D'abord pour l'intérêt de la France, ensuite pour le mien ; car si les Français étaient vainqueurs, on trinquerait, on boirait, et ce serait autant de gagné !... Mais par ma fine, j'ous ben peur...

BABET, dans la coulisse.

Ma tante ! ma tante !

BARBE.

Tiens, v'là Babet ! oh ! comme elle a l'air effaré !

BABET, entrant.

Eh ! vite, eh ! vite, ma tante, serrez tout cela, et sauvez-vous.

BARBE.

Que dis-tu ? qu'est-il donc arrivé ?

BABET.

Les plus grands malheurs ; il n'y a pas un moment à perdre, sauvons-nous.

BARBE.

Comment ! l'armée serait-elle repoussée ?

BABET.

C'est le bruit général ; la route de Bouchain est couverte de troupes qui marchent en désordre.

BARBE.

Ah ! mon Dieu !

BABET.

Nos grenadiers disent que l'ennemi s'approche de tous les côtés ; et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que Cambrai est pris.

BARBE.

Cambrai ! Oh ! c'est impossible !

BABET.

Rien n'est plus vrai ; les ennemis sont venus l'attaquer par la route de Péronne :

418 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

aussitôt, comme on savait que le Maréchal en avait retiré toutes ses troupes, et qu'il n'y restait qu'une faible garnison, l'épouvante s'est répandue dans la ville; on se sauve de tous côtés; madame de Sénanges, elle-même, s'est jetée dans une des voitures du Maréchal, dont les équipages ont été dirigés sur Valenciennes. Thomas les a suivis avec toutes nos provisions.

BARBE.

Qui t'a conté tout ça ?

BABET.

Pardi ! ceux qui s'enfuyaient, et que j'ai rencontrés dans les environs ; puis tout à l'heure encore je viens de l'entendre dire à M. Vignory par un officier de la brigade de Penthievre.

BARBE.

Ce pauvre M. Vignory ! comme il doit être inquiet pour sa fille !

(On entend crier dans la coulisse.)

Aux armes ! aux armes !

VIGNORY, entrant.

Voici le Maréchal.

BARBE.

Le Maréchal !... il n'y a plus de danger.

(Elle rentre avec Babet dans une maison qui se trouve près de l'avant-scène.)

SCÈNE III.

LE MARÉCHAL, VIGNORY, AIDES
DE CAMP du Maréchal, ÉTAT-MAJOR,
SOLDATS.

LE MARÉCHAL, à un de ses aides de camp.

VOYEZ s'il n'est point ici quelque hauteur
d'où l'on découvre entièrement la plaine.
(*Désignant le tertre.*) Ah ! là !... Observez
les progrès de l'attaque. (*À un autre.*)
Vous, Monsieur, veillez à ce que l'on me
tienne des chevaux prêts ; les nôtres sont déjà
excédés de fatigue. (*L'officier sort.*) Eh !
bien ! cher Vignory, avez-vous éprouvé
beaucoup de résistance en ces lieux ?

VIGNORY.

Non, Maréchal, fort peu.

LE MARÉCHAL.

Je l'avais pensé.

VIGNORY.

Voici le résumé des observations faites sur
la profondeur de ce marais.

LE MARÉCHAL.

Donne. (*Après avoir jeté un coup d'œil
sur le papier que Vignory lui présente.*)
Oh ! nous verrons !.. A-t-on des nouvelles
d'Albergotti ?... ses éclaireurs sont-ils arri-
vés ?

420 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

VIGNORY.

Non, Maréchal, j'ai donné à Victor l'ordre de courir au-devant de cette division, son retour nous apprendra si elle est encore éloignée.

LE MARÉCHAL.

C'est très-bien, nous avons le temps de l'attendre. Mais, Vignory, je ne m'apercevais point de ta tristesse, quelle en est donc la cause?

VIGNORY.

C'est l'inquiétude.

LE MARÉCHAL.

L'inquiétude!

VIGNORY.

Vous-même, M. le Maréchal, en êtes vous exempt? Les ennemis s'avancent, dit-on, sur plusieurs points.

LE MARÉCHAL, souriant.

Je le sais, leurs mouvemens sont la suite du désordre où notre marche les a jetés. Ils n'ont point encore pénétré mes projets, ils ne peuvent les reconnaître avant trois ou quatre heures: il ne sera plus tems, les coups seront portés.

VIGNORY.

Mais Cambrai a, dit-on, été surpris par le général Groveteris?

LE MARÉCHAL.

Surpris ! .. Je connaissais les projets de ce chef de partisans ; j'avais laissé des instructions au commandant de Cambrai : c'est par mes ordres qu'il a permis que l'alarme se répandît dans la ville, qu'il en a fait sortir mes équipages et qu'il les a dirigés sur Valenciennes.

VIGNORY, avec beaucoup d'inquiétude.

Ne craignez-vous pas qu'ils ne soient enlevés ou par la garnison de Bouchain ou par quelque autre parti ?

LE MARÉCHAL.

Ils le seront sans doute, car la faible escorte qui les conduit à l'ordre de se retirer si elle est attaquée par des forces supérieures.

VIGNORY, à part.

Grand Dieu ! et ma fille !

LE MARÉCHAL.

Ces équipages m'appartiennent ; si l'ennemi s'en empare, le roi n'y perdra rien.

VIGNORY.

Mais quel est donc votre espoir ?

LE MARÉCHAL.

Ce mouvement un peu étrange, la fausse attaque que le comte de Broglie dirige sur Landrecies, celle que le comte de Villars mon frère commande du côté de Valenciennes

422 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

nes , dont la garnison s'est réunie à lui , celle encore que je viens d'ordonner sur la batterie située à la cense de Tonville, vont augmenter l'erreur et l'embarras de l'ennemi, et me laisser le tems de réunir toutes les forces dont j'ai besoin vers ces lieux, où doit se décider le sort de la bataille.

VIGNORY.

Et vous ne craignez point ?

LE MARÉCHAL.

Je ne redoute rien ; je suis loin cependant de méconnaître l'immensité du péril dans lequel nous nous trouvons. Cher Vignory , ce jour doit être le plus glorieux ou le dernier de ma vie. La France avait épuisé toutes ses ressources , sa perte était inévitable ; j'ai voulu tenter un nouvel effort ; je n'augmenterai point ses malheurs , et je saurai me dérober au chagrin de la voir asservie , en mourant couvert de gloire. Mais que dis-je ? nous vaincrons , nous la sauverons , cette patrie si chère, j'en ai le pressentiment. Songe , cher Vignory , que l'ennemi ne peut connaître mes projets qu'après leur réussite. Songe que je commande ici les vainqueurs de Steinkerque , de Höchstet , de Frielingue. Imite-moi ; mets ta confiance en Dieu , en la bonté de notre cause et la valeur de nos soldats , et sois sûr qu'avant la fin du jour nous écrirons avec un noble orgueil : Notre tâche est remplie , nous avons sauvé la France !

VIGNORY.

Voici Victor.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR.

MONSIEUR le Maréchal, la division du comte d'Albergotti ne peut être ici avant une demi-heure.

LE MARÉCHAL.

Cela me suffit. Mais n'entends-je pas le bruit du canon de ce côté ?

VICTOR.

C'est la brigade de Languedoc qui attaque vers Hornain.

LE MARÉCHAL, vivement.

Ah ! c'est trop tôt. (*A un aide de camp.*)
Courez lui porter l'ordre... Mais non, j'y vais moi-même ; je puis être de retour avant l'arrivée d'Albergotti. Mes chevaux. Ils n'ont point attendu le signal, les imprudens ! ils vont rencontrer des forces trop supérieures, nous ne pourrons faire une diversion en leur faveur, ils se seront écrasés.

VICTOR.

Général, nous allons vous suivre avec une partie des soldats que nous avons en ces lieux.

424 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

LE MARÉCHAL.

Non, Monsieur, vous resterez ici : ne vous en ai-je pas donné l'ordre exprès ?

VICTOR.

Eh quoi ! tout mes compagnons volent à la gloire, et vous me condamnez à une honteuse inaction !

LE MARÉCHAL.

Fallait-il vous donner l'occasion de commettre encore la même faute ? (*Victor est confus. A Vignory.*). L'insensé ! si je ne l'arrêtais, il volerait au-devant du trépas. Vignory, dans le cas seulement où l'on aurait besoin de secours du côté de Tonville, vous y enverriez quelques troupes ; dans tout autre, vous ne laisserez point éloigner un seul de vos soldats.

VIGNORY.

O mon Général ! mon ami ! ménagez vos jours précieux, les destins de la France y sont attachés.

LE MARÉCHAL.

Si le Ciel veille sur elle, je suis invulnérable ; s'il l'abandonne, que m'importe la vie ! (*Il fait un pas, et revient.*) En sortant du bois de Saint-Amand, vous avez, m'a-t-on dit, pris quelques voitures de pain à l'enemi ; si d'Albergotti arrive avant mon retour, vous en ferez distribuer à ses soldats, car il n'ont pas eu le tems de rien rece-

voir avant leur départ. (*Aux troupes.*) Amis, dans peu d'instans je reviens au milieu de vous, et nous vaincrons ou nous mourrons ensemble.

(*Les troupes prennent leurs armes ; le Maréchal sort, suivi de toutes ses aides de camp.*)

SCÈNE V.

VIGNORY, VICTOR, OFFICIERS et SOLDATS.

VIGNORY.

QUEL homme ! que de bonté, de grandeur d'âme !... il a ranimé mes espérances ; mais ma fille, ma Sophie !... et nulle possibilité de voler à son secours !

VICTOR.

Ah ! mon oncle ! la colère du Maréchal n'est point apaisée ; il n'a pas oublié, ma fatale imprudence.

VIGNORY.

Qui peut te faire croire ?

VICTOR.

S'il ne conservait aucun ressentiment contre moi, me retiendrait-il en ces lieux ? Enchaînerait-il mon courage, tandis que mes compagnons d'armes voient s'ouvrir devant eux mille chemins pour voler à la gloire ? Est-ce pour me laisser dans ce repos honteux qu'il a brisé mes fers ? Ignore-t-il qu'une ac-

tion d'éclat peut seule réparer ma faute et me rendre au bonheur ?

VIGNORY.

Ingrat ! ne vous a-t-il pas donné une preuve de confiance plus grande que vous ne la mériteriez peut-être , en vous chargeant de la mission importante qui nous a conduits en ces lieux ?

VICTOR.

Une mission importante ! il est impossible que vous vous abusiez jusqu'à le croire. Vous l'avez reconnu vous-même , ce marais est impraticable. L'ennemi en est tellement convaincu , que , vous le voyez dans cette immense batterie qui protège ses retranchemens , pas une seule embrasure n'est ouverte de ce côté.

VIGNORY.

Si ce poste n'avait point paru au Maréchal d'une haute importance , il ne vous y aurait point envoyé , vous dont il connaît la valeur et l'audace ; il ne nous aurait pas dit , lorsque vous vous en serez emparé , vous vous y ferez tuer plutôt que de le rendre.

VICTOR.

Non , mon père , non , je n'ai plus d'espoir.
(*Plusieurs coups de canon dans l'éloignement.*) Entendez , entendez le canon gronder de toutes parts , bientôt peut-être la bataille sera gagnée , et nous... Ah ! je suis perdu !
(*Il se cache le visage de ses mains.*)

VIGNORY, le considérant.

Quelle ardeur ! combien il souffre ! O Villars ! ô mon bienfaiteur ! sans tes soins prévoyans, le désir de réparer sa faute lui aurait coûté la vie. (*On entend un bruit confus.*) Quel bruit ! quel désordre ! Oh ! Ciel !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA ROSE, accourant.

LA ROSE.

Mon Capitaine, mon Capitaine, tout est perdu.

VIGNORY.

Comment ! explique toi ?

LA ROSE.

Nos soldats fuient de toutes parts.

VICTOR.

Que dis-tu ?

LA ROSE.

Nos troupes ont essayé cinq fois inutilement d'emporter de vive force la redoute située à la cense de Tonville ; repoussées avec une perte énorme, elles se sont découragées, dispersées ; impossible de les rallier.

VICTOR.

Grand Dieu !

LA ROSE.

Plusieurs officiers supérieurs ont été tués tour à tour : un feu infernal, qui part d'une batterie placée sur l'autre rive de l'Escaut, a complété le désordre causé par la mort des chefs. Un ennemi nombreux se développe à l'extrémité de la plaine, dans laquelle il a pénétré par un pont jeté à Flory. La terreur s'est emparée de nos soldats.

VIGNORY.

Victor, il faut voler au-devant d'eux, vous seul pouvez les rallier.

VICTOR.

J'y vais.

LA ROSE.

Pour surcroît de malheur, le convoi sorti cette nuit de Cambrai vient d'être attaqué, et vous savez, Capitaine, que madame votre fille...

VIGNORY.

Silence !

VICTOR.

Sophie ! que dis-tu ? parle, je t'en supplie.

LA ROSE.

Cambrai était menacé ; aveuglée par la terreur, madame de Sénanges s'est jetée dans une des voitures du Maréchal, et dans ce moment...

VICTOR.

Ah ! je cours la défendre.



ACTE III, SCÈNE VI.

429

VIGNORY, l'arrêtent.

Victor, c'est au-devant des soldats qui fuient que le devoir vous appelle.

VICTOR.

Abandonner Sophie !

VIGNORY.

Je suis son père, et je reste en ces lieux. L'honneur et la patrie font entendre leur voix ; c'est elle seule que nous devons écouter. Obéissez en soldat ; mourez s'il le faut, mais sur le champ de bataille ; partout ailleurs l'infamie vous attend.

VICTOR.

Devoir fatal ! N'importe, j'aurai la force de le remplir.

LA ROSE.

Les fuyards approchent.

VIGNORY.

Oui, les voilà. (*Aux troupes.*) Fermez-leur les passages.

(La Rose et les soldats qui sont en scène croisent la baïonnette devant les coulisses, du côté opposé à l'entrée des fuyards ; Vignory, l'épée à la main, et se plaçant au-devant des soldats qui arrivent en désordre.)

Soldats, où courez-vous ?

UN SOLDAT.

Nous ne pouvons résister. L'ennemi est sur nos pas.

430 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

VIGNORY.

Ce n'est qu'en foulant aux pieds mon corps
sanglant que vous irez plus loin.

VICTOR.

Eh quoi ! soldats !... vous êtes Français, et
vous fuyez ! les cris de victoire se font en-
tendre de toutes parts, vos frères triomphent
sur tous les points ; serez-vous donc les seuls
qu'une fuite honteuse couvrira d'opprobre et
d'infamie ? Le Maréchal est instruit de vos
dangers ; en ce moment même il accourt vous
défendre. Soldats ! qu'il ne soit pas témoin
de votre honte ! Rangez-vous près de moi,
suivez mes pas , et bientôt la défaite de l'en-
nemi effacera jusqu'au souvenir de votre faute.
(Bruit de trompettes, de tambour, dans l'éloigne-
ment ; les soldats courent se replacer derrière
Victor.)

VICTOR.

O mon père !

VIGNORY.

Ton pays avant tout.

LA ROSE.

Nos troupes s'avancent.

VICTOR.

Nous sommes encore entre elles et l'enne-
mi ; ne nous laissons point ravir l'honneur de
l'attaquer le premier. Marchons !

TOUS LES SOLDATS.

Marchons !

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

VIGNORY, LA ROSE, BARBE, BABET,
ensuite BERTRAND.

VIGNORY.

Demeure, La Rose. D'après les ordres du Maréchal, je ne puis envoyer au secours de Madame de Sénanges, et cependant j'éprouve une inquiétude... Il faut, mon brave...

BERTRAND, dans l'éloignement.

M. Vignory, M. le Capitaine!

VIGNORY.

Quelle est cette voix?

LA ROSE, qui a remonté la scène.

Ah! c'est M. Bertrand! Il va sans doute nous donner des nouvelles de madame de Sénanges, car je suis bien sûr qu'il n'a pas été un des derniers à s'enfuir.

VIGNORY.

Oui, c'est lui-même.

BERTRAND.

Ah! M. le Capitaine, je vous trouve enfin.

VIGNORY.

As-tu vu madame de Sénanges?

BERTRAND.

Rassurez-vous, elle est sauvée.

432 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

VIGNORY, avec joie.

Sauvée!

BERTRAND.

Oui, grâce à moi, à ma présence d'esprit, à mon courage, à...

VIGNORY.

Achève. Où est-elle?

BERTRAND.

Là-bas, où vous voyez cette vieille mesure près des premières vedettes françaises, ce sont elles qui nous ont appris que vous étiez ici avec M. Victor; et nos chevaux étant tombés de lassitude, madame de Sémonces m'a envoyé...

VIGNORY, sortant vivement.

Je cours la chercher.

BERTRAND.

Oh! ne vous pressez pas tant, il n'y a plus de danger à présent. Oh! bien, oui! il ne m'échappe pas.

SCÈNE VIII.

BERTRAND, BARBE, BABET, LA
ROSE, SOLDATS au fond.

BARBE.

CETTE chère dame! quel bonheur qu'elle ait pu se sauver ainsi!

BABET.

Ah ! c'est ben vrai , ma tante.

BERTRAND.

Eh ! c'est la petite Babet et la mère Barba.
Ah ! quelle rencontre ! Ce que c'est que les événements !

LA ROSE.

Il 'est vrai que c'est assez extraordinaire.
J'avoue que si je m'attendais à trouver quel-
qu'un sur le champ de bataille , ce n'était cer-
tainement pas M. Bertrand.

BERTRAND.

Vous croyez , monsieur le grenadier.

BABET. !

M. La Rose a raison. Comment ! vous , au
milieu des soldats qui se battent ?

BERTRAND.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc d'étonnant à
cela ?

BARBE.

C'est que c'est, je crois, la première fois de
votre vie.

LA ROSE.

Ce n'est pas l'embarras , j'aurais parié que
vous étiez sorti de Cambrai.

BERTRAND.

Parbleu ! heureusement pour madame de
Sénanges ! Aussitôt que l'alarme s'est répan-

436 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

due dans la ville, je me suis décidé ; il y a des gens qui auraient tergiversé, qui auraient voulu s'assurer si le danger existait réellement ; moi, pas du tout. Les équipages du Maréchal étaient prêts à partir ; une chaise de poste était là ; j'y ai fait monter madame de Sénanges qui mourait de peur, et nous sortions par une porte de la ville à l'instant où l'ennemi se présentait à une autre.

BARBE.

Eh bien !

BERTRAND.

Eh bien ! le convoi a été attaqué. Toujours avec ma présence d'esprit ordinaire, j'ai ordonné au postillon de tourner bride ; nous avons couru à travers les prés, les bois, les champs, tant que nos chevaux ont eu de jambes ; aussi nous sommes-nous sauvés tandis que tout le reste a été pris.

BARBE.

Ce n'est pas si maladroit.

BERTRAND.

Ah ! dame ! depuis quinze ans que je suis avec le Maréchal, j'ai acquis un certain tact...

LA ROSE.

Morbleu ! ce n'est pas le Maréchal qui a pu vous apprendre à fuir.

BERTRAND.

Ce n'est pas une fuite, Monsieur, c'est une retraite.

LA ROSE.

Ah ! c'est différent.

BERTRAND.

C'est un trait de prudence, comme j'en fais souvent, comme j'en ferai encore un tout à l'heure, parce que..... on ne peut pas me tromper, moi ; j'ai des yeux, de l'expérience. Cambrai est pris ; l'ennemi s'avance de tous côtés ; la bataille est perdue, il n'y a pas de doute ; et si vous croyez que je vais m'amuser à rester ici, vous êtes furieusement dans l'erreur.

BARBE.

Oui ! et comment vous en irez-vous ?

BERTRAND.

Tiens ! Est-ce que les chemins ?... C'est abominable, ça ; le Maréchal est un homme terrible ; on ne sait jamais sur quoi compter, avec lui.

BABET.

Ah ! voilà madame de Sénanges avec son père..

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VIGNORY, M^{re} DE SÉNANGES.

VIGNORY.

APRÈS votre fatale imprudence, ma fille, il

436 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

devient impossible que vous quittiez ces lieux; je ne puis vous offrir d'autre asile que celui-ci.

M^{me} DE SÉNANGES.

Je suis auprès de vous, mon père, je n'ai plus de crainte.

BARBE.

Soyez tranquille, Madame; ma nièce et moi nous aurons de vous le plus grand soin.

VIGNORY, qui s'est approché de La Rose.

Point de nouvelles de Victor ?

LA ROSE.

Non, mon Capitaine.

VIGNORY.

Ab ! je crains bien que dans son désespoir !...

LA ROSE.

Mon Capitaine, de ce tertre on découvre toute la plaine ; si vous y montiez ?

VIGNORY.

Non, cela fixerait l'attention de ma fille, et je ne veux pas qu'elle puisse même soupçonner tout ce que je souffre. Mais, toi-même, tu peux...

LA ROSE.

J'y cours, mon Capitaine.

(Il monte sur le tertre, plusieurs grenadiers l'y suivent, et s'appuyant sur leurs fusils examinent tout ce qui se passe dans la plaine.)

M^{ME} DE SÉNANGES.

Vous paraissez bien agité, mon père; est-ce ma présence qui fait naître vos craintes? Ah! rassurez-vous, ces lieux ne réunissent-ils pas ce que j'ai de plus cher au monde? vous le savez, sans vous, sans Victor, la vie n'aurait plus de charmes pour moi.

VIGNORY.

Chère Sophie!

M^{ME} DE SÉNANGES.

Oh! Ciel! votre effroi semble redoubler! Est-ce pour Victor que vous tremblez! je ne le vois pas, où est-il?

VIGNORY.

Victor!.... il est.... au poste que le Maréchal lui a confié, il remplit son devoir.... il combat pour sa patrie.

LA ROSE, sur le tertre.

Cela va bien, mon Capitaine, l'ennemi est repoussé; nos soldats ont regagné le terrain qu'ils avaient perdu: j'aperçois monsieur...

VIGNORY, lui faisant signe de ne pas nommer Victor.

D'autres corps ennemis paraissent-ils se rapprocher de celui que les nôtres combattent?

LA ROSE.

Oui, Capitaine, mais ils sont encore dia-

438 LE MARÉCHAL DE VILLARS.
blement loin. Les Français se dirigent sur
batterie de Tonville.

VIGNORY.

Quelle imprudence !

LA ROSE.

Il semble qu'ils veulent s'en emparer
l'affaire sera chaude, mille grenades ! et j
suis pas là !

M^{me} DE SÉNANGES.

Quel est donc l'officier qui commande
ce côté ?

VIGNORY, embarrassé.

C'est je crois le colonel de Chastenay.
mais cette affaire est de peu d'importance
quelques détachemens ennemis qui com-
tent un des nôtres... c'est sous Landrecies
se livre la bataille.

LA ROSE.

Bravo ! c'est ça, l'ennemi est en désor-
nos soldats marchent la baïonnette en av-
allez, allez, courage ! les voilà tout au p-
cinq cents pas de la batterie ! Ah ! qu-
suis-je auprès de M. Victor !

VIGNORY, à part.

Dieu, prends pitié de nous !

M^{me} DE SÉNANGES.

Victor ! mon père, vous me trompez !
tor est près de nous ; il combat en désesp-
il affronte le trépas !...

VIGNORY.

Ah ! que ne suis-je moi-même au plus fort de la mêlée ! je souffre ici mille fois davantage.

(On entend le bruit d'une décharge d'artillerie.)

M^{me} DE SÉNANGES.

Grand Dieu !

VIGNORY.

Qu'y a-t-il ?

LA ROSE.

Un feu terrible vient de s'échapper de la batterie.

BABET.

On ne voit plus rien.

M^{me} DE SÉNANGES.

Et Victor ?

LA ROSE.

Il paraît que ces maudites pièces étaient chargées à mitraille.

VIGNORY.

Aperçois-tu mon neveu ?

LA ROSE.

Oui ! la voilà ! oui, oui, c'est lui ! la fumée me l'avait caché pendant quelque tems, mais c'est lui, c'est bien lui, n'est-ce pas, mes amis ? il est dans la redoute !

VIGNORY.

Dans la redoute ennemie ?

LA ROSE.

Oui, morbleu ! il s'est emparé des pièces. Nos soldats s'en aperçoivent ; ils se rallient. Le drapeau français flotte sur les retranchemens. (*Jetant son chapeau en l'air.*) La victoire est à nous, vive M. Victor !

TOUS LES SOLDATS, imitant La Rose.

Vive M. Victor !

VIGNORY.

Il existe ! il est vainqueur !

M^{me} DE SÉNANGES, tombant à genoux.

O mon Dieu ! je te remercie !

VIGNORY.

Je respire. Le succès de Victor le préserve à présent de tout danger. (*Bruit de guerre.*)

TOUS.

Qu'entends-je ?

LA ROSE.

C'est la brigade de Navarre ; c'est la division du comte d'Albergotti.

VIGNORY.

Il arrive donc enfin ! Cours au-devant d'eux, et fais distribuer aux soldats tout le pain que nous avons pris à Varling.

LA ROSE.

J'y vais. Est-ce qu'il y aurait du grabuge par ici ? Oh ! mille bombes ! je pourrai donc m'en donner comme les autres !

M^{me} DE SÉNANGES.

Quoi ! mon père !

VIGNORY.

Sophie, puisque tu ne peux t'éloigner, entre dans cette maison ; ces bonnes gens y resteront près de toi, et tu partiras aussitôt que j'en verrai la possibilité.

M^{me} DE SÉNANGES.

O mon Dieu ! veille sur Victor et sur mon père !

(Elle entre dans la maison avec Barbe et Babet. La Rose sort. Les cris de vive le Maréchal ! se font entendre de toutes parts.)

VIGNORY.

Le Maréchal s'approche.

(Des troupes garnissent le théâtre ; les tambours battent aux champs ; les soldats présentent les armes, et le Maréchal entre suivi du comte d'Albergotti et d'un brillant état-major.)

SCÈNE X.

LE MARÉCHAL, LE COMTE D'ALBERGOTTI, VIGNORY, BERTRAND, GÉNÉRAUX, OFFICIERS ET SOLDATS.

LE MARÉCHAL.

Messieurs, l'instant d'agir est arrivé ; l'action est maintenant engagée de toutes parts ; le comte de Villars se porte sur Denain par le

442 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

chemin retranché de Marchiennes, la redoute de Tonville est en notre pouvoir. Je connais la conduite de ton neveu, cher Vignory, et je suis très-content de lui. M. le Comte, faites sur le champ les dispositions nécessaires pour l'attaque de cette batterie.

LE COMTE.

Permettez-moi de vous représenter, M. le Maréchal, qu'il serait imprudent d'y penser, la moitié de l'armée ennemie, qui se trouvait sur l'autre rive de l'Escaut, se porte de ce côté par trois ponts qu'elle a jetés à Flory.

LE MARÉCHAL.

Je le sais, Monsieur ! et voilà pourquoi je veux m'emparer de cette batterie qui, fondroyant ces ponts, va nous livrer sans défense quarante bataillons de l'armée ennemie qui se trouvent sur cette rive.

LE COMTE.

Ce projet est vaste et brillant ; mais il ne peut être exécuté, car le marais est impraticable.

LE MARÉCHAL.

Impraticable ! Lorsqu'il s'agit du salut de sa patrie, le soldat français ne connaît point d'obstacle. (*Plusieurs soldats entrent portant des pains de munition qu'ils partagent avec leurs camarades. La Rose est à leur tête.*) Quel est ce tumulte ?

LE COMTE.

Pardonnez-leur, M. le Maréchal; depuis l'aube du jour ils marchent, et n'ont pris encore aucune nourriture.

LE MARÉCHAL.

Que je leur pardonne ! ah ! leur détresse est le plus cruel de tous mes maux ! Cependant il faut sans délai marcher à l'ennemi.

LE COMTE.

Qu'allez-vous faire ? Je vous le répète, je ne vois aucun moyen.

LE MARÉCHAL, saisissant un drapeau.

Je vais vous en indiquer un. (*Aux trou-
pes.*) Soldats, je ne vous ferai pas l'injure de chercher à enflammer votre courage. Deux mots vous suffiront : Vous êtes Français, voilà l'ennemi ; j'y marche le premier, convaincu que vous me suivrez tous.

LES SOLDATS.

Oui, tous !

LE MARÉCHAL.

Ne perdons pas un moment, et la victoire est à nous.

UN SOUS-OFFICIER.

De tout notre cœur, Général ; mais laissez-nous du moins prendre quelques forces.

LE MARÉCHAL, avec beaucoup d'âme.

Mes amis, mes enfans, je sais tout ce que

444 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

vous avez à souffrir ; mais cinq minutes de retard , et la bataille est perdue.

LE SOUS-OFFICIER.

Marchons , mon Général.

(Il jette son pain , tous les soldats l'imitent.)

LE MARÉCHAL.

Bien , mes enfans ! en avant !

(Il se jette dans le marais. Tous les soldats s'y précipitent après lui , aux cris de vive le Roi ! La batterie fait sur eux un feu d'enfer. Ils gravissent de toutes parts. Les uns entrent par les embrasures ; d'autres grimpent sur le parapet ; d'autres sur les canons mêmes. La batterie est emportée. On entend une forte canonnade , mais on ne voit plus le feu. L'armée s'étend au loin derrière. Le comte de Villars , à la tête de sa division , paraît dans le chemin retranché qu'il a forcé. Les deux chaussées , au-delà du marais , se garnissent de troupes. Plus loin , des convois d'artillerie et de charrois pénètrent dans Denain. La perspective doit être fort étendue , et offrir beaucoup d'illusion.)

BERTRAND , resté seul sur le théâtre.

C'est beau , ça ! c'est superbe ! le Maréchal !.... les soldats ! ce sont des héros , des diables ! J'admire leur courage.... et je me sauve.

(Il veut entrer dans la maison , la porte est fermée ; il frappe : il appelle Barbe , Babet , personne ne lui répond. Les ennemis approchent ; il se cache.)

SCÈNE XI.

ouve mens militaires, combats partiels; La Rose
 et enfin vainqueur du dernier peloton, dont les
 soldats déposent les armes. On entend au dehors
 des cris de victoire, on voit le drapeau blanc flot-
 ter partout, et les chapeaux voler en l'air; toutes
 les troupes rentrent.)

SCÈNE XII.

PRÉCÉDENS, LE MARÉCHAL, VICTOR,
 IGNORY, LE COMTE D'ALBERGOTTI,
 M^{me} DE SÉNANGES, BARBE, BABET,
 BERTRAND, TROUPES, etc.

(Le Maréchal entre tenant Victor dans ses bras.)

DE SÉNANGES, sortant de la maison, et se
 jetant dans les bras de son père.

MON père ! le Ciel a daigné vous conser-
 ver à ma tendresse !

LE MARÉCHAL, à Victor.

C'est toi, mon fils, qui commandais ce
 bataillon important, et qui l'as si vaillamment
 conduit ! Sois sûr que je ne l'oublierai point.
 Apprenant ta faute, le roi saura comment
 l'as réparée. Tu dois tout attendre de sa
 justice et de sa générosité.

LE COMTE, s'approchant du Maréchal.

1. le Maréchal, l'ennemi fuit de toutes

346 LE MARÉCHAL DE VILLARS.

parts ; des corps nombreux mettent bas les armes ; une immense artillerie , soixante drapeaux sont en notre pouvoir. Jamais victoire plus glorieuse n'illustra les armes françaises.

LE MARÉCHAL, aux soldats.

Mes enfans , c'est à vous que j'en suis redevable.

LE COMTE.

Mais , M. le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Pourquoi cette tristesse ?

LE COMTE.

Ah ! Monseigneur, ces lauriers vont vous coûter bien des larmes ?

LE MARÉCHAL.

Que dites-vous ?

LE COMTE.

Votre frère , M. le comte de Villars...

LE MARÉCHAL.

Eh bien ?

LE COMTE.

Il est grièvement blessé, et je crains...

LE MARÉCHAL.

Grand Dieu !

(Il se cache la figure dans ses mains.)

LE COMTE.

Si quelque motif peut adoucir les regrets d'une perte aussi cruelle, c'est le courage avec

gauche il saisit le bras du Comte et l'arr
son chapeau , puis levant les yeux au C
après un court silence.

La France est sauvée !... Rendons-e
à l'Éternel.

(Tous les officiers et soldats s'agenouillen
tombe.)

FIN DU MARÉCHAL DE VILLA

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
LA FAMILLE D'ANGLADE, mélodrame en trois actes, par MM. Fournier et Fré- déric.	1
LA VALLÉE DU TORRENT, mélodrame en trois actes, par M. Frédéric. . .	189
LE MARÉCHAL DE VILLARS, mélodrame en trois actes, par MM. Frédéric et Duperche.	325

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Libraries



3 6105 113 650 241

卷之三

卷之三



卷之三